



AZ.
No III

II
SUPPL.
PALATINA

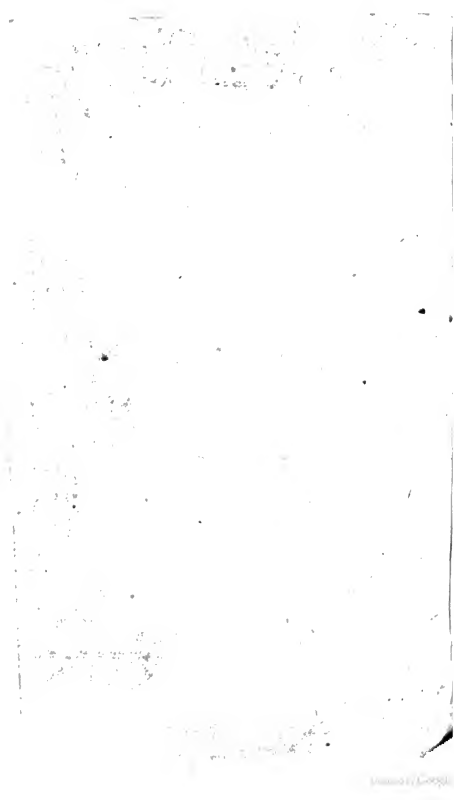
A
126

NAPOLI

26. VIII



2 Suffl. Palak. A126



BIBLIOTHEQUE

O U

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME HUITIEME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

627.151

ŒUVRES

D E

M. FIELDING.

TOME VIII.

TOM JONES

O U

L'ENFANT TROUVÉ.

TOME SECOND.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1 7 8 2.







TOM JONES,

o u

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture surprenante.

TOM & le solitaire, en s'entretenant des beautés de la nature, étoient parvenus au haut de la montagne, au bas de laquelle on voyoit un grand bois ; lorsque des cris perçans, qui paroïssent en sortir, vinrent tout-à-coup leur frapper l'oreille. Tom écouta pendant quelques instans, & prenant aussitôt son parti, il descendit, ou plutôt se laissa glisser jusqu'au bas de la montagne, & s'enfonça dans le plus épais du bois,

Les cris qui redoubloient lui servoient

A ñj

de guide ; il vit bientôt un spectacle aussi cruel qu'intéressant. C'étoit une femme demi nue , luttant contre un homme , qui , à l'aide d'une jarretière passée au cou de cette malheureuse , l'entraînoit vers un arbre où il paroissoit avoir dessein de l'attacher. Tom , sans perdre un instant en informations inutiles , appercevant un gros bâton que cet homme avoit laissé par terre à quelques pas de lui , s'en servit si utilement avant que ce scélérat eût le tems de se mettre en défense , que la femme même , imaginant son ennemi hors d'état de jamais l'offenser , crut devoir demander grace pour lui au redoutable Jones.

Cette belle affligée tomba aux pieds de son libérateur , & lui marqua toute la sincérité de sa reconnoissance. Il étoit tendre ; il s'entreprêta de la relever , & l'assura , en béguayant , de tout le plaisir qu'il ressentoit d'avoir été utile à une femme si charmante.

La vérité du fait est que l'inconnue étoit encore aimable & fraîche ; & que le désordre de son habillement , qui laissoit voir une gorge très-blanche , avoit tellement exagéré le mérite du reste aux yeux du susceptible Tom , qu'il ne savoit plus qu'admirer & se taire.

La dame se trouvoit à-peu-près dans les mêmes dispositions. Jones étoit beau & fait à peindre , nous l'avons déjà dit , tout cela joint à un service essentiel & rendu à propos ,

OU L'ENFANT TROUVÉ. 7

avoit fait naître une foule de sentimens si divers dans le cœur de l'inconnue, que sa bouche manquoit d'expressions pour les peindre à son gré.

Leur silence ne fut interrompu que par les mouvemens du blessé, qui tentoit de se relever : ce que Jones n'eut pas plutôt aperçu, qu'il lui lia les mains derrière le dos, avec la jarretière même dont ce perfide avoit prétendu faire un usage bien plus criminel. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, & Tom ne l'avoit pas encore envisagé. Il ne fut pas peu surpris, ni peut-être moins satisfait, de reconnoître en lui ce même enseigne, ce même Northerton, qui, quelques jours auparavant, l'avoit si brutalement blessé à la tête.

Tom eût bientôt pris son parti. Il demanda à la dame si elle étoit éloignée de chez elle, ou si elle n'avoit aucunes connoissances dans le voisinage, chez lesquelles il pût la conduire, en attendant qu'il pût remettre Northerton dans la prison la plus prochaine. L'inconnue lui apprit qu'elle étoit absolument étrangère dans ce pays ; & Jones commençoit à se trouver dans un grand embarras, lorsqu'il se ressouvint du bon hermite, qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Il y vola, & retrouva le solitaire assis au même endroit, qui, avec un fusil à la main, attendoit tranquillement la fin de l'aventure.

Le vieillard lui conseilla de mener la dame à Upton , petite ville voisine , & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les secours qu'exigeoit sa situation présente.

Tom satisfait sur l'article qui l'intéressoit le plus , remercia l'hermite , prit congé de lui , le pria d'envoyer Partridge à l'endroit indiqué , & revint au bois à toutes jambes. Lorsque Jones étoit parti pour aller consulter *l'homme de la montagne* , il avoit très-bien imaginé que M. Northerton , avec les mains liées derrière le dos , n'étoit pas en état de rien entreprendre contre la femme qu'il laissoit avec lui. Il savoit , d'ailleurs , que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de la voix de cette dame ; & il avoit menacé l'enseigne d'être lui-même son bourreau , s'il donnoit lieu de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cet arrangement étoit sensé ; il n'y manquoit qu'un point : c'est que Northerton avoit les bras très-bien liés , mais que ses jambes étoient libres ; de sorte que l'enseigne , pendant l'absence de Jones , avoit cru devoir s'en servir pour se sauver dans le plus épais du bois.

L'imprudent Tom , à son retour , piqué de cette fuite , vouloit absolument le suivre : mais la dame , effrayée de la nouvelle absence projetée par son libérateur , qui pouvoit s'égarer dans la forêt , & la laisser seule dans un état très-peu décent , le pria de si

bonne grace d'abandonner cette poursuite, que le complaisant Jones ne put la refuser.

Elle attendoit encore une autre grace : nous avons dit qu'elle étoit presque nue, & sa pudeur souffroit de se voir ainsi exposée aux regards d'un jeune homme. C'est ce qu'elle lui fit entendre avec tous les ménagemens possibles, tandis qu'ils étoient en route pour aller à Upton. Tom, qui savoit trop bien vivre pour ne se pas prêter aux scrupules d'une dame, lui proposa dans l'instant son habit : ce qui fut refusé. Pourquoi donc ? Je l'ignore. Ce que je fais positivement, c'est que Jones, sans doute, pour la rassurer contre l'inquiétude que pouvoit lui causer la liberté de ses regards, lui proposa de marcher devant elle jusqu'à la ville, & qu'ils y arriverent ainsi.

Quelques mauvais plaisans diront peut-être, que, dans le cours de cette marche, assez semblable à celle de deux tendres époux très-fameux dans la fable, notre moderne Orphée fut plus d'une fois tenté, & succomba même à la tentation de regarder souvent derrière lui. Quoi qu'il en soit, il parvint à mener sa compagne, sans aucun accident, jusque dans les murs délabrés de l'illustre ville d'Upton.

C H A P I T R E I I .

*Arrivée de JONES & de la dame inconnue ,
dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles avan-
tures.*

JONES, après avoir fait choix de l'hôtellerie la plus apparente , & demandé une chambre haute , où la servante le conduisoit , se vit tout-à-coup arrêté par l'hôte , très-choqué (disoit-il) qu'une pareille créature osât mettre le pied dans sa maison. Tom , indigné de cette insulte , en alloit punir l'auteur , lorsque l'arrivée de l'hôtesse ajouta au vacarme dont rétentissoit l'hôtellerie. Partridge , qui arrivoit alors , hurle à l'unisson avec eux : la servante aussi méchante bête que ses maîtres , vient mêler sa voix à la leur : tous parlent , tous crient , tous tempêtent , tous jurent à la fois , tous enfin alloient se battre ; quand l'arrivée d'un carrosse à quatre chevaux , qui se fit entendre à la porte , attirant de ce côté toutes les attentions de l'hôte & de sa femme , laissa enfin l'entrée de l'escalier libre à nos voyageurs. La chambre , dont ils s'emparerent , étoit la plus belle de la maison ; & Tom félicitoit déjà sa belle inconnue de son arrivée dans Upton , lorsque l'hôtesse , avec un air

OU L'ENFANT TROUVÉ. 11

plus radouci, vint les prier de vouloir bien céder cet appartement à une jeune dame de la plus grande qualité, qui venoit d'arriver dans un carrosse à quatre chevaux, avec une femme de chambre.

Jones & son inconnue crurent devoir y consentir, pourvu qu'on leur en donnât un autre. L'hôtesse y consentit; & l'on descendit dans la cuisine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Mais à peine y étoient-ils entrés, qu'un détachement de soldats, qui conduisoient un déser-teur, arriva dans l'hôtellerie. Le sergent s'informa d'abord à l'hôte du nom & de la demeure du premier magistrat du lieu, & fut assez surpris d'apprendre que c'étoit l'aubergiste même. Il lui demanda à la fois des billets de logement & une bouteille de bière; & se plaça, en attendant, auprès du feu. Tandis que ceci se passoit, Jones étoit occupé à consoler sa dame, qui, assise vis-à-vis d'une table de la cuisine, & la tête appuyée sur son bras, pleuroit ses infortunes.... Mais de crainte que le lecteur (attendu certaine cir-constance, qu'il n'a sûrement pas oubliée) ne soit ici dans l'embarras, je crois qu'il est bon d'avertir que l'inconnue, avant que de quitter la chambre haute, s'étoit pourvue d'une fourre d'oreiller, qu'elle avoit employée de façon à pouvoir paroître aux yeux de tant de gens dans un état un peu moins indécent.

Le sergent , qui du coin du feu la regardoit avec attention depuis quelques minutes , très-sûr de ne se point méprendre , quitte alors sa place avec vivacité , s'approche chapeau bas , & lui demande , en béguyant , si ce n'est point l'épouse du capitaine Waters qu'il a l'honneur de saluer ? La pauvre femme , qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux , reconnut d'abord le sergent , & lui avoua , en rougissant , qu'il ne se trompoit point. Ce qui m'étonne , lui dit-elle , en soupirant , c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout - à - coup de me réduire ! Vous voyez mon libérateur (ajouta-elle , en montrant M. Jones) c'est à lui que je dois la vie ; c'est à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoique ce gentilhomme ait fait pour vous , s'écria le sergent , en retroussant vivement sa moustache , il peut compter sur la reconnaissance du capitaine , & j'en suis garant. En attendant , madame , si je pouvois vous être bon à quelque chose , ordonnez , disposez de moi sans façon : je connois le bon cœur du capitaine ; ce sera m'obliger.

Tous les regards furent alors fixés sur cette dame. L'hôtesse , qui avoit tout entendu , courut à elle , l'accabla d'excuses , rejeta la réception qu'on lui avoit faite sur la crainte de déshonorer une hôtellerie bien famée , & finit par la supplier de disposer de sa plus belle robe , en attendant que l'équipage de la da-

OU L'ENFANT TROUVÉ. 13

ne, volé sans doute, pût être retrouvé.

La dame avoit peine à lui pardonner.

L'intercession de Jones l'y détermina. La

robe fut acceptée; on fit faire grand feu dans

une autre chambre assez propre, où l'hôte

se accompagna madame, qu'elle vouloit,

dit-elle, avoir l'honneur d'aider à sa toilette.

Le calme étant ainsi rétabli par-tout, Jones,

en attendant qu'elle fut habillée, & que le

dîner qu'il commanda fût prêt, rassembla

toute la compagnie auprès du feu, & com

manda une jatte de *punch*, pour sceller la

paix générale.



C H A P I T R E III.

Plus qu'à demi prévu.

LA table mise , & le dîner servi dans la chambre de madame Waters , Tom ne se fit pas appeler deux fois. Il étoit à jeun depuis près de vingt-quatre heures : on peut juger s'il s'en indemnisa. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la dame : elle avoit déjà trop regardé Jones , elle le regardoit encore , & ne voyoit que lui. Un sens n'est presque jamais pleinement satisfait qu'aux dépens des autres.

Notre héros , sans être *petit-maître* , interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades , qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée ; il en faisoit tacitement son profit , & mangeoit d'autant , très-résolu de savoir à quoi s'en tenir dès que la table seroit levée. Ce moment arriva.

Les sentimens d'une reconnoissance très-légitime , de la part de la dame , ouvrirent la scène. Tom y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif & p essant : l'amour & l'occasion le dictoient : point de raisonnemens vagues , point de digressions inutiles ; rien qui s'écartât du vrai but ; bien attaqué d'une part , assez bien défendu de l'autre , jusqu'au moment où certain point

édé mit les deux interlocuteurs d'accord ,
 u moins pour un moment.

Tom profita de la trêve , pour laisser en-
 veoir quelque curiosité sur l'aventure ex-
 traordinaire qui lui avoit procuré le bonheur
 e rencontrer madame Waters. Mais il sen-
 t bientôt , par l'adresse avec laquelle elle
 cartoit ses demandes , qu'elle avoit des
 aisons pour n'entrer dans aucun détail sur
 et article. C'en fut assez pour l'empêcher
 l'insister davantage : mais il ne présuma
 as moins , que femme qui se tait en pareil
 as , craint ou de trop , ou de trop peu
 ougir.

Tandis que la dame , en détournant
 ette conversation , la ramène insensible-
 ment sur une autre matiere , écoutons un
 nstant celle que l'on tient sur leur compte
 lans la cuisine.

Partridge , le sergent , & le cocher qui
 avoit amené la jeune personne de qualité ,
 avec sa femme de chambre , buvoient au-
 près du feu : l'hôte & l'hôtesse , autant
 que leurs occupations le permettoient , ve-
 noient de tems à autre leur tenir compa-
 gnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il
 avoit appris de l'*homme de la montagne* ,
 touchant la situation dans laquelle madame
 Waters avoit été trouvée dans le bois par
 son maître. Le sergent , à son tour , débita
 tout ce qu'il savoit des antécédens de cette

histoire. La dame, disoit-il, étoit regardée comme l'épouse du capitaine Waters; on l'avoit vue par-tout en *quartier* avec lui; elle portoit même son nom: il ignoroit pourtant, ainsi que bien d'autres, si elle étoit véritablement sa femme. Mais qu'importe après tout! Elle étoit d'un excellent caractère; elle protégeoit le soldat, & tous les officiers l'aimoient. Elle avoit, il est vrai, quelque prédilection pour l'enseigne Northerton. Mais qu'importe encore! le capitaine l'ignoroit, ou ne vouloit pas le savoir; il n'en aimoit pas moins sa femme: qu'avoit-on à y dire? J'ai à y dire, répondit l'hôtesse, qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui feroient mieux de parler moins. Elle est sa femme légitime; j'en mettrois la main au feu; voyez-la seulement habillée, comme elle est maintenant, & dites-moi si vous vîtes jamais femme de condition mieux mise? D'ailleurs, une gredine donne-t-elle une *guinée* pour le louage d'une robe? Allez, encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le sergent, piqué de la *sortie* que lui faisoit l'hôtesse, lui préparoit une réponse militaire; mais l'hôte, dont le son de la *guinée* avoit frappé l'oreille, lui coupa la parole pour quereller sa femme sur l'imprudence qu'elle avoit eue de recevoir d'abord si durement de si généreuses *prati-*

ies. Tandis qu'ils contestoient maritalement sur ce sujet, le sergent, après avoir ersé rasade à la ronde, interrogea Partridge sur ce qu'étoit son maître, & sur objet de son voyage. Partridge, offensé être pris pour un domestique, répondit qu'il n'avoit point de maître; que M. Jones étoit son ami; que ce même M. Jones étoit fils unique de M. Alworthy; qu'il voyageoit pour son plaisir; & qu'il avoit mis son équipage à Gloucester, pour aller voir plus familièrement *l'homme de la montagne*.

Au nom de M. Alworthy, l'hôte & l'hôteesse en même tems s'écrierent : quoi ! cet aimable & jeune gentilhomme est fils de M. Alworthy ? de ce M. Alworthy si riche, qui fait tant de bien à tout le monde dans sa province ?

Vous l'avez dit, repliqua gravement Partridge.

Je m'étois doutée, interrompit l'hôteesse, que ce jeune homme étoit de condition : tout est noble en lui, sa physionomie enjante, son premier abord m'a charmée...

L'hôteesse en eût dit plus, sans doute, si elle n'étoit pas venue lui apprendre que la jeune demoiselle demandoit son carrosse, & vouloit partir à l'instant. Mais elle s'efforçoit en vain : son cocher, ainsi que le sergent, étoit ivre : Partridge n'étoit guère plus de sang-froid. Quant à l'hôte, (dont

le seul talent étoit celui de boire,) le vin, la bierre & l'eau-de-vie même ne produisoient pas plus d'effet sur lui que sur les tonneaux de sa cave.

Tel étoit l'état actuel de la cuisine ; lorsque la sonnette de l'appartement de madame Waters se fit entendre , & fit monter l'hôtesse. C'étoit du thé qu'on demandoit. L'hôtesse , en le servant , crut devoir amuser la compagnie de l'embarras où se trouvoit la jeune demoiselle étrangère , par l'intempérance de ses gens. Hélas ! ajouta-t-elle , il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir poursuivre actuellement son voyage. C'est , en vérité , la plus douce & la plus aimable des femmes ; & je crois presque la connoître : je la soupçonne même , ou je me trompe lourdement , d'avoir quelque secrète passion dans l'ame , & de suivre quelque infidele... Mais non , elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un amant : il l'attend sans doute en quelque endroit convenu entre eux , & son inquiétude égale probablement celle de sa maîtresse.

Tom , à ces mots , laissa échapper un soupir , auquel madame Waters parut ne point faire attention tant que l'hôtesse demeura dans la chambre , mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie , en laissant entrevoir à Jones qu'elle le soupçonnoit de n'avoir pas le cœur aussi libre

OU L'ENFANT TROUVÉ.

u'elle eût voulu le croire. L'air interdit le Tom, en essayant de lui répondre, dut se convaincre que ses soupçons n'étoient pas vains. Mais pourquoi s'en trop allarmer ? Jones lui plaisoit par la figure, elle étoit sûre de ce point : elle connoissoit peu son cœur ; qu'y faire ? Il faut jouir de ce que l'on connoît..... Que de femmes sensées pensent comme elle, & agissent en conséquence !



C H A P I T R E IV.

Eclaircissemens.

Nous avons eu soin d'indiquer , dans le chapitre précédent , avec quelle politesse notre héros s'étoit prêté à la répugnance de madame Waters , concernant le détail des aventures de sa vie. Mais nos lecteurs sont peut-être moins délicats. Il faut , en peu de mots , les satisfaire.

La dame Waters n'étoit donc , en effet , comme le sergent l'avoit soupçonné , que la maîtresse de son prétendu mari. Nous ajoutons à regret qu'elle avoit eu quelques bontés pour l'enseigne Northerton ; que la division du régiment où servoit M. Waters , ayant deux jours de marche sur la compagnie dans laquelle M. Northerton étoit enseigne , étoit arrivée à Worcester le lendemain du démêlé sanglant , ci - devant rapporté , entre Northerton & Tom Jones ; & qu'il avoit été convenu , entre madame Waters & le capitaine de ce nom , qu'elle accompagneroit sa marche jusqu'à Worcester seulement , pour de-là retourner à Bath , où son prétendu mari iroit la rejoindre après la fin de la campagne.

M. Northerton avoit été instruit de cet arrangement par la dame , qui avoit même

omis de rester à Worcester jusqu'à ce que compagnie de l'enseigne y arrivât. A quel dessein, me dira-t-on ? Le lecteur peut deviner. Notre devoir est de narrer fidèlement ; & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractère, ni d'injurieux commentaires sur la plus noble partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt échappé de l'hôtellerie, où il avoit si cruellement traité notre héros, qu'il avoit couru à Worcester à la rencontre de madame Waters, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'enseigne avoit pas cru devoir cacher à cette dame son démêlé avec Tom Jones : il avoit seulement cru devoir supprimer toutes les circonstances qui eussent pu le rendre trop déplorable, mais sans dissimuler le danger qui pouvoit menacer sa tête, au cas que cette affaire fût mal prise par ses juges, s'il étoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes sont généralement plus coiffantes & plus désintéressées que les hommes. Madame Waters, instruite du péril qui menaçoit son ami, ne pensa plus à sa sûreté. Il fut arrêté, entr'eux, que Northerton, après avoir passé à travers champs le comté d'Héreford, se rendroit dans un des ports de la principauté de Galles, d'où il pourroit, en s'embarquant, venger le ressentiment de ses ennemis.

Il est vrai que la dame , toujours par le même principe de compassion & d'amitié pour lui , s'étoit absolument déterminée à lui tenir fidelle compagnie... Oh , dirait-on , ceci passe le but ! patience , lecteur , pouvoit-elle moins faire ? Ce malheureux , comme nous l'avons dit , étoit dénué de tout : il avoit laissé son argent à l'hôtesse qui avoit facilité sa fuite : comment eut-il vécu ? Elle , au contraire , étoit dans l'opulence , & le prouvoit à M. Northerton , en lui mettant sous les yeux trois billets de banque de 90 livres sterlin chacun , indépendamment de l'argent comptant & d'un diamant d'un prix assez honnête.

On sent que l'officier , dans la situation de ses affaires , n'étoit pas homme à s'opposer aux desseins d'une amie aussi tendre que généreuse : cela seroit trop étonnant. Ce qui l'est moins peut-être , attendu les faiblesses auxquelles certains caractères ont une pente si connue , c'est que le projet de voler cette dame fût entré dans la tête de M. Northerton....

Sans doute , il est des gens qu'il ne faut pas tenter.

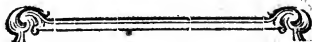
Maudite occasion ! c'est toi qui fais le crime.

Madame Waters auroit dû le savoir , & ne l'ignoroit pas , sans doute Mais est-on prudent , quand on aime ?

Il paroît donc maintenant assez inutile

l'entrer dans un plus ample détail sur la façon dont Northerton parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le plus léger prétexte suffisoit pour en imposer à une amie aussi naïve que l'étoit madame Waters; & nous croirions faire injure à la sagacité de nos lecteurs, en surchargeant de circonstances vraisemblables un fait déjà si vraisemblable par lui-même.





L I V R E X.

QUI CONTIENT ENCORE ENVIRON
DOUZE HEURES.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un gentilhomme Irlandois. Grandes aventures dans l'hôtellerie.

IL étoit minuit sonné, tout dormoit, ou étoit censé dormir dans l'hôtellerie, excepté la servante Sufanne; lorsqu'un cavalier, arrivant à toute bride, frappa rudement à la porte, & demanda, en entrant, s'il n'étoit point descendu quelques femmes dans la maison?

A l'air effaré de cet homme, la servante effrayée ne savoit que lui répondre. Parlez, parlez, dit-il; c'est ma femme que je cherche: je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si c'est ici qu'elle est, je veux la voir: si elle en est partie, enseignez-moi le chemin qu'elle a pris, & soyez sûre de votre fortune. Il ouvroit, en prononçant ces mots, une main pleine de guinées, spectacle

pectacle séduisant , & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre servante à de plus grandes choses.

Susanne qui , sur ce qu'elle avoit ouï dire par le sergent , de madame Waters , e doutoit pas qu'il ne fût ici question d'elle , & qui croyoit ne pouvoir jamais trouver occasion de faire plus légitimement sa fortune , offrit sans balancer de le conduire dans l'appartement de cette dame.

L'impétueux Irlandois ne se le fait pas épéter deux fois. Il monte , sans chandelle , avec Susanne ; il trouve la porte fermée en-dedans : il frappe , on ne lui répond point assez tôt : il frappe de nouveau , fait sauter la serrure , & tombe sur le nez dans chambre.

Un homme alors , sortant du lit , s'offre à ses yeux , & d'une voix tonnante lui demande à quel titre on entre ainsi dans son appartement ?

L'Irlandois , qui croyoit s'être trompé de chambre , se préparoit à de grandes excuses , lorsque les rayons de la lune lui montrèrent une robe , des cotillons , des bas & des souliers de femme répandus confusément sur le plancher. Quel spectacle pour un jaloux ! la rage ne lui permet pas de parler ; il vole droit au lit. Tom , (car c'étoit lui-même !) indigné de son audace , veut en vain l'arrêter ; les parties s'échauffent ; bientôt les coups s'en mêlent , &

madame Waters crie à tue tête , au meur-
tre , au voleur !

Un autre gentilhomme , Irlandois aussi ,
mais arrivé trop tard dès le soir même dans
l'hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire
mention , étoit couché dans la chambre
voisine. C'étoit un cadet de famille , qui ,
faute d'une assez grande fortune à atten-
dre chez lui , s'étoit mis en chemin pour
en chercher une meilleure aux eaux de
Bath.

Ce jeune homme , réveillé par le bruit ,
se lève , prend sa chandelle qui brûloit dans
la cheminée , d'une main , son épée de
l'autre , & arrive dans la chambre de Me.
Waters.

Si l'apparition de cet autre homme en
chemise ajouta à l'indignation que ressen-
toit déjà la dame , elle diminua pourtant
ses craintes ; car dès que le nouveau venu
eut envisagé l'autre Eh , mon cher
Fitz-Patrick ! s'écria-t-il , que diable fais-tu
donc ici ? Eh , mon cher Machlachland !
répondit l'autre , que diable y cherches-tu
toi-même ? Tiens , vois , regarde ; voilà
le ravisseur ! voilà celui qui m'enlève ma
femme.

De quelle femme parles-tu ? interrom-
pit M. Machlachland. La tienne m'est-elle
inconnue ? Où diantre la vois-tu donc
ici ?

Fitz-Patrick , en ouvrant de grands yeux ,

& voyant enfin son erreur, demanda mille pardons à madame Waters. Quant à vous, dit-il à Tom Jones, en le regardant fièrement, je n'ai rien à vous dire : vous m'avez maltraité, je pense ; nous nous verrons demain.

Tom ne répondit à cette bravade qu'en lui riant au nez, tandis que M. Machlachland, prenant son compatriote par le bras, après lui avoir fortement reproché son imprudence, se mettoit en devoir de l'entraîner dans sa chambre.

Pendant tous ces propos, la dame, qui avoit eu le tems de respirer & de rasseoir ses idées, avoit remarqué une porte de communication entre sa propre chambre & celle qui avoit été destinée à M. Jones. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à sauver sa réputation.

Elle se mit à crier de nouveau, au meurtre, à la violence ! & l'hôtesse étant enfin accourue au bruit, la dame Waters l'accabla de reproches sur le peu de sûreté d'une maison, où une femme de condition se trouvoit exposée à se voir ravir dans son lit & la vie & l'honneur.

L'hôtesse, qui se trouvoit insultée, cria bientôt aussi haut qu'elle, en soutenant que sa maison, ainsi que sa réputation, avoit toujours été sans taché, & demanda, en jurant, aux hommes la cause de toute cette avanie.

Fitz-Patrick répéta qu'il avoit fait une méprise, & qu'il en demandoit pardon ; après quoi son ami l'emmena dans son appartement.

Jones , qui avoit trop d'esprit pour n'avoir pas saisi l'idée de madame Waters , (à propos de la porte qui communiquoit dans sa chambre) soutint fermement qu'ayant entendu enfoncer celle de cette dame , il étoit accouru pour la défendre.

L'hôtesse affirma , à son tour , qu'il n'avoit jamais été commis dans sa maison ni vol , ni violence , & leur fit une longue énumération des personnes de qualité qui de tems immémorial avoient logé chez elle. On l'écouta patiemment : la dame feignit enfin de s'appaiser. Tom , après l'avoir assurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger aussi grand pour le déterminer à paroître ainsi devant elle , se retira dans sa petite chambre ; & l'hôtesse , en souhaitant plus de repos pendant le reste de la nuit à madame Waters , se retira dans sa cuisine.



CHAPITRE II.

*Conversation de l'hôtesse avec sa servante.
Arrivée d'une autre jeune demoiselle dans
l'hôtellerie.*

LA tête encore toute échauffée de cette vanture , l'hôtesse se ressouvint que Susanne seule avoit pu ouvrir la porte de la maison au nouveau venu. Elle courut interroger cette fille.

Susanne lui raconta toute l'histoire , à quelques circonstances près , telle , par exemple , que celle de l'argent qu'elle avoit eue , & dont elle imaginoit que sa maîtresse n'avoit aucun besoin d'être instruite.

Mais l'hôtesse ayant témoigné à Susanne combien elle compatissoit aux alarmes que la pauvre dame avoit ressenties par rapport à sa vertu menacée , cette fille ne put empêcher de consoler sa maîtresse , en lui jurant qu'elle avoit très-distinctement vu M. Jones sauter à bas du lit de madame Waters.

Cette déclaration ralluma toute la fureur de l'hôtesse , non pas contre les prétendus coupables , mais contre la pauvre Susanne. La belle histoire ! s'écria-t-elle ; elle est , en vérité , bien vraisemblable ! une femme , en pareil cas , se seroit avisée de crier , &

de s'accuser elle-même ! Eh , quelle autre preuve prétends-tu qu'elle pût apporter de son innocence , que celle d'avoir appelé du secours ? Vingt témoins ne sont-ils pas en état de le déposer ? Dispensez-vous une autre fois , ma mie , de vouloir jetter un tel scandale sur mes hôtes : songez , du moins , que ma maison pourroit s'en ressentir , & que vous vous en repentiriez vous-même.

A la bonne heure , lui dit Susanne , je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non , sans doute , repartit l'hôtesse : il faut s'en défier ; & je démentirois les miens en pareil cas : il faut bien d'autres preuves pour accuser des gens de condition. Ai-je livré , depuis six mois , un souper semblable à celui qu'on me demanda hier au soir ? Vis-tu jamais de passagers plus polis & de meilleure humeur ? Trouverent-ils un seul mot à redire au cidre de Worcester , que je leur ai fait avaler pour le plus fin *champagne* ? n'en ont-ils pas bu deux bouteilles ? Il vaut , au fond , le meilleur *champagne* du royaume ; sans quoi , je me ferois bien gardée de le leur présenter. Non ; non , je ne croirai jamais qu'avec autant de politesse on puisse s'oublier jusqu'à ce point.

Susanne , ainsi condamnée au silence sur cet article , on parla d'autre chose. L'hôtesse apprit que l'Irlandois , nouveau venu ,

oit arrivé en poste , & que ses domestiques & ses chevaux étoient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer , & envoya demander à leur maître s'il ne souhaitoit point souper.

Cette fille lui rapporta que les deux valets étoient déjà couchés & endormis dans le même lit : ce qui indisposa l'hôte au point de soupçonner que deux hommes de cette espèce pouvoient sans peine avoir formé , de longue main , le complot de voler madame Waters.

Elle avoit pourtant grand tort ; car M. Fitz-Patrick , quoique très-gueux , étoit naturellement né gentilhomme. Il est vrai que son cœur n'étoit pas meilleur que sa tête , mais il étoit incapable , ainsi que son ami , d'aucune lâcheté de cette espèce. Sa générosité même avoit été si indiscrette , qu'après avoir eu de gros biens de son épouse , qui restoit à peine de quoi vivre , à moins qu'il ne parvint à la forcer de vendre certaines rentes assignées sur sa tête. Et c'étoit par ses efforts mêmes qu'il avoit faits pour l'y contraindre , qui , joints à son extrême jalousie , avoient enfin déterminé madame Fitz-Patrick à se sauver de chez lui.

La fatigue du gentilhomme , les coups dont il avoit le corps moulu , & le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse , étoient donc les seules raisons qui avoient engagé M. Fitz-Patrick

à accepter fans façon la moitié du lit de son compatriote.

Le laquais & le postillon , qui ne pensoient pas tout-à-fait de même , demandent à manger ; & l'hôtesse , après s'être à-peu-près convaincue , par plus d'un interrogatoire , que M. Fitz-Patrick n'étoit pas en effet un voleur , venoit de leur servir quelques morceaux de viande froide , lorsque Partridge arriva dans la cuisine.

Il avoit d'abord été réveillé par la scene bruyante que nous venons de raconter. Mais tandis qu'il tâchoit de se rendormir , les cris d'une chouette , perchée sur sa fenêtre , l'avoient tellement effrayé , qu'après avoir sauté à bas du lit , & s'être habillé à la hâte , il s'étoit venu mettre sous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuisine.

L'hôtesse , quoique déjà déterminée à laisser les deux nouveaux hôtes aux soins de Susanne , dès qu'elle vit Partridge , ne songea plus à se coucher : l'ami du jeune M. Alworthy n'étoit pas pour elle un homme à négliger , sur-tout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le laquais Irlandois se retiroit , & le postillon alloit le suivre : Partridge l'arrêta , en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avoit commandé. La vérité du fait est que le bon pédagogue n'osoit retourner seul au lit ; qu'il ignoroit si l'hôtesse seroit

l'humour à lui tenir longtems compagnie ; & qu'il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant , un autre postillon rappa à la porte de l'hotellerie ; sur quoi Susanne , dépêchée pour ouvrir , entra bientôt , suivie de deux jeunes demoiselles en habits de voyages , l'une desquelles étoit si richement vêtue , que Partridge & le postillon se levèrent , tout étonnés , de leur place , tandis que l'hôtesse courut au-devant d'elles , & les accueillit de complimens.

La jeune dame , au bel habit , demanda poliment ; avec un sourire agréable , qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine , attendu le froid excessif de la nuit , pourvu cependant que personne ne se déplacât pour elle.

Ceci regardoit Partridge , qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre , frappé de l'étonnement & d'admiration. Il est vrai que rien n'étoit plus charmant que cette jeune personne.

Après avoir en vain prié Partridge de reprendre sa place , la dame ôta ses gants , & montra des mains (*) , dont la blan-

(*) L'original dit... deux mains qui renferment en elles toutes les propriétés imaginables , excepté celle de se fondre au feu. Faudroit-il s'exprimer ainsi , pour éviter le reproche de trop franciser les traductions angloises ?

cheur & la beauté éblouirent la compagne. Sa compagne, c'est-à-dire sa femme-de-chambre, tira aussi les siens, sans doute pour en montrer le plus parfait contraste.

Je voudrois bien, madame, dit la dernière, que vous ne vous exposassiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains extrêmement que vous ne vous trouviez bientôt hors d'état de soutenir tant de fatigues.

Cela n'est pas douteux, s'écria l'hôtesse, & ce n'est assurément pas l'intention de madame. Ah, bon Dieu ! vouloir aller plus loin cette nuit ! madame me permettra de la supplier de n'en rien faire : ce seroit vouloir s'exposer à périr. Soupez plutôt ici, madame, & ordonnez tout ce qui pourra ne pas vous déplaire.

Je crois, répondit la jeune personne, qu'il seroit plutôt heure de déjeûner ; mais je ne saurois, en vérité, rien manger maintenant ; & si je reste ici, ce sera seulement pour m'y reposer quelques heures. Si pourtant on pouvoit me faire un petit *chaudeau* [*] bien foible, j'essairois d'en prendre quelques cuillerées.

Oh ! cela sera bientôt fait, madame, ré-

[*] *Sack-whey*. Cette boisson se fait en Angleterre, avec du vin d'Espagne, ou de Canaries, du petit lait, du sucre, &c.

liqua l'hôteſſe ; nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Eſpagne ? lui dit la jeune étrangere.

Pardonnez - moi , madame , & je défie qu'on en trouve ailleurs de plus fin ; mais ſouffrez que je vous ſupplie de manger un morceau.

Je ne le puis , en vérité , lui dit la dame : je n'ai beſoin que de repos. Faites-moi préparer un lit ; c'eſt tout ce que je vous demande.

L'hôteſſe , dont les chambres les plus propres étoient occupées , voulut alors faire lever les Irlandois : mais l'inconnue ſ'y oppoſa , & ſe contenta d'une autre , où l'on ſeul allumer du feu. L'hôteſſe , toujours officieuſe , ne vouloit pourtant pas abſolument que l'étrangere montât , juſqu'à ce que ſa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'inſtant , répliqua-t-elle : il n'y a peut-être que trop long-tems que j'empêche monſieur [en montrant Partridge] de s'approcher du feu ; & , dans une nuit auſſi froide , c'eſt une eſpece d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors , en s'appuyant ſur ſa femme de chambre , & conduite par l'hôteſſe , portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme , toute la cuiſine retentiſſoit des louanges de la jeune demoifelle. Il eſt réellement , dans la beauté ,

certain attrait puissant auquel très-peu de cœurs soient capables de résister : car l'hôtesse elle-même, quoique assez piquée du refus qu'on avoit fait de rien manger chez elle, avoua franchement qu'elle n'avoit jamais rien vu de plus aimable.



CHAPITRE III.

Grande découverte.

DÈS que la femme de chambre eut mis la demoiselle au lit, elle revint dans la cuisine, & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter que sa maîtresse étoit peu : elle critiqua tout, trouva tout détestable, & s'empara seule du feu, sans regards pour M. Partridge même, à qui l'on eut grand peine à en ménager un petit coin. Elle mangea pourtant, & but de même, c'est-à-dire beaucoup ; puis, en s'humanisant par degrés vers la fin du repas, elle interrogea l'hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

Cette femme, très-mal édifiée des airs de la soubrette, saisit l'occasion de lui prouver que cette même hôtellerie, pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris, étoit pourtant remplie de gens de condition.

Elle en grossit la liste avec emphase, & ne manqua pas de citer, parmi ses hôtes, M. Alworthy, fils & héritier du fameux Squire Alworthy, du comté de Sommerfet.

Vous m'apprenez, dit la femme de chambre étonnée, une étrange nouvelle ! Je connois M. Alworthy, du comté de

Sommerfet ; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez , madame , lui dit Partridge , un peu déconcerté.... tout le monde le connoît pour son fils , quoiqu'il n'ait pas ce qu'on appelle épousé la mere.... Mais il n'est pas moins certainement son fils , & ne sera pas moins certainement son héritier , qu'il est certain que son nom est Tom Jones.

A ces mots , la femme de chambre laissa tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche , & s'écria : ô ciel ! est-il possible que M. Jones soit actuellement ici ? *Quare non ?* répondit Partridge : la chose est non-seulement possible , mais elle est vraie.

La suivante , sans dire un mot de plus , acheva promptement son souper , & remonta , en courant , chez sa maîtresse.

Madame !.... madame ! s'écria-t-elle en entrant... devinez , devinez , s'il est possible , qui est couché sous le même toit que vous ? Sophie , car c'étoit elle-même , épouvantée & sautant à bas de son lit , s'écria d'une voix entrecoupée : Dieu ! seroit-ce mon père ?....

Rassurez-vous , madame , lui dit Honora , en souriant ; c'est bien autre chose qu'un père : c'est M. Jones ! c'est lui-même qui est dans la maison.... M. Jones ! interrompit Sophie , en rougissant : cela n'est

est possible.... Hélas ! je serois trop heureuse.

Le fait ayant été attesté par la femme de chambre..... Cours, vole ; va le chercher, mère Honora, lui dit Sophie : je veux le voir dans l'instant même.

Honora avoit à peine quitté la cuisine pour aller retrouver sa maîtresse, que celle-ci logis avoit donné carrière à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme, qui étoit trop long-tems retenue, avoit le cœur si gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. Partridge, qui se trouvoit dans les mêmes dispositions, et *chorus* avec elle, & (ce qui surprendra peut-être le lecteur) poussa son ressentiment contre la femme de chambre jusques sur la maîtresse même. L'une, disoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtue & plus polie que l'autre ; mais toutes deux, à les bien priser, ne valoient pas grand argent. C'étoient, au plus, deux aventurieres de Bath, forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel, suivant lui, que des femmes de qualité coulassent ainsi la nuit sans domestiques..... Dieu me pardonne ! interrompit l'hôtesse, je crois que vous avez raison : jamais femme de qualité n'arriva dans une hôtellerie sans commander un bon souper, dût-elle être sûre de n'en pas manger un morceau.

Tels étoient leurs propos, lorsque Honora vint s'acquitter des ordres de Sophie, en priant l'hôtesse d'envoyer éveiller Jones, & de lui dire qu'une dame, qui venoit d'arriver, avoit à lui parler. Adressez-vous à monsieur, répondit l'hôtesse, en montrant Partridge; il est l'ami de M. Jones: ce que vous exigez de moi n'est pas mon métier, &... je vous donne le bon soir.

Honora s'adressa à Partridge, & n'en fut pas mieux accueillie. Mon ami, dit-il, s'est couché fort tard, & trouveroit fort mauvais qu'on le réveillât. Il en sera ravi, répondit Honora; c'est moi qui vous le jure... En tout autre tems peut-être, repartit l'autre; mais maintenant, *non omnia possumus omnes*. Il est occupé, vous dis-je.... & très-occupé. Eh! avec qui donc, s'il vous plaît; interrompit la femme de chambre. Eh mais... avec une autre femme, apparemment, lui dit Partridge. Que veut dire ce drôle-là, avec une autre femme? s'écria Honora toute émue. Point de drôle, s'il vous plaît, mamie, s'écria Partridge irrité; je sais ce que je dis: apprenez à faire de même; & allez rendre compte du succès de votre message.

Honora, furieuse & indignée des propos de Partridge, bien moins honnêtes encore que nous ne les rapportons, remonta toute enflammée chez sa maîtresse, à qui, loin de rien déguiser de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle exagéra la matiere, & n'épargna

en pour la détacher d'un amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de Moly fut même rappelée , & ornée de toutes les circonstances qu'Honora crut les plus capables de quer sa maîtresse contre un infidèle qui avoit toujours trompée.

Mifs Western étoit trop abattue , pour oser à opposer une digue au torrent d'éloquence de sa femme de chambre. Elle l'interrompit pourtant..... Je ne puis croire cette horreur , lui dit-elle : c'est quelque calomniateur qui noircit ici mon amant.... Et tu prétends qu'il se dit son ami ! Ah ! vit-on jamais l'amitié trahir des secrets de ce genre ?....

Tandis que Sophie , déchirée par ses incertitudes , ne savoit plus que croire ni que dire , Susanne étoit arrivée dans sa chambre avec le *chaudeau* commandé. Honora n'avertit sa maîtresse , en lui conseillant tout bas de sonder cette fille ; qui probablement pouvoit l'instruire de la vérité. Sophie prouva cette idée ; elle interrogea doucement Susanne , qui , au moyen de quelques questions , & d'une promesse solennelle qui lui fut faite de n'en rien dire à sa maîtresse , révéla tout ce qu'on voulut , c'est-à-dire , beaucoup plus de choses que la triste Sophie ne comptoit en apprendre.

Je ne peindrai ni le trouble , ni la douleur , ni l'indignation de Sophie , pendant le récit de la servante. Elle n'ouvrit la bouche ,

lorsque cette fille eut fini, que pour la prier d'ordonner au postillon de préparer au plutôt les chevaux.

Je ne fus jamais si tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques instans..... Je suis maintenant très-convaincue que l'objet de ma tendresse est vraiment méprisable. Oui, ma chère Honora, (ajouta-t-elle, en versant un torrent de larmes) oui, je te jure que mon cœur est libre maintenant. Oui je te jure que je suis tranquille.

Quelques minutes après, Susanne vint annoncer que les chevaux étoient prêts; & Sophie, en s'essuyant les yeux, se dispoisoit à partir, lorsqu'il lui survint une idée que sa passion rendoit en cet instant bien naturelle. Elle voulut que Tom pût ne pas ignorer qu'elle avoit passé une partie de la nuit dans cette même hôtellerie, & qu'il en fût instruit d'une manière propre à lui faire détester sa propre ingratitude, au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre d'attachement pour une tendre amante qu'il avoit si volontairement perdue.

Le lecteur se ressouvient sans doute du manchon qui a déjà joué un si grand rôle dans cette histoire. Ce célèbre manchon n'avoit jamais quitté le bras de Sophie depuis le départ de Jones. Elle chargea Susanne, après y avoir attaché son nom avec une épingle, de le porter sur le lit de Tom, & de le mettre si bien en vue, que ce fût le premier objet

li frappât les regards de son perfide amant ,
 lorsqu'il rentreroit dans sa chambre.

Cet ordre étant exécuté , Sophie , en pro-
 stant toujours à sa chere Honora , que
 son cœur n'avoit jamais été plus libre , paya
 néreusement l'hôtesse , monta lestement
 cheval , & partit.



C H A P I T R E IV.

Autres aventures de l'hôtellerie.

IL étoit fix heures du matin, & le monde commençoit à descendre dans la cuisine, lorsque Jones, qui avoit eu soin de retourner dans son lit, fit appeler Partridge, lequel, en se plaignant amèrement de la mauvaise nuit qu'il avoit passée, tenta encore d'engager son maître à ne pas pousser plus loin son voyage. Mais la façon dont cette proposition fut reçue, fit bientôt changer de propos au pédagogue. Je crois, dit-il, monsieur, que cette maison n'est pas une des plus honnêtes de ce monde; & ce n'est même pas absolument sans peine que je suis parvenu à détourner deux femmes de troubler cette nuit votre repos. Mais que vois-je ? Je crois, Dieu me pardonne ! qu'elles ont trouvé le secret de pénétrer jusque dans votre chambre ? Tout justement, monsieur !... J'apperçois par terre un manchon qu'elles y ont laissé sans doute.

Partridge, après avoir ramassé le manchon, alloit le mettre dans sa poche. Mais Tom auparavant voulut le voir.

Ce meuble étoit si remarquable, qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée, il l'eût dans l'instant reconnu. Mais

quel coup de foudre pour lui , lorsqu'il lut le nom de Sophie ! O ciel ! s'écria-t-il , par quel prodige ce manchon se trouvoit-il ici ?

Je l'ignore , répondit Partridge. Ce que je sais , c'est qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre sommeil , si j'avois voulu les en croire. Où sont-elles ? s'écria Jones , en sautant à bas de son lit. A quelques milles [*] tout au plus , lui dit Partridge.

Quel moment pour le coupable Tom ! ses idées , ses regards , ses discours & ses actions seront sans doute suppléés par l'imagination du lecteur.

Après avoir cent fois maudit Partridge , et ne s'être pas trop épargné lui-même , il lui ordonna de chercher des chevaux , à quelque prix que ce pût être ; l'instant après , étant habillé à la hâte , il descendit pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit à peine de donner.

Mais , avant que d'en venir à son arrivée dans la cuisine , il faut nécessairement rendre compte de ce qui s'y étoit passé depuis que Partridge en étoit parti pour monter chez son maître.

Le sergent venoit de partir avec son détachement , lorsque les deux gentilshommes

[*] On compte par milles en Angleterre , & on par lieues.

Irlandois se leverent & descendirent , en se plaignant du tintamarre de la nuit , qui les avoit empêchés de dormir.

Il faut encore savoir que le carrosse à quatre chevaux , arrivé la veille avec une jeune dame & sa femme de chambre , n'étoit qu'un carrosse de louage , dont le cocher , apprenant que monsieur Macklachland alloit à Bath , étoit venu lui offrir une des deux places qui y restoient vuides , que M. Macklachland , non seulement avoit accepté la proposition , mais avoit proposé à son ami Fitz-Patrick de remplir la quatrième place vacante : ce que celui-ci avoit accepté d'autant plus volontiers , qu'il se croyoit très-sûr de rencontrer sa femme à Bath.

Macklachland , le plus délié des deux Irlandois , ayant appris du cocher que la dame qu'il avoit amenée venoit de Chester , & soupçonnant que ce pouvoit être la femme de son ami , lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. Fitz-Patrick , qui , sans chercher d'autres lumières , remonte l'escalier , va frapper à toutes les portes , les fait ouvrir , ou les enfonce , insulte l'un , demande excuse à l'autre , cherche , remue , renverse , visite tous les coins de la maison , & finalement ne trouve rien.

Il revenoit tristement dans la cuisine , lorsqu'un homme bien plus pétulant encore y faisoit son entrée avec une suite nombreuse.

CHAPITRE V.

*Conclusion des aventures de l'hôtellerie
d'Upton.*

VOUS ne languirez pas long-tems , ami lecteur : c'étoit M. Western lui-même suivant les traces de sa fille , & qui, non-seulement l'eût rencontrée , s'il fut arrivé deux heures plutôt , mais encore sa niece avec elle. Car il faut aussi vous apprendre que cette niece , qui vous est inconnue , n'étoit autre que l'épouse de M. Fitz-Patrick , qui , après avoir été élevée par la sage madame Western , s'étoit sauvée de chez elle , il y avoit environ cinq ans , pour épouser cet Irlandois contre le gré de sa famille.

Cette dame étoit sortie de l'hôtellerie à peu près au même instant que Sophie. La voix de son mari , qu'elle avoit reconnue dans le corridor , au moment de son incursion chez madame Waters , l'avoit épouvantée au point , qu'après avoir fait appeler l'hôtesse , & lui avoit très-grassement payé son gîte , elle en avoir obtenu des chevaux pour se sauver au plutôt par une porte de derrière.

M. Western , & M. Fitz-Patrick , son neveu , ne se connoissoient pas. L'oncle , irrité de l'enlèvement dont ce dernier s'étoit ren-

du coupable , n'avoit jamais voulu le voir.

La cuisine étoit maintenant un vrai théâtre de confusion. Western juroit , en demandant sa fille ; Fitz-Patrick rugissoit , en réclamant sa femme ; & tous les assistans prenoient plus ou moins de part à leurs griefs.... lorsque Jones se montra , le manchon de Sophie à la main.

A cet aspect , Western poussant le cri vulgaire des chasseurs à la vue du gros gibier , s'élança sur Tom : Le voici ! le voici lui-même ! dit-il à l'assemblée ; nous tenons le renard ! & sa femelle n'est probablement pas loin.....

Le vacarme dont fut suivi ce beau coup de théâtre , est un chaos de différentes choses aussi bruyantes que confuses , qui seroient aussi difficiles à rendre , & aussi agréables pour le lecteur , que certains chœurs des nouveaux opéra (*) pour certaines oreilles.

Jones , après s'être débarrassé des mains de M. Western , protesta hautement de son innocence , & affirma qu'il n'avoit pas vu miss Sophie. Vous avez tort de le nier , lui dit en se levant le ministre Supple , sur-tout dans l'instant même où la preuve très-convaincante du contraire paroît à nos yeux dans vos mains. Je suis moi-même en état
d'affirmer

(*) Comiques.

l'affirmer que le manchon dont vous faites parade , est celui de Sophie : je l'ai vu si souvent , que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille ! s'écria Western en fureur. Quoi ! ce double gredin pourroit se vanter d'avoir pris le manchon de ma fille ?.... Messieurs je vous prends à témoins.... Qu'on l'arrête dans le moment : courrons chez le juge de paix ; & qu'à la session prochaine il soit pendu comme un voleur de grand chemin.....

Eh ! de grace , monsieur , lui dit Jones , aignez calmer vos sens. Ce manchon , j'en conviens , appartient ci-devant à miss Western , mais je jure , sur mon honneur , que je ne l'ai point vue ici.

A ces mots , le pere écumant de rage , se trouva hors d'état d'articuler sa réplique.

L'un des domestiques , pendant ce démêlé , avoit , on ne fait trop comment , instruit M. Fitz-Patrick de ce qu'étoit M. Western , qui faisoit tout ce bruit ; & le bon Irlandois , voyant enfin avoir trouvé l'occasion de rendre un service agréable à l'oncle de sa femme , s'approcha de Tom , & lui dit : vous devriez rougir , en soutenant , & surtout moi présent , que vous n'avez pas vu cette jeune demoiselle , tandis que je vous surpris tous deux couchés dans le même

Venez , monsieur , dit - il à Western , je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Toute l'assemblée, & le ministre même, suivit notre Irlandois, qui fit dans la chambre de madame Waters une seconde entrée, plus scandaleuse encore que ne l'avoit été la première.

Cette dame étoit endormie. L'air de férocité qu'avoit alors M. Western, premier objet qu'elle apperçut dans sa ruelle, pensa la faire évanouir. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems : le premier coup d'œil avoit suffi au pere de Sophie, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il se retira sans mot dire ; & après avoir visité la maison du haut en bas avec le même succès, M. Western, très-désolé, revint dans la cuisine, où il trouva Jones qui étoit gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à paroître, un bruit si terrible avoit tout mis sur pied dans la maison. Le juge de paix du comté de Worcester se rencontroit par hasard dans l'auberge. M. Western lui porta sa plainte ; le manchon fut produit, comme piece de conviction ; & Tom alloit être arrêté juridiquement, lorsque la servante Susanne, après avoir demandé audience, déclara que Sophie elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accusé.

Si ce fut amour de la justice, si ce fut un autre sentiment, moins désintéressé, qui

porta Sûsanne à faire cette démarche, c'est
 ce que nous n'osons décider : mais son té-
 moignage parut d'un si grand poids aux yeux
 du juge, qu'il leva l'audience, en déclarant
 M. Jones déchargé de l'accusation intentée
 par M. Western, lequel, après avoir donné
 au diable & le juge & les assistans, remonta
 à cheval, sans répondre aux complimens de
 son neveu Fitz-Patrick, qui réclamoit en
 vain la parenté, & sans reconnoissance pour
 un important service que l'Irlandois avoit vou-
 lu lui rendre, boutade cependant très-heu-
 reuse, puisqu'elle empêcha M. Western de
 se souvenir du manchon qu'il laissoit au bras
 du pauvre Tom, qui probablement ne l'eût
 eû qu'avec la vie.

Celui-ci ne tarda pas non plus à se mettre
 en route avec le bon Partridge, très-résolu de
 vivre & de chercher par-tout Sophie. Il ne
 put même se résoudre à prendre congé de
 madame Waters. Il détestoit jusqu'à son sou-
 venir, & n'attribuoit qu'à cette femme seule
 le malheur qu'il avoit eu de ne pas rencon-
 trer une amante à qui son cœur promettoit
 & juroit de nouveau la fidélité la plus in-
 violable.

Quant à madame Waters, elle profita de
 la commodité du carrosse, pour se ren-
 dre à Bath avec les deux gentilshommes Ir-
 landois. Des médifans prétendent même
 qu'elle eut la charité, chemin faisant, de
 consoler le pauvre Fitz-Patrick des chagrins

que lui donnoit son épouse. Mais c'est un fait qu'il nous importe peu d'approfondir.

Ainsi se terminèrent les étonnantes aventures que rencontra M. Jónes dans la fameuse hôtellerie d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de notre charmante Sophie, sous le nom du bel ange de Sommerfet.



CHAPITRE VI.

Où notre histoire rétrograde.

AVANT que de pousser plus loin notre récit , il paroît assez convenable de justifier la surprise qu'a dû causer l'apparition de Sophie & de son pere dans l'hôtellerie d'Upton.

Le lecteur est prié de se rappeler, que dans le quatrième chapitre du septième livre de cette histoire ; nous avons laissé miss Western , après un long débat entre l'amour & le devoir ; décidant , suivant l'usage , en faveur du premier. Ce débat , comme nous l'avons dit , s'étoit élevé à la suite d'une visite que son pere lui avoit faite , & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à consentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. Blifil & elle.

C'est donc en partant de là qu'il faut reprendre notre narration.

L'espece de promesse que Sophie avoit faite à son pere de ne plus résister à sa volonté , avoit tellement enchanté le bon homme , que toute la maison s'en étoit ressentie au souper. La bierre avoit été si libéralement versée dans la cuisine , qu'avant minuit tout étoit ivre dans le château , excepté madame Western & sa niece.

Le lendemain , de grand matin , un messager fut dépêché à M. B'ifil , pour l'avertir des heureuses dispositions de sa future ; afin qu'il vînt les confirmer par sa présence. On peut juger s'il y manqua.

A son arrivée le déjeuner fut servi dans la plus belle salle du château , & l'on dépêcha un laquais pour en avertir Sophie.

Divin Shakespear , que n'ai-je ici ta plume ! Sublime Hogarth , que n'ai-je ton pinceau ! je tâcherois peut-être de peindre , avec quelque succès , l'air pâle & triste , les regards effarés , & les frémissemens réitérés du malheureux domestique , lorsqu'il vint annoncer , en tremblant , à l'assemblée..... que l'on ne trouvoit point Sophie.

On ne la trouve point ? s'écria Western ; en se levant de son fauteuil. Mort ! tête ! ventre ! sang & furies ! Que dis-tu , traître ?... On ne la trouve point où diable est-elle donc ?

Doucement , mon frere ! lui dit la froide & politique sœur. Vous vous passionnez toujours , & toujours sans savoir pourquoi. Ma niece , j'en suis sûre , se promene actuellement dans le jardin..... & vous voilà aux champs ! Vous semblez prendre à tâche de déraisonner si souvent , qu'on ne pourra bientôt plus vivre ici.

Oh !.... dans ce cas , répondit-il , en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en étoit sorti , si ce n'est que cela , à la bonne heure : mais , sur mon ame ! la réponse de ce

brôle - là m'avoit d'abord renversé la cervelle..... Que l'on sonne la cloche : que l'on cherche dans le jardin ; qu'on lui dise que nous sommes ici.

Après cet ordre , M. Western se replongea tranquillement dans son fauteuil.

Deux choses ne furent jamais plus exactement disparates que ce frere & cette sœur. L'un ne prévoyoit jamais , n'entrevoyoit même jamais rien dans l'avenir , mais faisoit avec une extrême facilité les choses présentes : la sœur discernoit , réalisoit tout dans le plus grand éloignement , mais ne voyoit plus rien , dès que l'objet étoit devant ses yeux. Le lecteur connoît probablement des gens faits comme cela , mais les talens de ces deux personnages étoient vraiment extraordinaires. Car , si la sœur voyoit souvent ce qui ne pouvoit jamais arriver , le frere voyoit presque toujours au - delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame Sophie , suivant le rapport des domestiques , ne se trouvoit pas plus dans le jardin que dans sa chambre.

Pour le coup , rien ne fut capable de retenir le pere. Toute la maison accourt à sa voix , hommes , femmes , enfans , tout fut rassemblé dans le jardin ; tout eut ordre de chercher & d'appeler Sophie : & lui-même s'en acquitta jusqu'à extinction de voix. La confusion régnoit par-tout , dura long-tems ,

& ne produisit rien : c'est l'ordinaire. Fatigué , triste & enrôlé , le bon Western retourna enfin dans sa salle , se replongea , en jurant dans son fauteuil , & sa sœur entreprit de le consoler ainsi :

Je suis vraiment touchée , mon frere , du malheur imprévu qui vous arrive , & de ce que la conduite de ma niece jette une flétrissure de ce genre sur le nom de Western. Vous savez pourtant à qui vous en prendre : & , si vous êtes juste , je vous laisse y penser. Tout dépend de l'éducation , mon frere , & celle qu'a reçue de vous ma niece , fut toujours contraire à mes vues. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condescendance ridicule pour les volontés d'un enfant ? Combien de fois ne m'avez - vous pas rebutée ? Convenez - en , mon frere ! Cependant , que n'ai-je pas fait pour réparer le mal ? N'ai-je pas entrepris , en prenant chez moi cet enfant , d'extirper jusqu'aux moindres traces des défauts qu'elle tenoit de vous , de rectifier ses erreurs , de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté ? Vous m'enviâtes mon ouvrage : vous me reprîtes votre fille : vous détruisîtes en huit jours tous les travaux de deux années.... N'imputez donc rien qu'à vous - même. Si vous m'eussiez plus estimée , jamais ceci ne seroit arrivé ; jamais ma niece n'eût souillé la gloire de son sang. Ainsi consolez - vous ,

mon frere, en avouant que vous l'avez voulu, en convenant qu'une telle indulgence....

Eh morbleu ! ma sœur, interrompit Western, vous feriez blasphémer un martyr..... Que diable m'allez-vous rabâcher ? qu'appellez-vous mon indulgence..... Pas plus loin qu'hier au soir, ne l'ai-je pas encore menacée, si elle osoit encore me résister, le l'enfermer pour huit jours dans sa chambre..... Dieu me pardonne ! vous seriez emme à faire damner un second Job..... Entendit-on jamais de tels propos ? repliqua - sœur. Ah, mon frere ! si je n'avois pas eut le sang-froid dont le ciel, très-heureusement, m'a douée, vous me feriez presque oublier ce que je me dois à moi-même. Pourquoi récriminer ici mal-à-propos ? Ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas pressé de vous reposer sur moi du soin de la conduire ? Sans doute il vous a plu de tout gâter en un moment. Jamais pere sensé menaça-t-il ainsi sa fille ? Ne vous ai-je pas dit cent fois que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de l'Arabie [*] ? que ce siecle-ci protege les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont seuls le droit de nous gagner ? que la violence & la rusticité ne peuvent rien sur nous ? La loi *salique*, grace au ciel,

[*] Peut-être vouloit-elle dire Circassie.

n'est pas connue dans ces climats.... Mais parlons vrai, mon frere : vous avez une asperité de caractère, une rudesse dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Doit-il donc paroître étonnant que ma niece n'ait pu s'y faire, & ait été mortellement faisie de votre dernier compliment ? L'aveu que vous osez en faire n'est-il pas plus que suffisant pour la justifier dans le monde ? Traita-t-on jamais une femme avec si peu d'égards ? Ainsi, je le répète encore, consolez-vous, mon frere, en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois, si vous m'en eussiez crue..... Ici M. Western, cédant à son impatience, & se levant brusquement, lâcha deux ou trois grosses imprécations contre sa chere sœur, &, en se bouchant les oreilles, se sauva de l'appartement.

Son départ ne mit pourtant pas fin au sermon qu'avoit entamé la dame. Plus piquée, au contraire, de l'indocilité de son frere, elle prit Blifil à témoin de tous les torts qu'elle pouvoit lui reprocher ; & il se garda bien de n'être pas de son avis. Il tenta pourtant d'excuser, en quelque façon, M. Western, en rejetant sa faute sur les foiblesses trop ordinaires de l'amour paternel.... Foiblesses inexcusables ! s'écria madame Western, puisqu'elles sont la perte des enfans. Sentence à laquelle le poli Blifil crut pouvoir accéder.

Madame Western, touchée de sa docilité, lui témoigna alors combien elle étoit sensible aux chagrins que lui caufoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de son alliance. Elle condamna sévèrement la conduite de sa niece, en rejetant pourtant toujours tout sur son frere, dans tous les sens impardonnable, & sur-tout pour ne s'être pas mieux assuré des vrais sentimens de sa fille.

Après de longs propos sur ce sujet, & dont le détail n'amuseroit guere, M. Blifil prit congé d'elle, & retourna chez lui, très-peu content de sa journée. Cependant les principes de philosophie qu'il avoit reçus de Square, & ceux de religion que lui avoit inspirés Tuakum, joints à certains autres secours qu'il tenoit immédiatement de la nature, le mirent en état de soutenir son malheur avec plus de constance que n'en ont les amans vulgaires.



C H A P I T R E V I I .

Fuite de SOPHIE.

IL est tems maintenant de revenir à miss Western, que le lecteur, pour peu qu'il l'aime autant que nous l'aimons, sera charmé de voir sauver des persécutions de son pere, & de celles de son peu tendre amant.

Il étoit minuit sonné ; l'ivresse & le sommeil régnoient sur toute la maison ; la tante seule, une gazette à la main, balançoit encore le destin de l'Europe, lorsque notre héroïne, après avoir descendu doucement l'escalier, & ouvert une des portes du château, se trouva libre, & vola vers l'endroit où madame Honora devoit l'attendre.

Que l'amour donne de courage ! Sophie, la jeune & timide Sophie, ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie & arrêtée par son pere. Son cœur sentit pourtant quelque terreur d'une autre espece, lorsqu'arrivant à l'endroit désigné, au lieu d'y trouver Honora, elle apperçut de loin un cavalier venant à elle à toute bride. Mais sa frayeur ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'Honora elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu d'en rien

raindre , monta résolument en croupe derrière lui , & arriva bientôt à une petite ville , distante d'environ cinq milles du hâteau , où elle eut la satisfaction de trouver sa chere Honora couchée sur un gros ballot de ses propres hardes , qu'elle n'avoit pu se résoudre à perdre un instant de vue. On mit alors en délibération quel chemin l convenoit de prendre pour échapper aux poursuites de M. Western , qui , selon toute apparence , seroit à cheval dans peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londres , qu'elle avoit une extrême envie de voir , & pour plus d'une raison dont le lecteur est déjà instruit.

Sophie , qui croyoit risquer un peu plus qu'elle , pensoit différemment , & vouloit éviter ce qu'on appelle les grands chemins : elle parla haut , & l'emporta. Il fut arrêté qu'on voyageroit à travers champs , l'espace d'environ vingt milles , pour retomber ensuite avec plus de sûreté dans la grande route de la capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londres. Mais , à peine eurent-ils fait deux cent pas hors de l'hôtellerie , que le guide eut ordre de prendre le chemin de Bristol.

A ces mots , soit hasard , soit malice de la part du postillon , les chevaux s'arrêtèrent tout court ; & Sophie , au risque de se rompre dans sa conjecture , crut devoir pro-

mettre une récompense à son guide , s'il vouloit seulement essayer de leur rendre quelque vigueur. Mais il étoit aussi sourd qu'eux. Le mot indéfini de *récompense* opere rarement sur ses pareils. Sophie , qui le sentit , lui promit une *guinée*. Il entendit alors ; & voici sa réponse :

Mon maître m'a expressément défendu de changer de chemin , sous peine d'être chassé. Je pensai l'être hier , pour avoir couru à travers le pays avec un gentilhomme venant de chez M. Alworthy , & dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez , madame , si un pauvre garçon peut risquer de nouveau sa place , & sur-tout pour une *guinée*.

Eh bien , mon ami , prends-en deux , répondit avec vivacité Sophie..... Mais quel est ce gentilhomme qui venoit de chez M. Alworthy ? Je crois que c'est son fils , madame , lui dit le postillon ; du moins l'appelle-t-on ainsi..... Où alloit-il ? interrompit-elle. -- Dans les environs de Bristol , à vingt milles d'ici.....

Prends au plutôt la même route , & va bon train..... Il y a trois *guinées* pour toi.

Le fouet & l'éperon sembloient n'attendre que ces mots , pour transformer les plus mauvais chevaux du monde en vigoureux courriers , au grand regret de madame Honora , qui croyoit ne pouvoir trop tôt aller briller à Londres , & à la grande sa-

tisfaction de l'aimable Sophie , qui croyoit ne pouvoir assez tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos voyageuses arriverent, au soleil levant, dans le village où Jones avoit rencor-
tré le *Quaker* ; & Honora fut chargée , contre son gré , de s'informer adroitement de la route que notre héros avoit prise. Nous disons , contre son gré , parce qu'elle avoit pris Jones en grippe à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle , ce qu'elle auroit dû plutôt attribuer à ses distractions qu'à son avarice. Il est pourtant vrai que le guide auroit pu donner à Sophie des éclaircissemens beaucoup plus sûrs : mais nous ignorons encore pourquoi elle évita toujours de le consulter sur ce sujet.

Lorsqu'Honora eut pris ses informations de l'hôtesse , Sophie envoya chercher d'autres chevaux de louage , qui la conduisirent dans l'hôtellerie où le pauvre Tom avoit été blessé par l'enseigne Northerton.

Ici , la femme de chambre , toujours chargée des mêmes informations , n'eut pas plutôt interrogé l'hôtesse , que celle-ci devina ce que cherchoit Sophie. Bon Dieu ! s'écria-t-elle , (en s'adressant à Sophie elle-même , qui pour lors entroit dans la cuisine) eh , qui l'auroit jamais pensé ! voilà , sur mon honneur , le plus beau couple que virent jamais mes deux yeux ! Ma foi ,

madame, je ne m'étonne plus si le jeune gentilhomme est si amoureux ! Il m'avoit bien dit que vous étiez la plus belle demoiselle du monde ; & je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conserve le pauvre cher homme ! il me faisoit pitié ; oui , sans mentir , il me faisoit pitié , lorsque , dans son délire je lui voyois embrasser son oreiller , qu'il appeloit tendrement sa Sophie..... J'ai fait tous mes efforts pour le détourner d'aller à la guerre ; je lui ai dit cent fois qu'il n'y a que trop d'hommes qui ne sont bons qu'à se faire tuer , & qui n'ont pas , ainsi que lui , le bonheur d'être aimés d'une si belle dame..... Je crois , dit Sophie , en se retournant vers Honora , que la bonne femme extravagante..... Non , non , madame , s'écria l'hôtesse ; je sais ce que je dis : je suis très au fait du mystère : il ne m'a rien caché. Quel est donc l'aigrefin , s'écria à son tour Honora , assez audacieux pour vous parler ainsi de ma maîtresse ? Qu'appellez-vous aigrefin ? répondit l'autre ; parlez mieux , je vous prie , de celui même dont vous me demandiez des nouvelles , d'un jeune gentilhomme fait à peindre , qui aime madame Sophie Western de tout son cœur , & qui mérite également d'en être aimé. Il aime ma maîtresse ? dites-vous..... Savez-vous bien , ma bonne..... Eh ! ma chère Honora , lui dit Sophie , ne vous emportez point contre elle : son intention n'est pas de

ne fâcher..... Dieu m'en garde ! reprit l'hôtesse, enhardie par la douceur des accents de Sophie ; Dieu m'en garde , malame !

Cette femme partit de là pour enfler un long & ennuyeux récit de tout ce qui étoit arrivé à Tom dans l'hôtellerie , & de tout ce qu'elle disoit avoir appris de lui. Plus d'un passage de cette narration eut droit de choquer miss Western , & plus encore sa gouvernante , laquelle ne manqua pas cette occasion de nuire au pauvre Jones , en le dénigrant dans l'esprit de Sophie , dès qu'elles furent seules. Le joli gaillard ! répétoit - elle à chaque instant , avec un rire amer , qui prostitue le nom de sa maîtresse dans tous les cabarets de village !....

Sophie ne voyoit pas l'imprudence de son amant d'un œil aussi sévère , & se trouvoit peut-être plus flattée de ces transports exagérés par l'hôtesse , qu'elle n'étoit choquée du reste. Ces petites incartades lui paroissent du moins partir d'un cœur aussi sincère que vraiment enivré de sa tendresse.

Cet incident , quoi qu'il en soit , rappelé dans la suite , & revêtu par Honora de couleurs odieuses , ne servit pas peu à aigrir le ressentiment de Sophie contre Jones , lorsque l'aventure de l'hôtellerie d'Upton donna à beau jeu contre lui à la gouvernante.

Quelques lecteurs austères n'ont sans doute pas attendu jusqu'ici pour condam-

ner la conduite de *miss Western*, & pour ne voir en elle qu'une de ces *infantes*, de vertu équivoque, dont les amoureuses extravagances sont toujours plus dignes de mépris que de compassion légitime.

Ils seroient pourtant bien injustes. *Sophie* venoit d'être si cruellement agitée par l'espoir & la crainte, par son devoir, par sa tendresse pour son pere, par sa haine pour *Blifil*, par sa pitié, [eh pourquoi n'avouons-nous pas la vérité ?] par son amour pour *Jones*..... elle avoit été, dis-je, si effrayée par les menaces de *M. Western*, par celles de sa tante, & si touchée des derniers malheurs & des procédés de son amant, que sa tête & son cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de savoir apprécier les conséquences de ses démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa suivante; & le guide eut ordre d'aller à *Glocester*, pour, de là, prendre la route de *Londres*.

Une rencontre qu'elles firent, les força cependant de changer encore une fois de résolution. Ce procureur, dont nous avons parlé en dernier lieu, dans le chapitre sept du huitieme livre, & qui avoit dîné à *Glocester* avec *Jones*, reconnut en passant madame *Honora*, à qui il fit quelques politesses, & auxquelles *Sophie*, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais, à leur arrivée à Glocester, Sophie informée plus particulièrement par Honora du caractère de cet homme, & de la promiscuité avec laquelle il voyageoit, craignoit bientôt qu'il ne s'avisât d'aller avertir son pere de la route qu'elle avoit prise. Pour parer à cet inconvénient, elle avoit loué les chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas dessein de suivre; &, après s'être rafraîchie & reposée quelques heures à Glocester, elle en étoit partie malgré l'obscurité de la nuit, & étoit arrivée, en moins de quatre heures, à l'hôtellerie d'Upton, où nous l'avons vue il n'y a pas long-tems.

Après avoir ainsi tracé le voyage de notre héroïne, depuis son départ de chez elle, jusqu'à son arrivée à Upton, nous amènerons en peu de mots M. son pere au même endroit.

Le premier guide de Sophie n'ayant rien eu de plus pressé, à son retour, [par pur esprit de charité sans doute] que d'aller avertir M. Western de ce qui venoit de lui arriver avec sa fille, il n'avoit pas été difficile au bon homme de la suivre jusqu'à Glocester, où, ayant appris que M. Jones étoit allé à Upton, il n'avoit pas douté un instant que sa fille n'eût suivi le même chemin.

L I V R E X I.

CONTENANT ENVIRON TROIS
JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

*Avantures de SOPHIE, après son départ
de l'hôtellerie d'Upton.*

AVANT que notre histoire eût été obligée de rétrograder, nous avons instruit le lecteur des raisons qui avoient engagé Sophie & sa femme de chambre à partir si précipitamment de cette fameuse hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette digne amante, tandis que son peu digne amant déplore son mauvais destin, ou plutôt les nouvelles erreurs dont ils s'est rendus coupable.

Sophie, qui avoit donné ordre à son guide de ne songer qu'à s'éloigner, sans tenir de routes certaines, avoit passé la Saverne, & n'étoit pas à un mille d'Upton, lorsque la pauvre demoiselle crut entendre les pas de plusieurs chevaux qui la suivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut, lui fit crier au postillon d'aller à toute bride. Mais

us ils alloient vite , plus on les suivoit vi-
 ment ; & les chevaux qui poursuivoient ,
 is vigoureux que ceux qui fuyoient , at-
 gnirent bientôt nos voyageuses.

Miss Western , aussi accablée d'épouvante
 e de lassitude , alloit succomber à ce der-
 er malheur , lorsqu'une voix de femme
 s plus douces lui adressa un compliment ,
 quel Sophie trop effrayée n'eut pas d'a-
 rd la force de répondre , mais qui bien-
 t calma ses craintes.

Cette nouvelle troupe , qu'elle avoit si
 rt redoutée , consistoit en deux femmes
 ec leur postillon ; & les deux compagnies
 ssemblées avoient marché près de trois
 illes sans se dire un seul mot , lorsque So-
 ie , ayant abandonné pour un instant la
 ide de son cheval , se trouva tout-à-coup
 r terre.

On descendit pour la secourir ; mais So-
 ie heureusement n'étoit pas blessée ; &
 acun remontoit à cheval , au moment
 i les premiers rayons de l'aurore ayant
 rmis de s'entrevoir , deux voix firent en-
 ndre en même tems : ah ma chere So-
 ie ! ah ma chere Henriette !

Cette rencontre singuliere étonna beau-
 up plus nos deux dames , qu'elle n'a-
 oit d'étonner le lecteur , qui s'est certai-
 ment déjà douté que la dame étrangere ,
 nt il s'agit , ne pouvoit être autre que
 pouse de l'Irlandois Fitz - Patrick , cou-

fine de Sophie, & qui, comme l'on fait très-bien, étoit partie du cabaret d'Upton quelques minutes après notre héroïne.

La surprise & la joie des deux cousines, qui autrefois avoient vécu chez leur tante Western dans la plus grande intimité, ne leur permit pas d'abord de se demander mutuellement les causes de leur rencontre.

Madame Fitz-Patrick se trouva la première en état d'interroger Sophie. Mais, quoique la réponse parût devoir être aussi simple qu'aisée, miss Western, qui la trouva pourtant embarrassante, pria sa cousine Henriette de vouloir bien suspendre sa curiosité jusqu'à la première hôtellerie, où l'on espéroit arriver bientôt.

Elles descendirent enfin, mais si fatiguées, & sur-tout la pauvre Sophie, qu'il fallut nécessairement l'enlever de dessus son cheval, & la porter dans une chambre, où madame Fitz-Patrick, informée que sa cousine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, la fit mettre au lit sur le champ.

Sophie y consentit d'autant plus aisément, que sa cousine, après l'avoir assurée à tout hasard qu'elle ne voyoit rien à craindre dans cet asyle trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieusement de lui tenir compagnie, & de coucher à côté d'elle.

Les dames ne furent pas plutôt au lit, que les soubrettes convinrent aisément entr'elles de suivre leur exemple. Madame

Ionora, aussi polie que sa maîtresse, s'humanisa avec sa consœur Abigaïl; & , après beaucoup de complimens de part & d'autre, voulut bien aussi partager sa couche.

L'hôte, ainsi que messieurs ses pareils, voit toujours eu pour coutume de s'informer soigneusement du nom, de la qualité, du pays, des affaires même des personnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord par le cocher, par les laquais, ou par le postillon, qu'il commençoit ses premières enquêtes; il tiroit ensuite ce qu'il pouvoit des maîtres mêmes. Ici, sa curiosité n'eut pas beau jeu : les guides ne faisoient rien, & les deux soubrettes dorment. Grand motif d'inquiétude pour lui !

Cet homme, quoiqu'aubergiste, passoit sans le village pour un homme de poids : le ministre même étoit à peine aussi considéré que lui. Son air rêveur & imposant, sa façon mystérieuse de ne s'exprimer presque jamais que par monosyllabes & à voix basse, n'avoient sans doute pas peu contribué à étendre sa réputation, & à le faire regarder comme l'oracle de la paroisse.

Ce politique personnage, après avoir réfléchi profondément quelques instans sur l'arrivée de ces deux dames, sur ce qu'elles étoient mises au lit en plein jour, ainsi que leurs suivantes, & notamment sur l'ignorance, peut-être affectée, des guides, prit tout-à-coup sa femme à part, & lui

dit à l'oreille : Sais - tu , Margot , ce que j'augure des deux dames arrivées aujourd'hui chez nous ?..... Ce sont , j'en suis certain , ou les épouses ou les filles de quelques grands seigneurs de la suite du prince Edouart , qui sans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du duc de Cumberland.

Mon ami , s'écria la femme , je jurerois que tu l'as dit ; car l'une d'elles est mise comme une princesse..... Lorsque je réfléchis pourtant Lorsque tu réfléchis , s'écria l'hôte , d'un air & d'un ton méprisant.... Eh bien , à quoi réfléchis-tu ? Mais , dit la femme , c'est que cette dame est en effet trop gracieuse & trop polie pour être de la cour : car , tandis que Betty bafinoit son lit , elle ne l'a appelée que *ma chere* , ou *mon enfant* ; & lorsque cette fille a prétendu la déchauffer , elle n'a jamais voulu le permettre.

Bon ! répondit le mari ; tout cela ne dit rien. Parce que tu as vu nombre de femmes d'un haut rang , sottes , impertinentes , dures & impolies pour leurs inférieures , les crois-tu toutes de ce caractère ? Va , va , je me connois en gens ; & où je me mouille , d'autres se noient. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau en entrant ici ? Une bourgeoise eût demandé du ratafia : ai-je menti ? Une femme de cette sorte voyageroit-elle sans laquais ? Si quelque occasion extraordinaire...

inaire Va, c'est une des rebelles; j'en suis certain, te dis-je.

En vérité, dit la femme, elle est bien aimable; & je ne pourrais m'empêcher de la plaindre, si tu te voyois forcé, comme elle l'apprehende, de la livrer à la cour. Ne seroit-il pas bien fâcheux qu'une aussi bonne, si douce, une aussi charmante personne vînt à finir si tragiquement..... Dottise! interrompit le mari. Mais, quant à ce que je dois faire dans un cas aussi grave, c'est ce qui m'embarrasse horriblement. Peut-être qu'avant son départ nous aurons des nouvelles de la bataille. Si le *Prétendant* avoit le dessus, cette femme, que j'aurois pu trahir, pourroit faire notre fortune..... Tu as, ma foi, raison! repliqua l'hôte; & je suis sûre qu'elle le feroit; car je ne vis jamais un meilleur petit cœur que la femme; & je serois au désespoir..... Pooh! s'écria l'hôte; les femmes sont toujours pitoyables. Ne voudrois-tu pas que je risquasse à me faire pendre, pour la sauver? Hem! qu'en dis-tu? Non pas en vérité, répondit la femme..... Et quand même nous penserions devoir la dénoncer, tout autre en eût, sans doute, fait autant.

Tandis que l'hôte, qui, comme on voit, n'avoit pas tout-à-fait usurpé la réputation de grand politique, réfléchissoit profondément sur cette affaire, quelqu'un vint l'avertir que les rebelles, au moyen de cer-

tain stratagème , avoient surpris un jour de marche sur M. de Cumberland , & voloient droit à Londres. L'instant après , vint un déterminé *jacobite* , qui , en prenant l'hôte par la main , & la lui serrant à le faire crier : Tout est à nous , dit-il , mon ami ! dix mille François ont pris terre dans la province de Suffolk.... Tout est à nous , te dis-je..... Dix mille : oui , dix mille au moins , & peut - être bien plus encore.... Adieu , je pars , & cours me joindre à eux.

Cette nouvelle fixa les irrésolutions de l'hôte , qui se proposa fortement de faire sa cour aux dames , à leur lever. Il ne doutoit plus maintenant que la plus belle des deux ne fût miss Jenny Caméron * elle-même.

(*) Prétendue maîtresse du Prince Edouard.



CHAPITRE II.

L'un des plus courts du livre, où l'on trouvera pourtant un soleil, une lune & un ange.

LE soleil venoit de se coucher, lorsque les dames se leverent. Jamais Sophie n'avoit été plus fraîche ni plus belle, & sa cousine, un peu moins proche d'elle, eût aussi charmé tous les yeux. Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la servante de l'hôtellerie, qui, en rentrant dans sa cuisine, après avoir allumé du feu dans l'appartement des deux dames, protesta à toute la maison que si jamais le ciel avoit envoyé quelque ange sur la terre, il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, & madame Fitz-Patrick avoit consenti de l'y accompagner à la rencontre qu'elle avoit pensé faire de son mari à Upton, l'avoit dégoûtée d'aller à Bath, ou chez sa tante Western. Elles avoient donc à peine fini de prendre leur thé, que Sophie, sans s'embarrasser ni du froid ni de la nuit, proposa à sa cuisine de profiter du clair de lune, pour se remettre en route.

Mais la cousine, plus timide, & encore émue de la terreur que lui avoit inspirée la

voix de son époux , la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin ; & Sophie , toujours également complaisante , quoiqu'en état de combattre les craintes de son ancienne amie , consentit à ce qu'elle voulut.

Miss Western ne se seroit peut-être pas rendue si aisément , si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à Upton. Que n'eût-elle pas cru avoir à craindre de sa part ! Quant à la poursuite de Jones , on pourroit presumer qu'elle l'effrayoit assez peu. J'aurois cependant pu cacher cette conjecture au public : car un honnête auteur doit toujours ou supprimer ou pallier les foiblesses de ses héros , & sur-tout ces secrets mouvemens de l'ame , auxquels la raison est presque toujours étrangere. Mais je suis vrai , c'est mon défaut : je ne puis me refondre.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on passeroit la nuit dans l'auberge , l'hôtesse vint recevoir les ordres des deux dames pour le souper , & s'en retourna si enchantée des charmes , de la douceur de la voix , & de l'affabilité de miss Western , que la bonne femme , intimement persuadée que c'étoit miss Jenny Caméron qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle , devint tout-à-coup très-franche jacobite , & fit les vœux les plus sinceres pour la prospérité du prince Edouard.

Les deux cousines , restées seules , ne se cachèrent point leur curiosité réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; & madame Fitz - Patrick , après avoir tiré parole de Sophie de raconter son histoire à son tour , commença la sienne à peu près en ces termes.



CHAPITRE III.

Histoire de madame FITZ-PATRICK.

LE souvenir de leur félicité passée est toujours un surcroît de peine pour les malheureux. Je me rappellerai sans cesse, avec regret, ces jours fortunés & tranquilles que nous avons passés ensemble sous la tutelle de madame Western. Hélas ! pourquoi miss Graveair & miss Vertigène ne sont-elles plus ce qu'elles furent autrefois Vous vous rappelez, sans doute, ces noms de notre enfance ? Que c'étoit bien à juste titre que j'avois reçu de vous le dernier ! L'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. Sophie fut toujours ma supérieure en tout ; & puisse un sort plus heureux que le mien la rendre toujours telle !... Mon mariage m'a perdue, vous le savez : mais les circonstances vous en ont sans-doute été tellement déguisées, puisque vous étiez partie de Bath quelques jours auparavant, pour retourner chez votre pere ; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été si chargés ou altérés par madame Western, qu'il est bon que je remonte à leur origine.

M. Fitz-Patrick étoit un des jeunes cavaliers qui brilloient alors le plus aux eaux de Bath. Il étoit grand, bien fait, galant, &

toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous savez que les personnes du plus haut rang, qui étoient alors aux eaux, ne vivoient qu'entrelées.

M. Fitz-Patrick, à force de souplesses & de complaisances, étoit parvenu à se faire admettre dans toutes leurs parties de plaisir, & à s'y faire regarder avec une sorte de considération.

Ma tante, qui, dès l'enfance, avoit connu la cour, ne l'avoit pas moins bien reçue. Elle y avoit fait connoissance avec M. Fitz-Patrick : & l'honneur qu'il avoit d'être faufile avec tout ce qu'il y a de grand dans le royaume, étoit trop respectable à ses yeux, pour qu'elle songeât seulement à lui chercher d'autre mérite. On lui en crut pourtant bientôt un autre, & celui-là les fit présumer tous : il parut amoureux d'elle. Ses assiduités devinrent en effet si remarquables, que tout le monde, ainsi qu'elle, le crut, & en parla d'une façon qui n'étoit pas des plus honorables pour la dame.

Quant à moi, je ne supposai à M. Fitz-Patrick qu'un but assez vulgaire : c'est-à-dire, celui de s'approprier la fortune d'une femme par la voie du mariage. Car je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante pussent produire aucune intention criminelle ; mais quant aux charmes dignes de toucher

un amant peu riche ; je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les petits soins & les égards respectueux dont il m'accabloit en toute occasion , servirent encore à fortifier cette idée. Je ne les attribuois qu'à l'envie qu'il avoit de diminuer , s'il étoit possible , l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup souffrir. Il sembloit , en un mot , qu'il n'osât porter ses desirs jusqu'à la tante , que de l'aveu tacite de la nièce ; & les politesses que ce but supposé m'attiroient , flattoient d'autant plus mon amour propre , qu'il n'étoit pas accusé d'en être trop prodigue , même envers ceux qui , par leur rang , sembloient en mériter davantage.

J'ignorois donc , en vérité , que M. Fitz-Patrick étudiait tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit pourtant aucun ; & , dès qu'il s'aperçut que j'étois sensible aux attentions qu'il vouloit bien avoir pour moi , je vis du changement dans ses manières , & sur-tout quand nous nous trouvions seuls ensemble. Que vous dirai-je , ma chère Sophie ? Je connus qu'il m'aimoit & sa passion étoit si tendre... que l'aveu vous en plut , interrompit Sophie. Eh pourquoi donc en rougir ? ajouta-t-elle , en soupirant : nous serons toujours dupes de la tendresse que les hommes savent jouer bien mieux que nous.

Il est vrai, répondit la cousine : les hommes, qui, en toute autre affaire, n'ont pas de sens commun, sont autant de Machiavels n'ayant fait d'amour ; & plutôt au ciel que j'en fusse moins convaincue.... Quoi qu'il en soit, le prétendu secret servit bientôt de texte à toutes les conversations de Bath ; quelques âmes charitables allèrent même jusqu'à affirmer que M. Fitz-Patrick étoit également en amour avec la tante & la nièce.

Ce qui vous surprendra pourtant le plus, c'est qu'elle ne vit rien de tout ce qui frappoit les yeux de quiconque les jetoit sur vous. On croiroit presque que l'amour est doublement aveugle chez les femmes d'un certain âge, & sur-tout chez les prudes. Car, quoique ma tante nous surprit souvent, son mari & moi, en revenant de la fontaine, à moindre plainte qu'il lui plût former de son absence, suffisoit à l'instant pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pu concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable. M. Fitz-Patrick étoit convenu avec moi ; quoique j'eusse à peu près dix-huit ans, on me traitoit toujours comme une enfant en sa présence ; & ma tante s'imagina si bien qu'il falloit que cela fût, puisque son amant se pensoit ainsi, que peu s'en fallut qu'elle me remit à la lièze.

Que vous dirai-je, encore un coup, chère Sophie ? Il faut vous l'avouer ; j'aimai M. Fitz-Patrick ! je fus flattée de ma con-

quête ; je fus charmée de l'emporter sur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes que je croyois extrêmement jalouses de mon sort.

Tout Bath alors se déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refusèrent même de me voir davantage , & feignurent de me mépriser , peut-être moins à cause des soupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite , que pour m'écarter des compagnies où leur objet cheri eût peut-être pu n'avoir des yeux que pour une autre. Je suis pourtant ici forcée , par un sentiment de reconnaissance , de vous rapporter un discours que me tint M. Nash , & dont j'aurois à m'applaudir d'avoir mieux suivi les conseils.

Ecoutez , mon enfant , me dit-il un jour , en me tirant à l'écart ; je suis fâché de voir la familiarité qui subsiste entre vous & un drole qui ne peut que vous perdre. Quant à votre vieille folle de tante , je serois enchanté , sans l'intérêt de Sophie & le vôtre , de la voir de tous pouts sa dupe. Car , lorsqu'une vieille a résolu d'aller au diable , il n'est pas plus possible d'en détourner l'une , que d'empêcher l'autre de s'en saisir. Mais la jeunesse & la beauté sont dignes d'un meilleur sort , & je voudrois les sauver de sa griffe. Croyez-moi donc , chère Henriette , ne souffrez pas que cet aventurier ait rien à l'avenir de particulier avec vous. Elle me donna encore d'autres conseils , aux

quels je ne prêtai que l'attention du moment : l'amour démentoit ses avis ; & rien n'eût pu me faire croire que des femmes de condition voulussent commercer avec un homme tel que celui que M. Nash me dépeignoit.

Mais je crains bien, belle Sophie, que ces détails ne vous ennuiant. Ainsi, pour abrégé, imaginez-moi mariée, imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma sublime tante : imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à Bedlam * ; c'est ma tante que vous verrez ; & votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

Cette amante outragée, pour éviter de revoir M. Fitz-Patrick, pour me fuir moi-même, & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoissance de ses amours, partit dès le lendemain. Je fais qu'elle a nié très-fermement toutes les particularités qui la concernoient dans cette aventure ; & sans doute son ressentiment dure encore : car, malgré toutes mes soumissions, & malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens tems, je n'ai pu parvenir encore à m'attirer une réponse de sa part. Hélas ! c'est pourtant elle, qui, quoique sans dessein, fut la cause de mon malheur. Sans son très-ridicule espoir d'être aimée de M. Fitz-Patrick,

[1] C'est l'hôpital des fous, à Londres.

il n'eût, fans doute, jamais trouvé les occasions de surprendre mon cœur.

Je me flatte, du moins, que ma conquête n'eût pas été si facile pour un pareil amant, & si mon âge m'eût permis de juger par mes propres lumieres, j'eusse peut-être été trompée moins grossièrement dans mon choix. Mais j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui, & je fus assez sotte pour regarder comme universellement reconnu, le mérite d'un homme que je voyois hautement prôné par toutes les femmes de ma connoissance.... Pourquoi donc, chere Sophie, s'il est vrai que nous ayions une faculté de juger égale à celle qu'ont les hommes; pourquoi, dis-je, choisissons-nous souvent si mal? Je suis réellement piquée, lorsque je vois tant de femmes sensées trompées tous les jours par des sots!..... Ici madame Fitz-Patrick reprit haleine. Mais, voyant que Sophie ne lui répondoit rien, elle poursuivit son histoire.



CHAPITRE IV.

*Suite de l'histoire de madame FITZ-
PATRICK.*

NOUS ne restâmes à Bath qu'environ quinze jours après notre mariage. Nous avions perdu tout espoir de réconciliation avec ma tante ; & mon époux devoit attendre encore deux ans avant que de pouvoir disposer , en aucune façon , de mes biens.

Cette considération l'engagea à me proposer de passer avec lui en Irlande : proposition contraire à une convention expresse que j'avois faite longtems avant que de me donner à lui. Je rappelai , j'invoquai vainement ses promesses ; & , très-déterminée à ne point partir , je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais il ne me permit point de fixer le jour du départ , & je ne pus rien obtenir.

La veille de ce jour , qui me coûtoit tant de larmes , mon mari , en sortant de sa mauvaise humeur , pour donner quelques ordres , laissa tomber une lettre , dont je m'emparai sur le champ , & que j'ai trop souvent relue pour n'être pas en état de vous la rapporter exactement. Écoutez , ma chère Sophie.

A. M. BRIAN FITZ-PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre, & je suis très-surpris, de votre façon d'agir avec un homme qui ne reçut d'argent de vous que pour l'habit de tircain que je vous ai vendu à votre arrivée ici, & à qui vous devez maintenant, par compte arrêté, 150 livres sterling. Rappelez-vous, monsieur, depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage avantageux avec une telle, ou une telle. Mais je ne puis vivre plus longtems d'espérance & de promesses, & mon marchand de drap ne se paie pas de cette denrée. Vous me dites être assuré d'avoir ou la tante ou la niece; & que vous eussiez pu épouser la tante, dont le douaire est immense, mais que vous préférez la niece, à cause de l'argent comptant. Eh! de grace, monsieur, conduisez-vous, une fois dans la vie, par le conseil d'un sot. Epousez vite, & sans balancer, celle des deux qui voudra le plutôt de vous. Pardonnez cet avis à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Soyez en même tems avisé que je tirerai sur vous, par la première poste, le montant de ce que vous me devez, payable dans quinze jours à M. Jean Drugguet & compagnie, ou à son ordre; & qu'il vous importe d'y faire honneur. Je suis, monsieur, &c.

SAMUEL COSGRAVE.

TEL étoit le contenu de cette lettre, Peignez-vous, chere Sophie, les sentimens qu'elle dut exciter dans mon ame ! *Vous préférez la niece, à cause de l'argent comptant* Ah ! si chaque syllabe de ces mots, qui, pour un cœur tel que le mien, étoient tout autant de poignards, avoit pu devenir telle, avec quel plaisir ne les eussai-je pas plongés dans le sein du perfide ? Je ne vous raconterai pas tous les transports extravagans que m'inspirerent à la fois ma douleur & mon désespoir, J'avois eu le tems, avant son retour, de me soulager par mes larmes. Il revint ; & , seignant de ne pas s'appercevoir de mon état, le traître alla, à l'autre bout de la chambre, rêver dans un fauteuil. Enfin, lassé de mon silence : eh bien, madame, me dit-il, avec un sourire ironique, peut-on savoir si vos coffres sont faits ? Vous ignorez sans doute pas que le carrosse doit être prêt demain au point du jour ? Ma patience étoit à bout. Oui, monieur, je le fais mais mes coffres ne sont pas faits, & cette lettre y doit trouver sa place.

Et je la lui jettai, en l'accablant des plus angls reproches.

Soit que la honte, soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé, M. Fitz-Patrick ne marqua point de colere. Il s'aya, au contraire, tous les moyens qu'il

crut les plus propres à me calmer. Il me jura que ce qui me piquoit le plus dans cette lettre, ne venoit pas de lui, & qu'il n'avoit jamais pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoua qu'il avoit fait mention de son mariage à M. Cosgrave, & de la préférence qu'il me donnoit sur ma tante; mais il nia, avec mille sermens, d'en avoir mandé des raisons dont la bassesse insultoit lui-même. Il convint seulement d'avoir marqué, en termes généraux, quelque espérance d'un prochain mariage, forcé par le besoin où il se trouvoit de crédit ou d'argent, attendu sa longue absence de chez lui, & dont ses affaires domestiques avoient beaucoup souffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais osé me dire, & la seule raison qui l'eût réduit à me presser si fortement de passer en Irlande avec lui : proposition qu'il ne m'eût jamais faite, si des extrémités aussi cruelles eussent permis qu'il pût s'en dispenser. Les protestations & les caresses les plus tendres acheverent une justification qui me parut plus vraisemblable que je ne l'avois pensé, d'abord.

Une circonstance qu'il n'avoit pas eu soin de relever, parloit même encore, suivant moi, très-fortement en sa faveur. Il étoit question, dans la lettre du tailleur du donaire de ma tante, & M. Fitz-Patrick n'ignoroit certainement pas que Me.

L'estern n'avoit jamais eu d'époux.... Je
 n'ai, par conséquent, que ce créancier
 pouvoit avoir écrit ou de sa tête, ou sur
 ses ouï-dires, & que tout ce qui me choi-
 soit dans sa lettre étoit plus digne de mé-
 ris que de colere.... Le beau raisonne-
 ment, chere Sophie ! J'étois bien meil-
 leur avocat que juge. Mais, sans cher-
 cher à justifier le pardon que j'accordai à
 mon perfide, il m'avoit témoigné ce jour-
 tant d'amour, qu'eût-il été cent fois
 plus criminel, je ne l'aurois vu qu'in-
 ocent.

Dès cet instant je cessai de m'opposer
 mon départ ; & en moins de huit jours
 nous arrivâmes chez M. Fitz-Patrick.

Si j'étois aussi gaie qu'autrefois, je vous
 ferois cette antique gentilhommiere ;
 trop grande, eu égard aux appartemens,
 trop petite, eu égard à ce que j'y trouvai
 inhabitable.

Une espece de momie, plus vieille en-
 core que la maison, & ressemblant exac-
 tement à la doyenne des forcieres de Mac-
 eth (1), nous reçut à la porte ; &, dans
 son langage, ou plutôt avec des hurlemens
 que je croyois à peine humains, célébra
 l'arrivée de son cher maître.

La scene entiere enfin fut si maussade

(1) Tragédie de Shakspear.

& si dégoûtante à mes yeux , que je pensai m'évanouir. Mon mari , qui s'en aperçut , sans chercher à me consoler , ne fit qu'ajouter à ma peine par de fades plaisanteries qui m'annonçoient tout ce qu'il me restoit à craindre.

Par ce début vous pouvez présumer les suites. Mon époux redevint lui-même , ne se contraignit plus , & me rendit bientôt la plus malheureuse des femmes.

Vous concevez , chère Sophie , qu'une femme , qui , aux yeux du monde , a fait un mauvais mariage , doit nécessairement avoir éperduement aimé l'objet qu'elle a choisi. Vous présumez aussi que cet amour peut s'éteindre par degrés , sur-tout quand le mépris s'en mêle : c'est une épreuve que j'ai faite. Dès que j'eus découvert toute la bassesse du caractère de mon époux , je cessai de l'aimer ; je détestai jusqu'à sa vue.

Si-tot que ma vingtième année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens , notre maison nagea dans l'abondance , & ne désemplit pas de voisins aussi grossiers , aussi crapuleux que mon époux , qui l'aiderent assiduellement à dissiper le patrimoine de sa femme. J'avois du moins alors une consolation : je ne le voyois presque pas.

Heureuse encore , si j'eusse pu également m'affranchir d'une autre compagnie

qui ne m'étoit pas moins désagréable :
 j'entends ; hélas ! celle de mes accablantes
 idées , qui me déchiroient nuit & jour.
 Il ne me manquoit qu'un malheur , c'étoit
 celui de me voir mere de la part du mortel
 que j'abhorrois & méprisois le plus.
 Je ne pus l'éviter ; & je passai par toutes
 les horreurs d'un état mille fois plus pé-
 nible dans ces fatales circonstances , que
 lorsque nous avons à le souffrir pour quel-
 qu'un qui nous est cher. Je supportai , dis-
 je , tous les maux de l'enfantement dans
 un désert , ou plutôt dans une taverne
 (car telle étoit alors notre maison) , sans
 aucune de ces attentions , qui non-seule-
 ment soulagent , mais compensent peut-
 être quelquefois les souffrances de notre
 sexe dans des momens si douloureux ,



C H A P I T R E V.

Méprise de l'hôte. Terreur de SOPHIE.

MADAME Fitz-Patrick alloit continuer, lorsque l'arrivée du souper vint l'interrompre.

L'hôte debout, les yeux baissés, une serviette sous le bras, servoit d'un air aussi respectueux que si les dames fussent arrivées dans un carrosse à six chevaux.

Madame Fitz-Patrick paroissoit bien moins affligée que Sophie qui pouvoit à peine manger.

L'hôte, qui brûloit depuis longtems d'avoir une occasion de parler, ne laissa point échapper celle-ci. Je suis fâché, dit-il, madame, en portant la parole à Sophie, que votre grandeur ait si peu d'appétit : depuis le tems qu'elle n'a rien mangé, elle devrait cependant en avoir. J'espère que madame n'est maintenant plus dans le cas d'avoir autant d'inquiétudes ; car on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'avoit osé le penser. Un gentilhomme, qui sort dans le moment, nous a dit d'excellentes nouvelles : certaines gens, qui ont fait prendre le change à d'autres, seront peut-être à Londres avant qu'on les rattrappe ; & s'il en est ainsi, ces gens-là

ourront en trouver dans cette ville qui leur feront un bon accueil.

Quiconque craint est bien à plaindre. Tout ce qu'il voit, soupçonne, entend ; tout a rapport à l'objet qui l'occupe. Sonie conclut, de ce discours, qu'elle étoit poursuivie par son pere, & connue dans l'hôtellerie. Son saisissement fut extrême. Dès qu'elle put parler, ce fut de prier l'hôte de renvoyer les domestiques ; & s'adressant ensuite à lui : je vois, monsieur, dit-elle, que vous nous connoissez Mais souffrez que je vous supplie Oui, je suis convaincue si vous connoissez pitié Sans doute, vous ne nous trahirez point !

Moi vous trahir, madame ! s'écria l'hôte. Qui vous trahir ! Non, (ici notre homme jura mille sermens les uns sur les autres) Non, dis-je, non ! dussé-je affronter la mort même, non, je ne vous trahirai pas, je ne fus jamais traître, madame ; & ce n'est point envers une aussi aimable personne que votre grandeur, que je me rendrois à l'être. Eh ! ne seroit-ce pas en sa perte, puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre grandeur de récompenser amplement mon zèle & ma fidélité. Ma femme nous certifiera, madame, que j'ai connu votre grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup, rassu-

rez-vous , madame ; je périrois plutôt cent fois , que de trahir votre secret.

Et moi , je vous promets , lui dit affectueusement Sophie , que si jamais il est en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits , vous n'aurez point à regretter d'avoir été trop généreux. Ah ! madame , répondit l'hôte , *au pouvoir de votre grandeur* Puisse le ciel permettre seulement que ce soit votre volonté ! Hélas ! je ne crains rien que votre oubli. Votre grandeur sera-t-elle assez bonne pour se ressouvenir d'un pauvre & malheureux aubergiste ? Elle n'oubliera pas , du moins , la récompense que j'ai refusée. Oui , cela revient exactement au même , puisque je l'aurois infailliblement obtenue ; & votre grandeur eût pu tomber en d'autres mains , qui.... Mais quant à moi , je ne voudrois pas , pour le monde entier , avoir conçu l'ombre de cette trahison , même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je fais

Eh ! quelles sont , je vous prie , ces nouvelles ? interrompit miss Western , avec vivacité.

Bon ! s'écria l'hôte , se peut-il que votre grandeur les ignore ? Cela se pourroit cependant ; car ce n'est que dans cet instant qu'on est venu me les apprendre. Mais , eussé-je dû les ignorer , votre grandeur n'étoit pas moins en sûreté chez moi. Oui , je le jure ! Il épuisa ici tous les

armens & les protestations , mais dont Sophie interrompit le cours , pour lui demander , encore un coup , ce que c'étoit de ces nouvelles. Et l'hôte ouvroit la bouche pour l'en instruire , lorsque madame Honora , pâle , & presque hors d'haleine , se précipita dans la chambre , en criant à tue-tête : nous sommes perdues , mesdames , nous sommes perdues ! Ils sont arrivés , ils sont tous arrivés ; ce malheur est que trop certain !....

Ces mots assommerent Sophie. Mais madame Fitz-Patrick , moins susceptible qu'elle , ayant demandé à Honora de qui elle entendoit parler ,... De qui ! s'écria Honora : des François apparemment ! Plus de deux cent mille d'entr'eux sont débarqués ; ils violent & massacrent tout ! Un grand objet de crainte rend le cœur esqu'insensible à tout ce qu'il y croit d'anger. Sophie , qui s'attendoit à voir son pere & Blifil entrer dans sa chambre , fut que médiocrement émue du prétendu débarquement des François dans son pays. Elle gronda même sa femme de chambre de l'allarme qu'elle lui avoit donnée. Vous m'aviez , en vérité , fait craindre toute chose , lui dit-elle ; & je m'en trouve à bon marché.

Oui , oui , reprit l'hôte en riant , sa grandeur fait à quoi s'en tenir ; elle est bien à que les François sont aujourd'hui nos

vrais amis, & ne viennent ici que pour nous le prouver. Sa grandeur, je gage cent contre un, présumoit que le duc de Cumberland entroit dans le village. Que falloit-il de plus pour l'épouvanter mortellement ? Mais écoutez, madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre Sa majesté, le brave prince Edouard, a fait prendre le change au duc : il marche à grandes journées vers Londres ; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guere davantage à Sophie, que celui qui la racontoit. Cependant, l'idée qui subsistoit toujours en elle, d'en être effectivement connue, ne lui permit pas de laisser transpirer le moindre mécontentement.

L'hôte, après avoir desservi, fut enfin forcé de se retirer, mais non pas sans avoir encore marqué, plus d'une fois, ses espérances d'être un jour bien récompensé.

Sophie étoit pourtant fâchée de se croire connue dans l'hôtellerie, & s'appliquoit à elle-même tout ce que l'hôte croyoit avoir adressé à Jenny Caméron. Elle fit donc remonter sa femme de chambre, à qui elle enjoignit de pénétrer adroitement par quel moyen cet homme étoit parvenu
à

la connoître, & de qui il avoit refusé la
compense qu'on lui offroit pour la trahir.
le lui ordonna, en même tems, de faire
tir les chevaux prêts pour quatre heures
matin, l'heure à laquelle madame Fitz-
trick consentoit aussi de partir. Toutes
choses ainsi réglées, elle pria sa cousine
de vouloir bien achever son histoire.



C H A P I T R E V.

*Conclusion de l'histoire de Madame
F I T Z - P A T R I C K .*

TANDIS que madame Honora , suivant les ordres de sa maîtresse , invitoit l'hôte & sa femme à vuidér entr'eux une jatte de *punch* , madame Fitz-Patrick reprit ainsi son récit :

La plupart des officiers qui étoient en quartier dans la ville voisine , étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches , j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un lieutenant ; & nous nous liâmes au point de devenir inséparables. Son mari , qui n'aimoit pas les plaisirs du mien , étoit presque toujours des nôtres. C'en fut assez pour fâcher M. Fitz - Patrick , & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consolations que je trouvois dans cette innocente société. Elle dura cependant près d'un an ; & Dieu fait combien , pendant ce tems , j'eus de reproches à essuyer ! j'entends , lorsqu'il étoit à la maison ; car il faisoit de fréquentes absences , & souvent d'un mois entier à Dublin ou à Londres.

Enfin le régiment , qui vint à changer de quartier , m'enleva mon amie ; je n'eus plus d'autre compagnie que mes tristes réflexions ,

& de ressources que mes livres; par conséquent le tems de m'ennuyer, & de m'orner l'esprit,

Pendant cet intervalle j'écrivis différentes fois à ma tante sur le ton le plus suppliant; mais toujours sans succès: je n'en reçus point de réponse. Mon époux repartit enfin pour Londres, où il resta, cette fois-ci, plus de trois mois.

Un caractère aussi gai que le mien n'étoit pas fait pour supporter long-tems l'ennui de cette solitude, je retombai dans la mélancolie; la mort de mon enfant acheva de m'accabler. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette tendresse extravagante dont peut-être aurois-je été capable, ainsi que nombre d'autres, s'il fût né sous de meilleurs auspices; mais j'étois mere; je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs, & cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de deux mois seule, & renfermée dans mon domestique, lorsqu'une jeune dame, parente de mon mari, vint en Irlande tout exprès pour me voir.

Un jour que j'étois plus abattue que de coutume, cette dame, après avoir plaint mon sort, & m'avoir assurée que la famille de M. Fitz-Patrick, informée de sa conduite à mon égard, en étoit très-scandalisée, & partageoit mes peines, cette dame, dis-je, après bien des préliminaires, & sur-tout

après m'avoir demandé le secret, m'apprit... que mon mari vivoit avec une maîtresse.

Vous présumez que je fus peu sensible à ce récit..... vous vous trompez. Le mépris n'avoit pas adouci l'aigreur de mon ressentiment contre mon époux , jusqu'au point d'empêcher la haine de se réveiller en cette occasion. D'où peut donc naître en nous cette contrariété de sentimens ? Serions-nous en effet assez abominablement vaines , pour ne pouvoir souffrir que d'autres jouissent , même de ce que nous méprisons ? Qu'en pensez-vous , chere Sophie ?.... Je ne me suis jamais , dit-elle , occupée de réflexions si profondes. Je pense pourtant que cette dame eut tort , & vous rendit un assez mauvais office.

Cependant , répliqua madame Fitz-Patrick , cette conduite me paroît naturelle dans une véritable amie ; & quand vous aurez lu autant que moi , peut-être le sentirez-vous.

J'en serois fâchée , répartit Sophie ; car je n'ai besoin ni de livres ni d'expérience , pour être convaincue de l'indignité de ce procédé ; & je trouve autant d'imprudence dans quiconque instruit deux époux des fautes de l'un ou de l'autre , que dans ceux qui les avertissent de leurs propres défauts.

Quoi qu'il en soit , reprit madame Fitz-Patrick , mon mari revint , & me déplut un peu plus que jamais. Je le méprisai pour-

tant moins ; carrien n'affoiblit le mépris que nous avons conçu pour quelqu'un , comme l'injure , même la plus légère , faite à notre vanité.

Sa conduite , au retour , eut pourtant lieu de me surprendre : je le revis , avec étonnement , aussi tendre , aussi amoureux , aussi complaisant que les premiers jours de notre mariage. Mais si la haine peut succéder au mépris , il n'en est pas de même de l'amour. Ce dernier sentiment est trop actif pour subsister long-tems sans retour de la part de son objet ; & il n'est pas plus possible d'aimer constamment sans être aimé , que d'avoir des yeux sans en faire usage. Ainsi , lorsqu'un époux cesse d'être l'objet de sa passion , il est plus que probable que quelqu'autre..... je dis , ma chere , lorsqu'un mari nous est devenu absolument indifférent.... qu'il s'est montré trop méprisable.... & sur-tout pour peu qu'on ait un cœur..... dont la sensibilité.. Miséricorde ! Je m'embrouille dans l'abstraction de mes idées..... Ce que c'est que de n'avoir pas assez lu Locke !..... Bref , la vérité du fait est..... Bref , je ne fais plus où j'en suis. Je vous disois pourtant : je crois que M. Fitz-Patrick étoit redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en sus bientôt le motif , & j'y proportionnai ma reconnoissance. En un mot , il avoit dépensé tout l'argent comptant de ma dot ; & comme il ne pouvoit engager son propre bien plus qu'il ne l'étoit

déjà , il desiroit que je signasse au contrat de certaines ventes , pour lesquelles il falloit mon consentement.

Je le refusai net ; & je ne vous ennuyeraï pas des fureurs que produisit ce refus , non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira.

Il lui falloit un prétexte apparent pour le justifier en quelque sorte aux regards du public : il devint , ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il ? De ce même lieutenant dont je vous ai parlé , absent alors , & depuis plus d'un an !..... Vit-on jamais extravagance plus complete ? Mais il lui falloit un objet ; il falloit un prétexte à une passion qu'il n'avoit peut-être jamais ressentie.

N'importe : après nombre de scènes trop indignes d'être rappelées , & dans lesquelles la parente de M. Fitz - Patrick me défendit toujours , il prit le parti de la mettre à la porte , & de me confiner dans une chambre , sans plume , sans encre , sans papier , sans livres , même , en attendant que je me soumissse à ses loix.

Il vint huit jours après me voir , pour me demander , d'un ton de pédagogue ou de tyran (cela revient au même) , si je me déterminois à obéir ? Non , répondis-je avec fermeté ; je périrois plutôt. Eh bien , tu périras , s'écria-t-il , car tu ne sortiras jamais d'ici vivante.

Je passai parmi ces horreurs encore environ quinze jours : & j'avoue que ma confiance étoit presque expirante, lorsqu'un soir que mon époux étoit absent..... j'eus le bonheur..... lorsque le désespoir commençoit à s'emparer de moi.... tout est excusable lors !.... j'eus le bonheur, dans cet instant critique même.... Mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela..... Qu'il vous fût de savoir que l'or, cette infailible clef de toutes forteresses, ouvrit tout-à-coup ma prison, & me remit en liberté.

Je me hâtai de me rendre à Dublin, d'où n'étant procuré un passage en Angleterre, m'en allois à Bath, pour implorer la protection de ma tante, ou de votre pere, lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant ; & je jouis enfin de la double félicité de lui être échappée, & d'avoir rencontré ma chere Sophie.

Je vous plains, dit miss Western, en soupirant, & de toute mon ame !..... Mais aussi que pouviez-vous espérer d'un pareil mariage ? Pourquoi avoir choisi un Irlandois pour votre époux. [*] ?

Ah, ma cousine ! répliqua madame Fitz-

[*] Les préjugés des Anglois contre les Irlandois, sont assez connus. Les gens sensés savent aussi combien ils sont injustes.

Patrick , cette censure est bien peu méritée. Il est des hommes en Irlande aussi respectables qu'ailleurs ; j'y ai connu nombre de bons maris , & je ne sais si vous en connoissez ici beaucoup. Demandez - moi plutôt pourquoi j'ai épousé un sot : & je vous répondrai sincèrement que je ne le croyois pas tel..... Eh ! pensez - vous , lui demanda Sophie , d'une voix basse & altérée , qu'un homme , qui n'est pas réellement un sot , ne puisse pas également faire un mauvais mari ?

Cela peut être , répondit l'autre ; mais il n'en est point de plus dangereux que les fots. Parmi toutes mes connoissances , je les ai toujours vu méchans. J'oserai même affirmer , comme un fait , qu'on voit très-peu d'hommes sensés en user mal avec une femme qui se conduit bien.



CHAPITRE VI.

Grande allarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de madame FITZ-PATRICK.

SOPHIE, conformément à la convention faite avec sa cousine, raconta alors.... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déjà vu dans le cours de cette histoire. Ainsi nous espérons que le lecteur nous pardonnera de ne point le répéter. Une observation qu'il faut pourtant faire, c'est que dans tout le cours de son récit, il ne fut pas plus question de Jones, que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Auroit-on cru que notre héroïne dût reconnoître ainsi la franchise de sa cousine dans le récit de son histoire?

Au moment que Sophie achevoit la sienne, un bruit sourd se fit entendre dans la chambre au-dessus de celle qu'habitoient les dames. Cet orage naissant, après avoir grondé quelque tems au loin, s'approcha par degrés, & toujours en grossissant, jusqu'à l'appartement des voyageuses, où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore, madame Honora, après avoir crié en bas à peu près comme une furie, & comme deux en montant l'escalier, arriva toute enflammée dans la chambre de sa

maîtresse ; en s'écriant plus fortement encore : que direz-vous ? que direz-vous , madame , de ce faquin , de cet insolent gargotier ! de ce vilain coquin d'empoisonneur , assez effronté pour me dire en face , que ma maîtresse est cette Jenny Caméron , dont le peuple fait tant d'histoires ?..... Ce vieil infâme ose même me soutenir que vous - même ne l'avez pas nié ; mais il en a reçu le prix : mes ongles sont gravés , & pour long-tems , sur sa vilaine face. Ma maîtresse ! ai-je dit , misérable que tu es : ma maîtresse ? fais-tu bien qu'il n'en est point de plus belle , de plus riche , ni de plus sage dans tout le comté de Sommerfet ? Connois-tu bien , bélître ! as-tu jamais oui parler du fameux M. Western ? eh bien , apprends à respecter sa fille unique , & la plus riche héritière du pays..... Ah ! madame ! pardon d'avoir été si mal-adroite : je voulois lui casser la tête.... Je ne m'en consolerai jamais !....

Notre héroïne , en entendant ceci , ne conçut d'autre allarme que celle de se savoir nommée par sa femme de chambre. Cependant , comme la méprise connue de l'hôte éclaircissoit plusieurs passages des propos de cet homme , auxquels Sophie s'étoit elle-même trompée ; cette aimable fille , qui se trouvoit un peu plus à son aise , ne put se dispenser de rire du *quiproquo* de l'hôte , & de la fureur d'Honora , qui en fut piquée jusqu'aux larmes.

Son amitié pour sa maîtresse, son amour-propre blessé au premier chef, ne lui permettoient pas de rien soupçonner de plaisant dans toute cette aventure. Ajoutons que le punch, qui n'avoit pas peu contribué à lui échauffer la tête, agissoit encore passablement sur elle, & le lecteur sentira que ce ne fut pas sans peine que les deux dames parvinrent à calmer les transports de son courroux.

La tranquillité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'hôtesse, enragée des outrages faits à son mari par les ongles de la femme de chambre, ne respiroit que haine & que vengeance. Quant au désastreux politique, triste victime de cet éclatant démêlé, la honte que lui inspiroit sa méprise, & le sang qu'il voyoit ruisseler de ses blessures, sembloient avoir éteint en lui toute espèce de ressentiment.

La franchise peu équivoque du procédé de madame Honora à son égard, ne lui laissoit plus de doute sur le compte de Sophie; & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui se croyoit si délié ! Ajoutons encore aux motifs de sa modération, qu'un personnage de très-grande apparence, arrivé chez lui dans un carrosse à six chevaux, lui prouvoit, sans réplique, que l'une des deux dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu,

E vj

l'hôte monta lui-même, en se rajustant de son mieux, dans la chambre des voyageuses, pour leur annoncer qu'un seigneur, qui venoit d'arriver, demandoit à leur présenter ses respects. Sophie, à ce message, devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penser que l'hôte, malgré sa fatale bévue, n'eût pas été tout-à-fait si poli, s'il fût venu par ordre de son pere, ou de Blifil. Mais la peur a cela de commun avec messieurs les commissaires * : elle saisit avidement les moindres circonstances, & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainsi, pour satisfaire à la curiosité plutôt qu'aux craintes du lecteur, nous dirons qu'un Pair d'Irlande, qui alloit à Londres, étoit arrivé le soir même dans notre hôtellerie ; que ce seigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuisine, ayant quitté son souper, avoit reconnu la suivante de madame Fitz-Patrick, de qui il avoit su que sa maîtresse, qu'il connoissoit particulièrement, étoit dans la maison. Instruit de cette nouvelle, il s'étoit adressé lui-même à l'hôte ; il l'avoit apaisé, & envoyé chez les dames, chargé du compliment que cet homme venoit de rendre.

On s'étonnera peut-être de ce que la femme de chambre de madame Fitz-Pa-

(*) En Angleterre, bien entendu.

trick n'eût pas été choisie, par préférence, pour cette commission : mais nous sommes fâchés d'avouer qu'elle n'étoit pas, dans le moment, plus propre à cet office qu'à tout autre: le *rum* [*] (car il plaisoit à l'hôte d'appeler ainsi sa distillation de grain) avoit agi si puissamment sur la pauvre soubrette, que le sommeil s'étoit totalement emparé d'elle.

Sophie se rassura bientôt, à la vue d'un pair Irlandois, qui non-seulement connoissoit sa cousine, mais étoit même son ami. Ajoutons que c'étoit à lui qu'elle devoit sa liberté : car il faut vous apprendre que ce seigneur avoit le même goût pour la galanterie que nos anciens chevaliers des tems héroïques, & que son nom étoit déjà fameux par la délivrance de plus d'une infante emprisonnée. Il étoit aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce, trop souvent exercée par les époux & par les peres sur les jeunes & aimables personnes de l'autre sexe, que jamais chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des enchanteurs. J'avouerai même ici, & je le dis sincèrement, que j'ai maintefois soupçonné tous ces terribles enchanteurs, dont fourmillent nos vieux romans, de n'avoir en effet été que des maris de ces tems-là ; & que des nœuds

[*] Boisson extrêmement forte, que l'on fait dans les Barbades, & fort usitée en Angleterre.

mal assortis étoient peut-être les seuls châteaux où gémissaient tant de *gentes* victimes.

Ce seigneur, qui avoit une terre dans le voisinage de Fitz-Patrick, avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premières nouvelles de son emprisonnement, il avoit pris la résolution de briser ses fers, & il en avoit eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le château de bonne guerre, à la façon des anciens paladins, mais en gagnant le gouverneur à beaux deniers comptans.

Comme la dame Fitz-Patrick avoit cru ces circonstances trop légères pour être racontées à sa cousine, nous nous étions fait un plaisir de laisser au lecteur celui d'imaginer lui-même, pendant quelques instans, par quels moyens elle avoit trouvé tout l'argent nécessaire pour corrompre son guichetier : sans quoi nous nous trouvions forcés d'interrompre sa narration.

Mais revenons à nos moutons.....

Le pair, après les premiers complimens d'usage, ne put se dispenser de témoigner quelque surprise à madame Fitz-Patrick, de la trouver dans cette hôtellerie, tandis qu'il la croyoit à Bath. Elle lui en apprit les raisons, ainsi que la résolution qu'elle avoit prise d'aller à Londres avec sa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit aussi de s'échapper des mains d'un tyran tout aussi cruel que le sien même.

Milord, qui concluoit de-là que ce tyran pouvoit encore être un époux, n'en félicita que d'autant plus les dames, & n'en invectiva qu'avec plus de chaleur contre son propre sexe. Il termina son discours par leur offrir sa protection, & son carrosse à six chevaux pour les conduire à Londres; ce qui fut d'abord accepté sans façon de la part de madame Fitz-Patrick, qui enfin engagea Sophie à en faire de même. Les choses ainsi arrangées, milord prit congé des dames, qui ne tarderent pas à se mettre au lit, où madame Fitz-Patrick entretint long-tems sa cousine de l'excellence du caractère & des vertus du seigneur Irlandois. Elle appuya particulièrement sur l'extrême tendresse qu'il avoit toujours eue pour son épouse, & sur ce qu'il étoit peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir jamais donné la moindre atteinte au lien conjugal. Ah! ma chere Sophie, s'écria-t-elle, en finissant, que cette vertu devient rare, & sur-tout dans un certain monde! N'y comptez pas, je vous en prie, si jamais vous vous mariez: vous seriez trop cruellement trompée.

C H A P I T R E V I I .

Départ de l'hôtellerie. Arrivée à Londres.

LE lendemain, dès le matin, tout étant prêt pour le départ, une difficulté survint. Le carrosse, quoiqu'à six chevaux, n'étoit que pour quatre personnes. Milord, toujours galant, offroit de monter à cheval; mais madame Fitz-Patrick étoit trop polie pour le permettre. Il fut arrêté que les deux soubrettes serelayeroient, & monteroient tour à tour un des chevaux de milord, qui fut sellé pour cet effet.

Sophie, après avoir fait un présent à l'hôte, pour expier les petites vivacités de sa femme de chambre, s'aperçut d'une perte qu'elle avoit faite, & qui lui causa quelque peine. C'étoit le billet de banque de cent livres sterling, que son pere lui avoit donné la veille de sa fuite, & qui, joint à très-peu d'argent comptant, composoit toutes ses finances.

Elle chercha, & renversa vainement tout dans la chambre; le billet ne se trouva pas. Elle se rappela enfin sa chute, lorsqu'elle avoit reconnu madame Fitz-Patrick, & ne douta pas que ce ne fût alors que son portefeuille avoit pu tomber de sa poche.

Des pertes de ce genre, quelques suites

OU L'ENFANT TROUVÉ. II

u'on en prévoio, n'ont droit de produire u'une impression momentanée sur une ame n peu forte. Auffi, Sophie, quoique cet ccident fût arrivé on ne peut plus à contre-ems, prit assez sur elle-même pour cacher a douleur, & pour rejoindre la compagnie avec sa sérénité ordinaire. Milord aida es dames à monter dans sa voiture; & madame Honora, après beaucoup de complimens, cédant aux instances de sa compagne Abigaïl, qu'elle laissa monter à cheval, s'établit elle-même dans le carrosse.

L'équipage partit enfin, bien escorté, & fit si bonne diligence, qu'on arriva le lendemain au soir à Londres.



Ce n'est pas que notre héroïne fût capable de concevoir, sans fondement, le plus léger soupçon de la vertu de son prochain ; n'est pas non plus que madame Fitzpatrick, par ses démarches, & moins encore par ses discours, eût laissé transpirer la moindre apparence de scandale : mais le lord, un peu moins formaliste qu'elle, s'étoit quelquefois, quoique sans y penser, été mal-observé dans la route, pour éclaircir Sophie sur bien des petites réticences dont elle avoit soupçonné sa chère cousine dans le récit de son histoire.

Miss Western n'eut pas de peine à trouver la dame qu'elle cherchoit : il n'étoit point de porteurs dans la ville à qui son hôtel ne fût parfaitement connu. Son messager revint avec une invitation si gracieuse & si pressante, qu'elle se disposa à s'y rendre sur le champ.

Madame Fitz-Patrick ne fit d'autres instances pour la retenir, que celles qu'exigeoit la politesse. Soit qu'elle soupçonnât qu'elle fût soupçonnée, soit par quelque autre motif que nous ne voulons point pénétrer ; il est certain qu'elle étoit aussi empressée de voir partir Sophie, que Sophie pouvoit l'être de se séparer d'elle.

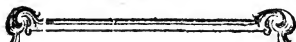
Miss Western, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui dire : Adieu du ciel, ma chère, tenez-vous sur vos gardes, & réfléchissez mûrement sur

les dangers que vous allez courir. Il est peut-être encore des voies de conciliation avec votre époux ; tâchez , je vous en supplie , de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes , ma cousine , lui répondit madame Fitz-Patrick , avec un sourire équivoque : vous avez moins vécu que moi ; gardez-les , je vous en supplie , pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Daignez pourtant aussi ne pas refuser un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton & des façons de la miss Graveair d'autrefois : croyez-en votre aînée , ma chère ; cela , je vous le jure , ne prendra pas dans ce pays-ci.

Tel fut l'adieu des deux cousines. Sophie , à son arrivée chez miladi Belaston , ne put qu'être enchantée des caresses de cette dame , qui , dès le tems qu'elle l'avoit connu chez madame Western , prétendoit l'avoir prise en amitié , paroissoit charmée de la revoir si belle , & ne fut pas plutôt instruite de la cause de son voyage , qu'elle applaudit à la résolution de notre héroïne , & promit de la protéger envers & contre tous.





LIVRE XII.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.



CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. WESTERN, ne retrouvant pas sa fille, trouve à s'en consoler.

NOTRE histoire (quelle aubaine pour la critique!) retourne encore à la fameuse hôtellerie d'Upton, où nous avons laissé M. Western, mettant le pied à l'étrier, dans la louable intention de poursuivre & retrouver sa fille.

Il avoit pris langue en partant. On l'avoit informé que Sophie avoit dû passer la rive. Il la passa avec son équipage. Ce étoit point assez : quel chemin avoit-elle pris ? Le bon gentilhomme s'en reposa sur sa fortune, & se jeta dans celui de Worcester.

A peine avoit-il fait deux milles, que s'arrêtant tout-à-coup, & lâchant une volée de juremens & d'imprécations..... O

ciel ! s'écria-t-il , fut-il jamais un *chien* plus malheureux & plus maudit que moi ?....

Le ministre , qui le suivoit , se hâtant alors de le rejoindre , le supplia de ne point s'affliger , & de ne pas désespérer de la bonté du ciel. Il vous a conduit , il vous a dirigé jusqu'ici , monsieur , lui dit-il avec onction ; il vous a mis sur les pas de madame votre fille : patientez , patientez , de grace ! vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Que la peste t'étouffe ! répondit Western : c'est bien Sophie qui m'inquiète maintenant !... Je déplore la perte d'une si belle matinée , & si favorable pour la chasse. N'est-il pas désolant de perdre un des plus beaux jours de l'hiver ? & pourquoi ? pour courir après une.... Ah ! que ne puis-je la haïr !....

Soit que la fortune , malgré sa légèreté , quelquefois compatissante , regardât alors en pitié le pauvre gentilhomme ; soit qu'elle eût arrêté qu'il ne rejoindroit pas si-tôt sa fille (nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures) ; mais M. Western achevoit à peine ces mots , qu'une meute de chiens courans , répandant tout-à-coup dans les airs les sons harmonieux de leurs gosiers , frappèrent à la fois l'oreille du gentilhomme & de son cheval , qui , partant de la main , & traversant de plein vol un champ de bled , seconda si bien les in-

tentions de son maître , qu'il se trouva , en moins d'une minute , à la queue des chiens.

C'est ainsi , dit la fable , que la belle Grimalkin , cette chatte que Vénus , propice aux desirs d'un amant du tems passé , avoit enfin changée en femme ; c'est ainsi , dis-je , que cette jeune épouse n'eut pas plutôt aperçu une souris , que , retournant tout-à-coup à son naturel , elle sauta légèrement du lit de son époux pour courir après le petit animal.

Nous ne prétendons pourtant pas en induire que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres embrassemens de son amoureux époux : car , quoique le chat soit taxé par bien des gens d'être sujet à l'ingratitude , les femmes cependant , ainsi que les chats , en certaines occasions aiment assez qu'on les caresse. Nous pensons seulement , d'après le très-subtil sir Roger l'Estrange (1) , que si vous fermez la porte au nez à la nature , elle rentre par la fenêtre ; & qu'une chatte , quoique *dame* , n'en courra pas moins , sans pudeur , après les rats. Nous l'accusons donc pas M. Western d'indifférence pour sa fille , puisqu'il l'aimoit beaucoup : nous voulons dire seulement qu'il

(*) Il a traduit en vers les Fables d'Esopé , avec des Commentaires.

étoit gentilhomme campagnard & chasseur ; & qu'à ces titres réunis , la fable & nos judicieuses réflexions ne lui font pas absolument mal appliquées.

M. Western s'en donna donc à *cœur-joie*, n s songer davantage à sa Sophie. Les domestiques imiterent le maître ; & le ministre , après avoir marqué tout son étonnement en beau latin , les imita aussi , & ne s'occupa plus , en les suivant de loin , qu'à méditer sur un sermon qu'il préparoit pour le dimanche.

Le gentilhomme à qui appartenoient les chiens , enchanté de la capacité & de l'expérience du confrere inconnu , se gardoit bien de le troubler dans son enthousiasme , par des politesses hors de saison. Il attendit la fin de cette scene , pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite aussi supérieur avoit droit de lui inspirer.

Leur conversation , quoique très-intéressante pour eux , ne trouvera cependant point place ici. Nous dirons seulement qu'ils se plurent également l'un à l'autre ; que l'on recommença bientôt une seconde chasse , qui fut suivie d'un grand dîner ; qu'il y fut bubeaucoup de vin ; & que M. Western , toujours réglé dans sa conduite , se fit porter au lit , pour pouvoir reparoître au repas du soir avec toute la décence convenable à son caractère.

Il ne brilla cependant pas autant qu'il s'en étoit

Roit flatté : son hôte & le ministre , moins
 fatigués & de corps & d'esprit , eurent tel-
 lement sur lui l'avantage , qu'à peine le pau-
 vre homme avoit achevé sa troisième bou-
 eille , qu'il n'étoit plus sensé présent.

M. Supple informa l'autre gentilhomme
 de toute l'aventure de Sophie , & le pria
 de joindre ses instances aux siennes , pour
 engager le lendemain , M. Western à re-
 tourner chez lui. Cela fut trouvé juste ,
 promis & exécuté , non pas sans peine ce-
 pendant : mais la matinée étoit si belle , si
 favorable pour la chasse ! la route de So-
 phie étoit d'ailleurs si incertaine , & il y
 avoit si peu d'espoir de la rejoindre , après
 lui avoir laissé gagner près de vingt-quatre
 heures de marche , que M. Western con-
 sentit enfin , après avoir remercié son hôte ,
 de reprendre , en chassant , la route du
 comté de Somerset.



C H A P I T R E II.

*Départ de JONES de l'hôtellerie d'Upton.
Aventure du mendiant.*

Nous voici donc revenus à M. Jones ; & nous y revenons avec plaisir , malgré la situation déplorable dans laquelle nous l'avons quitté , & qui sans doute aura pu faire croire à quelques-uns de nos lecteurs , que nous l'avions délaissé pour jamais.

Mais (croyez-nous-en , si vous voulez) si nous ne sommes pas ce qu'on appelle en tous points vertueux , nous pouvons pourtant affirmer que nous n'avons pas tous les vices dont bien des gens , que l'on appelle *philosophes* , sont souvent accusés ; & que , malgré la triste situation de l'ami Tom , nous revenons à lui avec tout autant de plaisir que s'il n'avoit plus rien à desirer de la fortune.

M. Jones & son compagnon Partridge avoient quitté l'hôtellerie d'Upton , quelques minutes après le départ de M. Western , & avoient suivi à pieds la même route , faute d'avoir pu trouver des chevaux de louage dans Upton. Tous deux cheminoient tristement , quoique par différens motifs ; & si l'un soupiroit très-haut , l'autre , à chaque pas , murmuroit à l'unisson.

En arrivant au chemin où M. Western s'étoit arrêté, Tom crut devoir s'arrêter aussi; & en se retournant vers Partridge, le consulta sur la route qu'il convenoit de prendre. Ah! monsieur, s'écria-t-il, plutôt au ciel que vous voulussiez suivre mon avis! Eh! pourquoi non? répliqua Jones: il m'est aussi indifférent de savoir où je vais, que de savoir ce que je deviendrai.... En ce cas, reprit Partridge, mon avis est que nous retournions chez vous. Quand on est sûr d'un pareil gîte, c'est être fou que de courir ainsi es champs comme des vagabonds, monsieur! *sed vox ea sola reperta est.*

Hélas! s'écria Tom, où prétends-tu que je retourne? Il ne me reste plus d'asyle..... Que dis-je! quand-même mon ami, quand mon pere même voudroit encore me revoir, pourrois-je vivre dans des lieux où ma Sophie n'est plus? Ah! cruelle Sophie! Cruelle! Non! je suis le seul coupable..... non! je ne puis la condamner..... C'est toi-seul, malheureux! [dit-il, en s'adressant à Partridge]; c'est toi, détestable butor! c'est toi qui m'as perdu: il faut que je t'arrache l'ame..... Cédant alors à sa fureur, & prenant Partridge par la gorge, il le secoua de façon que le pauvre homme se crut mort.

Le malheureux tomba aux genoux du terrible Jones; en pleurant, & en attestant son innocence..... Notre héros s'arrêta tout-à-coup, lui lança un coup d'œil farouche,

recula quelques pas , & acheva d'épuiser sur lui-même un accès de fureur , qui , sans doute , eût anéanti son compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de Jones dans ce cruel moment.

Qu'il fût au lecteur , que cet amant infortuné , après avoir joué d'original le rôle de Roland , pendant quelques minutes , revenu par degrés à lui-même , & trouvant encore à ses pieds le timide Partridge , le reçut dans ses bras , & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée. Il le pria pourtant de ne jamais lui parler davantage de retourner chez M. Alworthy , étant fermement résolu de ne plus revoir ce château.

Partridge avoit l'ame chrétienne ; il promit , & de très-bonne foi , de respecter cette défense. Puisqu'il m'est absolument impossible , s'écria Jones , de suivre plus long-tems les traces de ma seule divinité.... suivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami ; marchons , ou plutôt courons à l'armée.

Il partit en achevant ces mots ; & le hasard lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avoit pris M. Western , le remit directement sur les traces de Sophie.

Ils cheminerent assez long-tems sans proférer une syllabe : Jones avoit assez à penser , & Partridge trop à craindre.

Tom se laissa pourtant du monologue : il

acheva de rassurer Partridge, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler sans crainte; & un mendiant, qu'ils apperçurent de loint, fournit un très-bon texte au pédagogue pour s'indemniser du long silence qu'il avoit forcément observé.

Son homélie roula d'abord sur la *charité*, & sur la dureté du cœur humain. De-là passant, par une transition naturelle, au chapitre de la guerre, il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna bientôt lui-même, au point de le faire arrêter tout court, pour demander pardon à son maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien, mon cher Partridge, lui dit Tom, en souriant; j'étois déjà si convaincu de ta poltronnerie, que rien de tout ce que tu peux dire ne sauroit m'émouvoir. Vous pouvez, monsieur, lui répondit Partridge, vous pouvez à votre aise m'accuser de poltronnerie: si le desir de conserver sa peau entiere rend un homme poltron, *non immunes ab illis malis sumus*. Je ne lus jamais dans la grammaire, qu'il ne fût pas possible d'être honnête homme sans se battre. *Vir bonus est, quis, Qui consulta patrum, qui leges juraque servat*, & pas un mot de bataille! L'écriture même y repugne si fort, que je serois presque tenté de regarder comme très-peu chrétien quiconque aime à répandre sans regret le sang de son semblable.

Partridge achevoit de déployer sa pieuse

doctrine , lorsqu'ils arriverent au détour d'un chemin , où le mendiant qu'ils avoient apperçu de loin , vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le brusquer , en lui disant que chaque paroisse étoit tenue de nourrir ses pauvres , & que de pareils vagabonds..... Arrêtez , lui dit Jones , en riant : n'êtes-vous pas honteux , avec tant de charité dans la bouche , d'en avoir si peu dans le cœur ? La religion vous sert , je m'en apperçois très-bien , à pallier le vice , mais sans vous exciter à la vertu. Un homme , qui se dit chrétien , peut-il voir son semblable dans cet état affreux , sans penser à le secourir ?.... Tom , en parlant ainsi , tiroit un *schelling* de sa poche , & le donnoit au mendiant.

Monsieur , s'écria le pauvre homme , après l'avoir beaucoup remercié , j'ai trouvé à deux milles d'ici quelque chose de curieux : voudriez-vous me l'acheter ? Je me ferois bien gardé de le montrer à d'autres ; mais vous m'avez l'air d'un si bon gentilhomme , & vous êtes si charitable , que vous ne me soupçonnerez probablement pas d'être un voleur , parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de sa poche un petit portefeuille doré , qu'il remit entre les mains de Jones.

Tom l'ouvrit à l'instant ; & que l'on juge de sa joie , en lisant sur son frontispice le

OU L'ENFANT TROUVÉ. 127

nom de miss Sophie Western, écrit de sa propre main. Il n'eut pas plutôt lu ce nom, qu'il le pressa contre sa bouche, & tomba dans une sorte de rêverie, qu'on pourroit appeler extase, & dont il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagans.

Tandis que Tom, en exprimant sa joie, baisoit & rebaisoit le petit livre, Partridge en vit tomber un papier qu'il ramassa & remit à son maître; & c'étoit précisément ce même billet de banque que M. Western avoit donné à sa fille la veille de son départ.

Tom le dit à Partridge, & ne le cacha point au mendiant. Tous deux en furent enchantés; l'un, par l'espoir d'avoir part à l'aubaine, l'autre, par celui d'une récompense, qu'il reçut en effet de Tom, qui, sur le champ, lui fit présent d'une *guinée*.



C H A P I T R E III.

Autres aventures assez peu intéressantes.

NOS voyageurs , après avoir quitté le mendiant , marchaient d'une vitesse , qui ne leur permettoit guere une conversation suivie. Jones étoit totalement occupé de sa maîtresse , & Partridge des cent livres *sterling*.

Ils avoient fait environ trois milles , lorsque le pédagogue , qui ne pouvoit plus suivre son maître , le pria de ralentir un peu son pas ; & Jones y consentit d'autant plus volontiers , qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins , il commençoit à craindre de perdre les traces de Sophie qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrêtoit , pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à-propos de prendre , lorsque le bruit d'un tambour vint frapper leurs oreilles. Partridge , effrayé de ce son , eut à peine la force de s'écrier : miséricorde ! Seigneur , ayez pitié de nous ! les voilà , les voilà qui s'approchent !.....

Qui donc s'approche ? lui demanda Jones , en regardant de tous côtés. Qui ! répondit Partridge ; eh ! les rebelles apparemment..... Pour Dieu ! monsieur , ne vous avisez pas de les insulter ; peut-être ne nous di-

ront-ils rien. Mais ne seroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buissons, en attendant qu'ils soient passés ? Pourquoi risquer de leur déplaire ? & que peuvent deux malheureux sans armes, contre cinquante mille peut-être ?..... Tom interrompit cette tirade ; & , jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voisinage de quelque ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoît le son, en assurant le tremblant Partridge qu'il n'étoit pas possible que les rebelles pussent être si près d'eux.

Partridge, un peu rassuré par la fermeté de son maître, suivit son conducteur, quoiqu'à regret, jusqu'au moment où le pédagogue apperçut quelque chose de peint, & flottant en l'air à très-peu de distance. Son imagination déjà échauffée n'en demandoit pas tant..... Les voilà, monsieur !... Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-il ; voilà leurs drapeaux ! voilà la couronne ! & voilà le cercueil !... Ah ! ciel ! quel étendard terrible !... Adieu ; monsieur ; nous allons être fusillés.

Jones n'avoit eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la méprise de Partridge..... Courage, ami ! dit-il ; ce péril est digne de ta valeur, & je te garantis la victoire sur cette armée de marionnettes. De marionnettes, répondit Partridge avec transport ! Quoi ! ce n'est que cela ! Et le tambour ?..... C'est celui des marionnettes, lui dit froidement Tom.

Oh bien, je veux les voir, repartit le pédagogue, en sautant de joie : j'aime ce spectacle à la folie. De grace, monsieur, allons de ce côté. D'ailleurs voilà la nuit, je suis à jeûn depuis trois heures du matin, & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une hôtellerie, ou plutôt à un cabaret à bierre, où Partridge n'eut rien de plus pressé que de visiter la cuisine, & Tom de s'informer si les dames n'avoient point passé par là dans la journée. L'enquête de Partridge fut plus heureuse que celle de mon maître. L'un n'apprit rien de Sophie; l'autre, à sa grande satisfaction, apprit qu'on leur serviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard, qui sortoit du feu.

L'amour n'agit pas également sur tous les hommes : le caractère, & sur-tout la constitution de l'amant, règle communément ses effets. Dans un tempérament foible, il détruit toute espèce d'appétit tendant à la conservation de l'animal ; dans un corps vigoureux, il fait naître des distractions, des négligences, l'oubli même des réparations nécessaires à la nature. Mais mettez-moi ce dernier, s'il a bon appétit, vis-à-vis d'un plat qui lui plaise, & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami Jones, s'il eût été seul, auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomac vuide : dès qu'il vit le plat sur la table, il mangea d'aussi bonne grace que Partridge.

La nuit étoit venue avant que nos voyageurs eussent fini leur repas. La lune étoit dans son décours ; il faisoit extrêmement noir. Le bon Partridge fit tant d'instances à notre héros , pour voir les marionnettes , qu'il obtint enfin cette grâce. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle , quoique très - fort du goût de M. Partridge , ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour nous y arrêter.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'hôtellerie jusqu'au lendemain matin : car le lecteur saura que M. Tom , vaincu par les prières de Partridge , & par les remontrances de l'hôte , qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins , avoit enfin consenti de passer la nuit dans cette maison.

Jones , qui s'étoit couché sans souper , au sortir des marionnettes , avoit déjà dormi neuf bonnes heures , & en eût peut-être dormi davantage , si un grand bruit , qui se faisoit à la porte de la chambre , ne l'eût pas réveillé en sursaut. On crioit au meurtre. Il se leva , & trouva le maître des marionnettes , qui , sans pitié , assommoit de coups le *divertissant* de sa troupe.

Tom , toujours généreux , se rangea du côté de la partie souffrante , & colla l'insolent vainqueur contre le mur.

Le petit *divertissant* , quoique foible , étoit colérique. Il ne se vit pas plutôt hors de portée de son ennemi , qu'il commença

à l'attaquer avec la seule arme qui fût égale entr'eux. Après beaucoup d'épithètes & d'injures générales, il procéda aux accusations particulières. Double coquin ! s'écria-t-il, non-seulement je t'ai servi pour l'amour de Dieu, car tu me dois encore mes gages, mais je t'ai sauvé deux fois du gibet. Ne prétendois-tu pas encore hier, dans un chemin étroit, voler une charmante demoiselle, & lui prendre son bel habit de voyage ? Peux-tu nier que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voisine, pour la dépouiller, pour tout ravir enfin à la plus aimable personne qui fût jamais ?.... Et tu t'avises de me maltraiter aujourd'hui ! de m'assommer comme un bourreau, pour avoir badiné un instant avec une servante de cabaret, uniquement parce qu'elle me préfère à toi ?.....

Tom, frappé de ces derniers reproches, déclara, d'une voix tonnante, qu'il prenoit le *divertissant* sous sa sauvegarde, & le fit passer avec lui dans sa chambre.

Jones apprit de lui des nouvelles de sa Sophie, que cet homme avoit vu passer la veille, tandis qu'il accompagnoit son maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir montrer la place où il avoit vu mis Western ; puis appelant Partridge, ils se remirent à l'instant en chemin.

Dès qu'ils y furent arrivés, Tom récompensa son guide, & suivit avec joie les traces de sa maîtresse.

Partridge, frappé de la singularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le succès des amours de son maître. De pareils hasards s'écria-t-il dans son enthousiasme; ne seroient jamais arrivés, si la Providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec Sophie.

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorsqu'une grosse pluie vint les surprendre à la vue d'une hôtellerie. On peut juger si Partridge insista pour y entrer, & si Tom Jones put s'en défendre.

Désespéré de n'y rien apprendre de sa Sophie, l'amoureux Tom, malgré l'orage, parloit déjà de se remettre en route, lorsque Partridge, qui ne parloit pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il falloit quitter, aperçut & crut reconnoître un jeune homme qui s'asseyoit dans le coin de la cheminée. Monsieur, [s'écria-t-il en rappelant Jones] buvons un coup: voici sûrement encore des nouvelles de madame Sophie. Je crois reconnoître son guide de l'hôtellerie d'Upton.. Partridge avoit raison: Tom en fut transporté, & fit passer le guide dans une chambre particulière, pour l'interroger plus à son aise sur les moindres circonstances qui pouvoient regarder sa maîtresse.

C H A P I T R E V.

A peu près comme le précédent.

JONES, au bout d'un quart d'heure, revint avec le guide, pour notifier à Partridge qu'il falloit partir sur le champ. Cet ordre, bien cruel pour le pédagogue, lui parut cependant moins dur, en apprenant que son maître avoit fait marché avec le guide pour les conduire à cette même hôtellerie, où Sophie avoit couché la veille avec madame Fitz-Patrick. Tom voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Sophie; Partridge monta celui de madame Honora; & leur diligence fut si grande, qu'ils arrivèrent avant trois heures après midi.

Jones, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poste. Mais, par malheur, il ne s'en trouvoit point dans le village: ce que le lecteur ne trouvera pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la nation entière, & sur-tout dans ces cantons, à cause de la marche des révoltés.

Jones, désespéré, tentoit en vain d'engager le guide à l'escorter jusqu'à Coventry: cet homme étoit inexorable.

Tandis qu'il le pressoit de nouveau dans la cour du cabaret, un cavalier, qui y arrivoit, le salua, en le nommant par son nom,

& en lui demandant des nouvelles de M. Alworthy & de sa famille.

Tom ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il reconnut M. Dowling, ce même procureur avec qui il avoit dîné depuis peu à Gloucester.

M. Dowling conseilla à Jones, & le pressa fort de ne point partir ce soir là, attendu les mauvais chemins & l'obscurité de la nuit. Mais Tom avoit pris son parti : dût-il faire la route à pieds, rien n'étoit capable de l'arrêter.

Quand le bon procureur vit ses instances inutiles, il se joignit à Tom, pour engager le guide à l'accompagner dans ce petit voyage. Les prières & les promesses le gagnèrent enfin ; & il consentit à tout, pourvu qu'on lui permît de faire rafraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle, M. Jones, à son tour, fut aussi obligé de consentir à boire un coup avec M. Dowling : ce qui occasionna entr'eux la conversation dont nous allons vous rendre compte.



CHAPITRE V.

*Conversation de JONES & de M.
DOWLING.*

MONSIEUR Dowling , en remplissant le verre de notre héros , porta d'abord la santé de M. Alworthy. Il ajouta , quelques momens après : si vous le permettez , monsieur , nous boirons aussi à celle de M. Blifil , son très-digne héritier , jeune gentilhomme de très-grande espérance , & pour qui j'ai conçu la plus haute estime.

Je suis convaincu , répondit Jones , que votre intention n'est pas de m'offenser ; mais vous associez très-mal les gens : l'un fait honneur à l'humanité , l'autre est un misérable qui mérite à peine le nom d'homme. N'en parlons plus , de grace.

Dowling , frappé de cette réponse , lui dit qu'il les avoit cru tous les deux également estimables. Quant à M. Alworthy , ajouta-t-il , je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de son caractère est connue par-tout. A l'égard de son neveu , je ne l'ai jamais vu qu'une fois , lorsque j'allai lui annoncer la mort de sa mère. J'avois tant d'affaires alors , & j'étois si pressé de partir , qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux minutes , mais il m'a paru si poli , que je le

crois , je vous jure , un très - aimable cavalier.

Je ne m'étonne pas , répliqua Jones , que ce jeune homme vous ait séduit : c'est un démon pour la malice ; & vous eussiez pu vivre long-tems avec lui , sans pénétrer toute la noirceur de son caractère. Nous fûmes élevés ensemble ; & c'est enfin à mes dépens que j'ai connu toute son infamie. Il est vrai que je ne l'aimois guere : il manquoit , selon moi , de cette franchise de cœur que j'imagine être la base de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je méprisois en lui cet intérêt personnel & cet excès d'amour-propre , perpétuels motifs de toutes ses démarches. Mais je conçois très - nettement combien le lâche abusoit de mon trop peu de défiance , & par quel tissu d'artifices il m'a perdu sans espoir de retour.

Ciel ! que me dites-vous ; s'écria le procureur. En ce cas , je suis bien indigné de ce que la succession de votre oncle Alworthy soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas ? répondit Tom , vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. Alworthy m'a long-tems permis de l'appeler d'un nom plus cher encore ; mais cet acte de sa bonté n'ayant été que volontaire en lui , il a pu , sans injustice , me priver d'un honneur , dont , sans doute , il ne m'a pas cru digne. Non , monsieur , je n'appartiens point par le sang à M. Alworthy ; & si le

monde , toujours très-peu capable de discerner , d'apprécier les vertus , trouve trop de rigueur dans sa conduite à mon égard , en me supposant son parent , c'est faire une injustice au plus respectable des hommes..... Pardon pourtant , monsieur , de vous avoir tant ennuyé de mes malheurs : vous me pensiez proche parent de M. Alworthy ; j'ai cru devoir vous en dissuader , & dissiper les impressions que sa rigueur à mon égard eût peut-être fait naître en vous.

Voilà , s'écria Dowling , ce qu'on appelle parler le langage de la probité même ! Non , monsieur , bien loin de m'ennuyer , je suis charmé de vous entendre : & je serois ravi d'être informé du fondement sur lequel on vous a cru parent de M. Alworthy , tandis qu'il n'en est rien. Vos chevaux ne peuvent être sitôt prêts ; & vous m'obligerez infiniment , en me racontant votre histoire.

Jones , dont la complaisance (mais la prudence non) égaloit celle de Sophie , se prêta volontiers au desir de M. Dowling , & lui fit tout le détail de ses aventures , depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. Dowling , qui , tout procureur qu'il étoit , n'avoit pas dépouillé tout sentiment d'humanité. A propos de quoi nous remarquerons , en passant , que rien n'est moins

juste que certains préjugés contre les gens de certaines professions. L'habitude, il s'te vrai, les familiarise avec des actions que ces professions mêmes rendent souvent nécessaires, & par conséquent coutumieres : mais, en toutes autres circonstances, la nature agit également sur eux, comme sur les autres hommes. Un boucher, j'en suis sûr, seroit touché de voir égorger un beau cheval ; un chirurgien, en venant de couper un bras, sans qu'il en soit du tout ému, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte ; & j'en ai vu l'exemple : un guerrier, sortant du carnage, devient, à la paix, doux, aimable, galant, & fait pour la société : de même un procureur peut être compatissant, & véritablement sensible aux infortunes d'une créature de son espece, pourvu, sur-tout, que ses vrais intérêts n'en souffrent point.

Jones, comme sait fort bien le lecteur, n'étoit pas absolument au fait de la façon dont on s'y étoit pris pour le noircir dans l'esprit de M. Alworthy : quant au reste, il l'avoit, comme de raison, présenté au procureur dans le jour le plus avantageux qu'il avoit pu ; car, quoiqu'il ne visât point à rendre son ancien patron trop condamnable, il ne desiroit pas non plus de se trop avilir lui-même. Aussi M. Dowling eut-il assez de pénétration pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, sous

main, de très-mauvais offices à M. Tom. Non, s'écria-t-il, M. Alworthy n'eût jamais déshérité quelqu'un qu'il chérissait autant que vous, pour des fautes aussi légères. Son amitié, du moins, vous donnoit droit de beaucoup attendre de lui ; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une espece d'engagement de sa part, que vous aviez bien droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous, monsieur ! Cette succession devoit vous regarder du moins en très-grande partie.

Vous me connoissez mal, dit Jones : j'eusse été satisfait à moins ; & je n'ambitionnai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même qu'il ne m'arriva jamais de songer à ce que j'en pouvois attendre. J'ai toujours préféré la tranquillité de mon ame à la plus brillante fortune, acquise aux dépens d'autrui. Eh ! qu'est-ce que ce plat orgueil fondé sur la magnificence d'un palais, d'un nombreux équipage, d'une table splendide, de tous les dehors du bonheur, vis-à-vis de ce repos solide, de cette satisfaction, de ces transports délicieux, & de ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur, en réfléchissant sur ses nobles & bienfaisantes actions ? Je n'envie point le sort de Blifil contemplant, d'un œil avide & soucieux, ses richesses futures ; je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'achèterai

pas la fortune au prix d'un instant de remords. Je crois , ainsi que vous , avoir été suspect à ce garçon ; il m'a cru plus intéressé ; ses soupçons sont nés de sa bassesse ; il a mesuré mon cœur au sien. Grace au ciel ! je sens mon innocence , mon ami ! Pour l'univers , je ne troquerois pas ce sentiment contre

M. Dowling , quoiqu'extrêmement déconcerté pendant tout ce discours de Jones , dont nous abrégeons une partie , étoit pourtant touché de la compassion la plus vive. Si ce personnage nous retombe sous la main , dans le cours de cette histoire , nous tâcherons de pénétrer les raisons de son trouble : nous sommes obligés , pour le présent , en imitant notre héros , de prendre brusquement congé de lui , attendu que la nuit s'approche , que les chevaux sont prêts , & que notre ami Tom , malgré la pluie qui commence à tomber , veut cependant aller coucher à Coventry.



C H A P I T R E VI.

Voyage nocturne. Étrange aventure.

JAMAIS chemin ne fut plus droit ni plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient ; jusqu'à Coventry ; & , quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais passé , il ne falloit pas moins qu'une nuit aussi obscure , & une pluie aussi abondante , pour qu'il fût possible qu'ils s'égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles , lorsque , comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville , ils se trouverent dans un chemin sale & étroit.

Jones soutint alors qu'on avoit manqué le grand chemin de Coventry ; le guide , que la chose étoit impossible ; & Partridge mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ , dit-il , j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. M. Jones n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme , accroupie sur la porte du cabaret , au moment que nous montions à cheval ? Plût au ciel que nous lui eussions donné quelque chose ! Vous vous en repentirez , a-t-elle dit entre ses dents , & dans l'instant la pluie a commencé. Qu'on dise tout ce qu'on voudra , je suis sûr ,

moi, qu'il y a des forciers; &, s'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai jugée telle, à la première vue; & je lui aurois donné l'aumône, si j'avois eu de la monnoie.

Tom, quoique très-affligé d'un retardement qui lui faisoit perdre les traces de sa chère Sophie, ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux Partridge, qui, dans l'instant même étant tombé dans un bourbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hasard voulut qu'il en arrivât bientôt autant au postillon. Partridge alors, après avoir crié à Tom de se préparer à la même cérémonie, le supplia de retourner d'où l'on étoit parti, appaiser la vieille.

Nous y serons bientôt, monsieur, s'écrioit-il; car, malgré tout le chemin qu'il semble que nous ayons fait, je suis très-convaincu que nous sommes encore aux environs du cabaret que nous quittons.

Jones, au lieu de l'écouter; étoit occupé à voir si le guide n'étoit point blessé; mais, appercevant qu'il en étoit quitte, ainsi que Partridge, pour beaucoup de crotte, notre héros se remit en selle, très-résolu de marcher jusqu'à ce qu'il trouvât quelque village où l'on pût le remettre dans son chemin.

Ils avançoient en tâtonnant; lorsqu'une lumière éloignée frappa les yeux de Jones, & jeta la terreur dans l'ame du pédago-

gue. C'est un feu follet , monsieur , s'écria-t-il.... prenez garde ; ne vous y fiez pas.... Ah ! maudite forcierre.... Sa lanterne infernale , pour peu que nous marchions encore , va nous précipiter dans quelque abyme.

Mais quel redoublement de frayeur pour le pauvre Partridge , lorsque nos voyageurs , en approchant un peu plus près de cette , ou plutôt maintenant de ces lumières , entendirent un bruit confus de voix humaines !..... des cris , des chants , des éclats de rire , qui , mêlés au son de quelques instrumens , formoient un concert si difficile à définir , que Partridge devint à-peu-près pardonnable , en affirmant , d'une voix presque éteinte , que c'étoit un *sabbat*.

L'horreur qui s'empara de l'ame du pédagogue , & qui , par contagion , gagna bientôt le guide , est d'un genre qui ne se peint pas , quand on croit savoir à-peu-près ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier , en pleurant , M. Tom de vouloir bien ne pas aller plus loin. Le guide affirma même que les chevaux qui paroissoient marcher , n'avoient pas fait un pas depuis une demi-heure ; & que tout ceci n'étoit que sortilège & enchantement.

M. Jones n'étoit pas crédule : il se trouvoit pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espece. Ou nous approchons ,

chons, leur dit-il en riant, vers la lumière, ou la lumière s'approche de nous : car enfin nous en voilà bien près. Qu'avons-nous à craindre, je vous prie, de gens inconnus, à la vérité, mais qui n'ont l'air que de se réjouir ? De se réjouir, monsieur ! s'écria Partridge. Et quel cœur peut songer à se réjouir à cette heure-ci, & par un tems si diabolique ? Ce ne peut être qu'un tas de revenans, de forciers, ou de malins esprits. Monsieur, soyez-en bien certain ; & ne nous avisons pas de tenter le ciel.

Que ce soit tout ce qu'on voudra, répliqua Tom ; je suis résolu d'aller à eux, & de leur demander le chemin de Coventry.

Jones, à ces mots, piqua des deux, & malgré les cris du pédagogue, marcha droit à l'endroit d'où partoît le bruit. Partridge, qui craignoit également d'avancer & de rester seul, fut obligé de le suivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoissoit alors de puissances célestes.

Ils arriverent cependant ; & dès que la proximité permit de distinguer un peu mieux les objets, Tom apperçut qu'il ne s'agissoit que d'une grange, dans laquelle une nombreuse assemblée des deux sexes paroissoit se livrer à la joie.

Il ne se fut pas plutôt présenté à l'une des portes, qui étoit ouverte, qu'une voix

mâle & vigoureuse s'écria du dedans, *qui est là ?* Notre héros répondit d'un ton plus mesuré, *ami* ; & demanda le chemin de Coventry.

Si tu es de nos amis , lui dit une autre voix , tu ferois mieux de t'arrêter ici , jusqu'à ce que la tempête soit apaisée : il y a place pour toi , & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres , & présenta ses compagnons , qui furent , ainsi que lui , très-bien reçus , mais qui ne frémissaient pas moins à l'aspect d'une assemblée que leur imagination frappée leur représentoit encore comme celle de tous les forciers du royaume.

Quoiqu'on n'y croie plus guere maintenant , hâtons-nous pourtant de faire respirer certains lecteurs, en leur apprenant que ces prétendus forciers n'étoient autres que des Egyptiens , ou Bohémiens , qui célébroient la nôce de l'un des chefs de leur société.

Rien n'étoit plus gai que cette assemblée ; la joie y régnoit de toutes parts , & sur toutes les physionomies. On y remarquoit même une sorte de décence , & peut-être plus grande encore que dans certaines assemblées bourgeoises : car ces gens-ci sont soumis à des loix qu'eux-mêmes se sont imposées , & se font un devoir d'obéir à une espece de magistrat souverain , qu'ils

appellent leur *Roi*. L'abondance étoit aussi de la fête , & florissoit dans cette grange. Il est vrai que la délicatesse & l'élégance n'en étoient pas ; mais le bon appétit des convives se passoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard , de volaille , & de grosses viandes , composoient le banquet , plus conforme à leur goût que tout ce que la nouvelle cuisine françoise eût pu leur présenter.

Tandis que Tom regardoit ce spectacle avec beaucoup d'étonnement , un vieillard vénérable s'approcha de lui , & le salua d'un air où la franchise & l'amitié sembloient avoir trop de part , pour pouvoir être appelé poli.

C'étoit le roi des Bohémiens lui-même ; qui , quoique très-peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses sujets , avoit pourtant un air de dignité qui inspiroit , à ce que nous a dit Jones , une espèce de sentiment de considération aux spectateurs.

Après beaucoup de complimens de part & d'autre , & d'autant plus flatteurs pour sa majesté Bohémienne , qu'elle n'étoit guère accoutumée à en recevoir de pareils , ce prince fit couvrir une table de quelques provisions choisies , où , s'étant assis avec M. Jones , il lui tint à-peu-près ce discours : je ne doute pas , monsieur , que vous n'ayez souvent vu de mes gens en partis détachés , car ils rodent par-tout ; mais je crois que vous n'en vîtes peut-être jamais tant ensem-

ble ; & vous ferez bien plus surpris , fans doute , quand vous faurez que les Egyptiens font auffi bien gouvernés qu'aucun peuple vivant fur la furface de la terre.

J'ai l'honneur d'être leur fouverain ; & peut-être jamais monarque n'eut de fujets plus attachés , ni plus fousmis. J'ignore encore quelles vertus ont pu m'acquérir leur eftime ; mais je puis me vanter de n'avoir jamais fongé qu'à les rendre heureux. Eh ! comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens , qui ne parcourent l'univers , qui n'agiffent & ne respirent que pour faire vivre leur roi ? Ils connoiffent mes foins & mes fentimens pour eux , & ma tendrefle feule m'eft un sûr garant de la leur.

Il y a mille ou deux mille ans , plus ou moins (je ne puis vous en fixer plus précifément l'époque , ne fachant ni lire ni écrire) ; il y a fort longtems , dis-je , qu'il arriva une révolution parmi les Egyptiens : cette nation avoit alors des feigneurs. Ces feigneurs , guidés par l'ambition , fe firent la guerre les uns aux autres ; mais le roi les fit tous périr , & établit une égalité parfaite parmi tous fes fujets. Depuis ce tems , nous fommes tous heureux : perfonne n'ambitionne ni ne brigue la royauté ; c'eft la charge la plus pénible de l'état. Rien n'eft fi fatigant que d'être fans cefle occupé à rendre juftice à fes égaux ; & j'ai mille fois envié le fort du dernier de mes fujets ,

sur-tout lorsque l'équité me forçoit à punir ou mon parent ou mon ami. Car, quoique nous respections le sang humain, nos châtimens n'en sont pas moins sévères; la honte en fait la base. Un Egyptien, une fois flétri, n'ose lever les yeux sur lui-même; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois

Sa majesté en étoit là, lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la grange. Les caresses des Bohémiens avoient dissipé par degrés les terreurs de Partridge, qui non-seulement s'étoit empiffré à leurs tables, mais y avoit déjà bu un peu plus que de raison.

Une jeune femme Egyptienne, plus remarquable par l'esprit que par la beauté, avoit mené le pédagogue à l'écart, sous prétexte de lui dire sa bonne aventure.

Soit que l'ivresse eût échauffé M. Partridge, soit que la Bohémienne, touchée de la noble gravité du personnage, eût oublié dans cet instant la décence si ordinaire à son sexe; les deux amans venoient d'être surpris par le mari de la Bohémienne (qui les avoit fait épier) dans la situation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confusion de son maître, fut amené avec scandale devant le roi, où la honte de son crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour sa défense. Le roi,

se retournant alors vers Jones : vous voyez, monsieur, lui dit-il, de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme ?

Je suis aussi fâché que confus de cet événement, répondit Tom ; & je crois qu'il est juste, que le coupable soit condamné à réparer, autant que faire se pourra, l'offense qu'il a faite au mari.

Notre héros, tirant alors une *guinée* de sa poche, la présenta au Bohémien, en l'assurant que Partridge étoit pauvre & hors d'état de payer actuellement davantage.

L'époux en vouloit absolument cinq ; & cette somme par accommodement, réduite enfin à deux *guinées*, alloit être payée par Jones, à condition que la femme auroit aussi sa grace, lorsque Sa Majesté errante, lui retenant la main, & adressant la parole au témoin, lui demanda par quel hasard il étoit parvenu à découvrir les criminels ?

Cet homme répondit que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier instant qu'il l'avoit remarquée en conversation avec l'étranger ; & que lui, témoin, ne l'avoit pas perdue de vue, depuis cet instant jusqu'à celui où.

Le roi lui demanda alors si le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là ?

OU L'ENFANT TROUVÉ. 151

A quoi le témoin ayant répondu qu'oui, Sa Majesté, en regardant le mari d'un œil sévère, lui parla en ces termes : je suis fâché qu'un Bohémien ait assez peu d'honneur pour vendre celui de sa femme. Si vous l'aviez aimée, vous eussiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté soit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes sur la tête ; & votre femme à vous les attacher publiquement aux yeux de toute la nation.

Jones applaudit, avec tous les Egyptiens, à l'équité de cet arrêt. Sur quoi le roi lui dit : je jouis de votre surprise ; elle naît des préjugés communs des nations contre mon peuple. Avouez, monsieur, que vous nous croyiez tous des fripons ?

Je confesse, répondit Jones, qu'on ne m'a jamais parlé des Bohémiens comme ils paroissent le mériter.

Je vais, répliqua le roi, vous apprendre ; en peu de mots, la différence de vous à nous. Mon peuple est voleur, sans doute ; mais il ne vole que le vôtre ; & vous, vous les volez tous mutuellement.



l'attendoit depuis le matin de la part de milord * * *, y avoit été attaché sur le champ, & le menoit en toute diligence à Londres.

Si Jones avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poste tout prêts, il eût sans doute tenté, quoique contre toute apparence de possibilité, de suivre & d'atteindre le carrosse de milord. Mais, malheureusement pour lui & pour Partridge, qui avoit grand appetit, il ne s'en trouva point. Il fallut donc, par force, rester & diner à Saint-Alban, en attendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour étoit sur son déclin, & nos cavaliers avoient laissé deux milles derriere eux par-delà Barnet, lorsqu'ils furent accostés par un autre voyageur d'une assez belle physionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu chevalier de la *triste figure*. Cet homme, après avoir su de Jones qu'il alloit à Londres, demanda la permission de le suivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il se disoit étranger, & sans la moindre connoissance des chemins.

Leur conversation roula d'abord sur les accidens qui arrivent en route, & sur les voleurs, que l'étranger paroissoit fort appréhender.

Quant à moi, dit Jones, ayant très-peu à perdre, j'ai conséquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ? s'écria Partridge, qui n'avoit pas encore parlé : Ma foi, monsieur, si j'avois, comme vous, un billet de cent livres sterling dans ma poche, je ne parlerois pas ainsi. Ce n'est pourtant pas que j'aie peur : nous sommes quatre, Dieu merci ; & le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. A supposer même qu'il eût un pistolet, il ne pourroit du moins tuer que l'un de nous..... Eh bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine Partridge achevoit-il ces mots, que l'étranger, en s'approchant de Jones avec le pistolet à la main, lui demanda le billet de banque en question.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'aventure ; mais, revenu tout-à-coup à lui-même, il dit au voleur que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à son service, & tira même environ trois *guinées*, qu'il lui offrit. Mais l'autre répondit, en jurant, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit.... J'en suis fâché, repartit froidement Tom, en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur, alors, en lui appuyant le pistolet sur l'estomac, le menaça de le tuer, s'il ne se hâtoit pas de lui remettre le billet. Mais l'intrépide Jones, en sautant tout-à-coup sur la main du voleur, la tint d'un bras si ferme, en détournant le bout du pistolet, que tous deux, en se débattant, tombèrent de cheval, & que le vigoureux

Tom, qui venoit enfin d'arracher le pistolet des mains du voleur, se trouva sur son adversaire.

Cet homme, qui, à la vérité, n'étoit pas de la force de Jones, se vit alors forcé de demander grace au vainqueur. Ayez pitié de moi, monsieur ! lui dit-il, les larmes aux yeux : mon intention n'étoit sûrement pas de vous tuer : voyez vous même si mon pistolet est chargé ; c'est la première fois que la misère la plus extrême m'a fait tomber dans le crime.

Dans cet instant, la voix d'un homme qui demandoit quartier à cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit Partridge, qui, après avoir voulu se sauver, étoit tombé de cheval, & attendoit, la face contre terre, le coup fatal dont il se croyoit menacé.

Il ne quitta cette posture que lorsque le guide, un peu moins effrayé que lui, après avoir relevé le cheval du pédagogue, lui vint apprendre que son maître avoit terrassé le voleur.

Partridge, à ces mots, ne fit qu'un saut jusqu'à l'endroit où Jones, l'épée nue à la main, menaçoit de tuer son homme. Tuez, tuez, monsieur, s'écria-t-il, tuez ce misérable !..... Mais il étoit heureusement tombé dans des mains trop généreuses.

Tom, effectivement convaincu que le

pistolet n'étoit pas chargé , commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit avant l'arrivée de Partridge. Il avoit protesté qu'il étoit absolument novice dans le métier ; qu'il ne s'y étoit laissé entraîner que par l'horreur de sa situation , ayant cinq enfans mourans de faim , & une épouse prête à périr en couche.

Il offroit même à Jones de le convaincre de ces déplorables vérités , pour peu qu'il voulût le suivre jusqu'à sa maison , qui n'étoit , assuroit-il , qu'à deux milles de là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espèce de grace , s'il ne donnoit des preuves , peut-être trop sensibles , de tout ce qu'il avançoit.

Tom feignit de le prendre au mot , en lui déclarant que son sort dépendoit de la vérité de son histoire. Le pauvre homme , alors , lui marqua tant de joie , & M. Jones en trouva les transports si naturels , que son bon cœur en fut aussi touché qu'ému. Reprenez votre pistolet , lui dit-il ; & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misère. Voilà deux guinées , pour soulager votre famille : je voudrois pouvoir faire plus , mais les cent livres sterling ne sont pas à moi.

Cette action ne sera probablement pas approuvée de tous nos lecteurs ; tandis que quelques - uns y applaudiront comme à l'acte d'humanité le plus louable , d'autres

plus graves perfonnages diront que Tom avoit tout au moins perdu de vue ce que tout homme doit à fon pays. Partridge étoit de leur avis : Je ne ferois point furpris, dit-il à Jones, que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à Londres.

Le voleur, pénétré de reconnoiffance, verfa des larmes, en proteftant que de fa vie il ne retomberoit en pareille faute. Nous faurons par la fuite s'il a tenu parole ; car il eft tems de faire arriver nos voyageurs à Londres, de les laiffer reposer ainfi que nos lecteurs, & de nous reposer un peu nous-mêmes.



L I V R E X I I I .

CONTENANT ENVIRON DOUZE
J O U R S .

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.

L'AUTEUR Anglois, effrayé de la nouvelle carrière dans laquelle il introduit ses Héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique, mais dont le Traducteur a désespéré de faire passer à son gré toutes les graces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées, & par conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il reconnoît sincèrement au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent Jones & son amante, que des brillans détails dont leur Histoire est semée, il se flatte que les Lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'Auteur Anglois a rendus si dignes d'être aimés. Le

Traducteur supprime donc la première partie de l'invocation , pour en crayonner peut-être hélas ! encore très-foiblement la seconde.

O Génie ! s'écrie M. Fielding , ô toi précieux don du Ciel ! toi dont le secours seul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choses d'ici-bas ; toi , qui fais germer ces divines semences que l'art mûrit , & conduit à la perfection , viens , accours , sois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire , & me dirige à travers les détours obscurs & sinueux qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ses profonds mystères ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles aux profanes , & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enseigne-moi , ce qui pour toi seul est aisé , à connoître l'homme mieux qu'il ne se connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des humains , qui leur font prostituer l'encens à l'artifice , & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile de la sagesse à l'amour-propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil. Et vous , que ce divin génie inspira , échauffa de sa vive lumière , *Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Molière , Shakespeare , Swift , & Marivaux !* accourez , venez remplir mes pages de vos vives & riantes faillies. Que l'homme ap-

prenne enfin à se contenter de rire des travers de ses semblables, & à connoître les siens propres.

Et toi, compagne presque toujours constante du vrai génie, aimable Humanité ! fais passer dans mon cœur ce que tes sentimens ont de plus tendre. Si tes deux plus chers favoris, *Allen & Lyttleton* (1), sont seuls dépositaires de tes trésors, implore-les pour moi ; dérobe-les, s'il le faut, en ma faveur. Sans ce secours, tous mes Tableaux seront sans vie. Ce n'est qu'avec ton aide, qu'on peut peindre énergiquement la grandeur d'ame, l'amitié désintéressée, le véritable amour, la bonté du cœur, la vive gratitude, l'indulgente pitié.

Je t'invoque, ô Science ! Car sans toi,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait :

Ne laisse point broncher ma plume. Souviens-toi, que fidele à ton culte, tu m'as vu dès l'âge le plus tendre, essayer d'embellir tes Autels. Quitte un instant ces vastes & précieux amas de richesses, dont l'Antiquité t'éleva de si glorieux trophées ; & songe combien je suis pauvre : l'heureux & savant Warburton (2) est trop

(1) C'est au dernier que M. Fielding a dédié cet Ouvrage.

(2) M. Warbuton est célèbre dans la Littérature.

OU L'ENFANT TROUVÉ. 161

riche, pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile Expérience, ame & bouffole du commerce des hommes sages, bons, savans & polis ! Toi, que tous les différens caractères amusent, qui trouves également à t'instruire au lever d'un Ministre, & au souper de son dernier Commis ; qui vois, d'un œil également attentif, les airs penchés d'une Duchesse dans son carrosse, & ceux d'une Marchande dans sa boutique. C'est par toi seule, que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent être bien connus : sans toi, le Pédant reclus & sédentaire, quoique très-savant à certains égards, est presque toujours étranger dans son propre pays.

Accourez donc, s'il est possible, en plus grand nombre encore : l'ouvrage que j'entreprends, est difficile. Si vous êtes sourds à ma voix, je suis perdu ; mais si vous m'exaucez, j'espère.



C H A P I T R E I I .

JONES à Londres.

C E ne fut que le lendemain de son arrivée dans cette grande Ville , que Jones , qui s'étoit déjà épuisé en recherches vaines , fut conduit par un des laquais du Pair d'Irlande , à la porte de Madame Fitz-Patrick , où il apprit par la femme de chambre , que Sophie en étoit partie depuis un quart-d'heure ; mais qu'on ignoroit pour quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de Madame Fitz-Patrick , qui regardant Jones comme un émissaire de M. Western , étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame Fitz-Patrick , il avoit pourtant ouï dire , qu'une cousine de Sophie avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage , qu'il avoit autrefois ouï raconter , & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame Fitz-Patrick elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones , quoiqu'élevé loin de la Cour , avoit pourtant plus d'éducation que bien

des gens qui la fréquentent , & étoit incapable d'aucun mauvais procédé , surtout envers les femmes. Lorsque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme de chambre , notre Héros lui répondit , que si le moment présent n'étoit pas convenable , il repasseroit l'après-midi , dans l'espérance que Madame Fitz-Patrick ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots , joint aux agrémens de sa figure , firent assez d'impression sur la Soubrette pour l'intéresser en faveur de Jones , & pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable Cavalier , s'il revenoit dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement que Sophie étoit encore chez sa cousine ; mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'hôtellerie d'Upton , avoit motivé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché Partridge , pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus en arrivant , il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son Amante. Notre Héros y resta constamment jusqu'au soir , & n'en vit sortir personne qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à Madame Fitz - Patrick , qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de noblesse naturel ,

que tout le pouvoir de l'ajustement ne peut ni donner , ni cacher ; & M. Jones , comme nous l'avons déjà remarqué , le possédoit au degré le plus éminent. Il fut par conséquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame , que son habillement ne sembloit le promettre : on le pria même de s'asseoir.

Le lecteur est peu curieux , sans doute , de savoir toutes les particularités de cette conversation , dont notre Héros n'eut pas lieu d'être fort satisfait. Car , quoique Madame Fitz-Patrick n'eût pas tardé à voir un Amant dans Jones , (en pareille matière , les femmes ont des yeux d'Epervier) elle pensoit pourtant , qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son amie , en faveur d'un Amant de cette espece. Elle croyoit , en un mot , parler à M. Blifil lui-même , à cet Amant que détestoit Sophie ; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de Jones , concernant la famille de M. Alworthy , la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint , par conséquent , sur ses gardes , évita ou refusa de donner aucun éclaircissement sur l'asyle qu'avoit choisi Sophie , & n'accorda qu'à peine au pauvre Jones la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut sorti , Madame Fitz-Patrick fit part de son soupçon , concernant M. Blifil , à sa femme de chambre , qui lui répondit avec feu , non Madame , vous vous

trompez ; il est trop bel homme , & trop aimable , selon moi , pour qu'il se trouve une femme d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prends , moi , pour M. Jones , & je le parierois.... M. Jones ! dit la Dame , quel est donc cet homme-là ?

Le lecteur fait que Sophie , en racontant son histoire à sa cousine , n'avoit pas dit un mot de lui ; mais Madame Honora n'avoit pas été si discrète avec sa consœur Abigail , à qui elle avoit raconté toute l'histoire de Jones , que celle-ci apprit alors à sa maîtresse.

Madame Fitz - Patrick , après cette découverte , revint aisément à l'avis de sa femme de chambre ; & trouva des charmes dans l'Amant aimé , qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raison , Betty , lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus ; suivant ce que tu me rapportes des discours d'Honora , que tant de femmes aient eu du goût pour lui. Je suis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma cousine....

Cependant , s'il est aussi libertin qu'on te l'a dit , ce seroit pitié qu'elle le revît encore : ce seroit une fille perdue , si elle épousoit un débauché , & qui pis est un gueux , sans le consentement de son pere... Non , s'il est tel qu'on te l'a peint , je ne

puis vouloir tant de mal à Sophie : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces fortes de mariages.

L'arrivée de Mylord interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce Chapitre.



CHAPITRE III.

Projet de Madame FITZ - PATRICK. Sa Visite à LADY BELLASTON.

MADAME Fitz-Patrick, avant que de s'endormir, fut long-tems occupée de sa cousine, & de M. Jones : elle étoit réellement un peu offensée du peu de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un moyen certain de se raccommoder elle-même avec M. Western & sa sœur, étoit d'empêcher que Sophie ne revît Jones ; & de la remettre, s'il étoit possible, entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame, l'espoir du succès lui parut si probable, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se souvenir, que la connoissance de Sophie avec Mylady Bellaſton, s'étoit faite chez Madame Western ; & que Madame Fitz-Patrick demouroit alors chez elle avec Sophie, il n'aura pas besoin d'autres éclairciſſemens pour concevoir que Madame Fitz-Patrick étoit connue de Mylady Bellaſton. D'ailleurs elle étoit

sa parente ainsi que Sophie , quoique dans un degré un peu éloigné.

Après très-mûre réflexion , Madame Fitz-Patrick se déterminâ donc à se lever le lendemain de grand matin , pour aller informer Mylady de toute l'aventure , à l'insu de Sophie. Ce qu'elle connoissoit du caractère de cette prudente Dame, ennemie déclarée de toute passion romanesque , & des mariages mal-affortis , ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute son autorité pour prévenir le malheur dont Sophie étoit menacée.

Cette résolution fut , non-seulement prise , mais exécutée par Madame Fitz-Patrick , qui , dès huit heures du matin fut introduite , sous prétexte d'affaires importantes , au chevet de Mylady Bellafton ; à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de Betty , sans oublier la visite qu'elle avoit reçue la veille , de la part de Tom Jones.

Lady Bellafton , levant alors nonchalamment la tête , lui répondit en souriant , Madame a donc vu cet homme si redoutable ? Eh bien , sa figure est-elle aussi frappante qu'on a voulu me le persuader ? Etoff ne cesse de m'en étourdir depuis hier ; & je l'en crois presque amoureuse , sur la seule réputation du personnage.

Pour prévenir la surprise du lecteur , il saura que Mlle. Etoff avoit l'honneur d'habiller , & de déshabiller Mylady , que cette
fille ,

filles , avoit eu de très-amples informations dans l'hôtel même concernant M. Jones ; & qu'elle en avoit entretenu sa maîtresse pendant une heure entière , en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle. Etoff avoit fait de notre héros , d'après le rapport de madame Honora , avoit paru digne d'attention : ce que madame Fitz-Patrick y ajoutoit encore , en exagérant autant la bonne mine de Jones , qu'elle rabaissoit sa naissance & sa fortune , acheva d'exciter la curiosité de Mylady.

Lorsqu'elle crut avoir suffisamment interrogé madame Fitz-Patrick ; en vérité , lui dit-elle d'un ton grave & réfléchi , tout ceci me paroît d'une très-grande conséquence ! Rien n'est certainement plus louable que votre procédé ; & je serai charmée de concourir avec vous , pour empêcher la ruine certaine d'une jeune personne aussi digne de mon amitié , que de mon estime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis , dit madame Fitz-Patrick avec vivacité , d'écrire dès aujourd'hui à mon oncle Western , pour l'informer que sa fille est ici ?

Lady Bellaſton , après avoir rêvé un instant , répondit d'un air affectueux , pour-quoi cela ? non , je n'en vois pas la nécessité. La Western m'a dépeint son frere comme une si cruelle brute , que je fe-

rois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre , à ce que l'on m'a dit , en a si mal agi avec son épouse même ! oh , je fais de ses nouvelles ! c'est un de ces brutaux , qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe ; je plains & je protege toutes celles qui ont le malheur de tomber en pareilles mains Il ne s'agit maintenant , chere cousine , que d'empêcher Sophie de voir ce faquin là , jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici , donne à ses idées un tour plus noble , & plus digne de sa naissance.

Mais , madame , s'il découvre qu'elle est chez vous ? repartit l'autre , il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

Mais , madame , répliqua Mylady ; il est impossible qu'il soit admis chez moi Il est vrai , pourtant , qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'hôtel , & peut-être s'y cacher sous quelque déguisement pour prévenir de semblables desseins , je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une seconde visite pour cette après-dinée , répondit madame Fitz-Patrick A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit Mylady. Entre six & sept , lui dit l'autre.

Cela suffit , répliqua Lady Bellaston ; je

ferai enforte d'avoir diné pour cette heure là, & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi, madame, & recevez mes sincères remerciemens, des soins que vous prenez pour conserver l'honneur d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame Fitz-Patrick, très-contente de la réception de Mylady, revint chez elle, sans avoir été vue par Sophie, ni par Honora; & se mit en état d'attendre ses visites.



CHAPITRE V.

Visites.

MONSIEUR Jones s'étoit promené, sans quitter de l'œil certaine porte, tout le jour; qui, quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez madame Fitz-Patrick, où, malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition avant six heures, il fut pourtant reçu poliment, quoiqu'elle persistât toujours dans sa prétendue ignorance sur ce qui concernoit Sophie.

Notre héros, dans le cours de la conversation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que madame Fitz-Patrick étoit cousine de Sophie; sur quoi, cette Dame saisit l'occasion de lui porter cette attaque: & puisque monsieur sait que Mlle. Western est sa parente, il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle?

Jones, interdit de la question, hésita quelques momens; il répondit enfin, qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable, & qu'il désiroit lui remettre en mains propres. Il produisit alors le portefeuille, & informa madame Fitz-Patrick

de l'avanture qui l'en avoit rendu possesseur.

Cette histoire étoit à peine finie, qu'un bruit violent & soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espèce de bruit, seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites, & plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais frappa enfin, ou plutôt tonna à la porte.

Notre héros, qui n'avoit jamais rien entendu de semblable, marqua d'abord quelque surprise. Madame Fitz-Patrick lui dit, d'un air tranquille, que, puisqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas possible qu'elle lui répondit maintenant; mais, que, s'il lui plaisoit de rester jusqu'à ce que ce monde fût sorti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit à deux battans, un énorme panier se présenta de côté, & Lady Bellafton parut; qui, après une profonde révérence à madame Fitz-Patrick, & une autre tout aussi profonde à M. Jones, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties, en faveur des bourgeoises rengorgées, & des campagnardes de nos amies, qui se croiroient déshonorées en s'inclinant tant soit peu pour un homme.

Nos dames n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteuils , lorsque l'arrivée du pair d'Irlande déranger tout , & fit recommencer un nouveau cérémoniel.

Tout ceci coulé , la conversation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant , comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre histoire , & que les conversations les plus vives sont souvent plattes par écrit , épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement , que notre ami Jones , dans cette scène élégante , étoit un peu plus spectateur qu'acteur ; car , quoique les dames , avant l'arrivée de Mylord , lui eussent quelquefois adressé la parole , l'aspect de ce seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toute leur attention , que notre pauvre héros auroit pû passer pour nul dans cette assemblée , si l'illustre pair , & les dames , à son exemple , n'eussent laissé tomber de tems en tems sur lui quelques coups-d'œil étonnés ou distraits.

La compagnie étoit déjà depuis si longtemps chez madame Fitz-Patrick , que cette dame imaginant enfin que chacun avoit dessein de rester après les autres , prit le parti de se défaire d'abord de Jones , comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui

adresser la parole : monsieur , lui dit-elle , a peut-être des affaires ? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse , je pourrois le faire avertir demain

Jones n'avoit d'autre éducation que la naturelle : au lieu de donner en sortant son adresse à un domestique , il la détailla tout bonnement à la dame ; & , après beaucoup de révérences , prit congé de la compagnie.

Il ne fut pas fitot sorti , que les grands personnages , qui paroissent ne l'avoir point apperçu , s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais , si le lecteur nous a pardonné la suppression du plus brillant des premiers propos de ce cercle , il voudra bien sans doute excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant utile , pour le bien de cette histoire , de ne pas supprimer la sortie de Mylady Bellaston , qui , s'étant levée quelques instans après le départ de Jones , dit en embrassant madame Fitz-Patrick , je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine Sophie ; je ne vois rien à craindre pour elle , de la part de ce drôle-là.



CHAPITRE V.

Avanture de JONES, dans son nouvel appartement.

LE lendemain matin, dès que notre héros crut qu'il pouvoit être jour chez madame Fitz-Patrick, il se présenta à sa porte : mais on lui dit qu'elle étoit déjà sortie.

Cette réponse surprit d'autant plus Jones, qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier, depuis le point du jour, sans avoir vu sortir personne de cette maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse, non-seulement pour le présent, mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le lecteur ; disons-lui, tout d'un coup, que le pair d'Irlande, protecteur déclaré des dames, & toujours jaloux de leur réputation, avoit conseillé, & même exigé que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit, du haut de sa grandeur, à-peu-près comme un polisson.

Nous avons déjà dit, que Jones avoit chargé Partridge de lui chercher un autre logement ; c'est de quoi nous allons entretenir le lecteur.

Notre héros avoit souvent ouï parler à

M. Alworthy, d'une très-honnête femme, chez laquelle il avoit coutume de loger, lorsqu'il alloit à Londres. Cette femme, qui demouroit dans Bond-Street, l'un des plus beaux quartiers de la ville, étoit veuve d'un ministre, qui, en mourant, l'avoit laissée propriétaire de deux filles, & de beaucoup de sermons manuscrits.

De ces deux filles, Nancy, l'ainée, étoit âgée d'environ dix-sept ans; & Betty, la cadette, en avoit à peine dix.

C'est là que Jones avoit envoyé Partridge, qui lui avoit arrêté une chambre au second étage, & une pour lui-même un peu plus haut.

Le premier, étoit occupé par un de ces jeunes gens, qui, dans le dernier siècle, étoient connus par la ville sous le titre de gens d'esprit & de plaisir; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre: car, si les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou professions auxquels ils s'occupent, ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaisir, étoient parfaitement bien nommés. Les spectacles, les cassés, & les tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires: le bon goût, & la gaieté occupoient leur loisir, & l'amour leurs momens les plus sérieux. Les Muses & le vin concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flammes; non contents d'admirer les charmes d'une

maîtresse, ils savoient la rendre célèbre ; & presque tous étoient bons juges ; non-seulement de leurs propres ouvrages , mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens d'esprit & de plaisir. Mais, je demande, si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à se distinguer dans le monde ? car l'esprit n'est certainement pas de leur ressort : ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice : ils ont monté un degré plus haut que leurs prédécesseurs ; on peut même les appeler gens de sagesse & de vertu. (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

Ainsi, tandis que les jeunes gens dont nous avons parlé d'abord, passaient leur tems à boire à la santé de leurs maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une pièce de théâtre, ou à prononcer sur un poëme au café de Will, & de But-ton : ceux d'aujourd'hui, par toute sorte de moyens, cherchent à s'assurer les suffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la chambre des communes, ou plutôt pour le magasin. (1) Mais la science du jeu est celle de toutes

(1) *London Magazine*. C'est un Ouvrage périodique qui paroît tous les mois.

qui exerce le plus leur génie : c'est leur étude la plus sérieuse ; tandis qu'un cercle de connoisseurs en peinture , en musique , & en sculpture remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y pourtant, des professeurs de philosophie , prétendue naturelle , toujours plânant dans les espaces imaginaires , & ne connoissant rien de la nature , que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque Jones eut passé la journée à attendre en vain madame Fitz-Patrick, il revint très-affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur , un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après , il distingua la voix d'une femme , qui le prioit au nom du ciel de descendre au plutôt , s'il vouloit prévenir un assassinat. Jones n'avoit jamais pensé deux fois pour voler au secours des opprimés : il franchit les escaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la salle à manger , d'où partoît le bruit , il voit le jeune homme dont nous avons déjà parlé , & qui logeoit au-dessous de lui , collé contre le mur par son propre domestique. Il voit , en même tems , une jeune fille effrayée , qui se tordant les bras à côté d'eux , crioit au meurtre , en se désespérant. Il est vrai que le pauvre gentilhomme alloit être étouffé , si Jones n'étoit venu fort à

propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût reçu nombre de coups , tant de pieds que de poings , de la part du jeune gentilhomme , qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force , le coquin s'étoit fait une espèce de scrupule de frapper son maître , & se contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais , il n'eut pas tant de respect pour Jones. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adversaire , que se retournant tout-à-coup , & tombant sur notre héros , il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing , que les spectateurs de l'amphithéâtre de Broughton voient donner avec tant de plaisir , mais qui en font si peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuste Jones n'eut pas fitôt reçu cette politesse , qu'il s'empressa de la rendre au double. De-là s'ensuivit un combat , terrible à la vérité , mais qui ne dura pas longtems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre Jones , que le maître ne l'avoit été l'instant auparavant de se défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune , suivant sa coutume ordinaire , changea tout-à-coup la face des choses : le premier vainqueur gissoit par terre , presque sans sentiment ; & le gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré ,

pour remercier M. Jones de l'avoir secouru si à propos. Notre héros reçut aussi les remerciemens les plus vifs & les plus sincères de la part de la jeune personne spectatrice de la scène, & qui n'étoit autre que Miss Nancy, la fille aînée de la maison.

Le laquais ayant enfin retrouvé ses jambes, s'adressa à Jones, en branlant la tête, & en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'angloise) vous avez payé de votre personne à l'amphithéâtre, ou je suis diablement trompé. Plus de guerre avec vous, monsieur, vous êtes un peu trop rude joueur pour moi.

Il est vrai, que ce soupçon étoit assez pardonnable : Jones étoit à la fois, & si agile & si robuste, qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings, & de terrasser à son aise tous les héros emmitouflés (1) de l'illustre école de Broughton.

(1) De crainte que cette Epithète n'embarasse la postérité, nous croyons devoir l'expliquer, par un Avertissement qui fut publié à Londres, le premier Février 1747.

N. B. M. Broughton, si on veut l'aider convenablement dans son entreprise, offre d'ouvrir une Académie dans sa maison, au *Marché au*

Le jeune homme, qui s'appeloit Nightingale, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir, sans avoir bû une bouteille de vin avec lui. Jones y consentit, plus par complaisance, que par inclination : la tristesse & le trouble de son ame, le rendoit alors peu sensible au plaisir, & moins propre encore à la conversation. Miss Nancy, la seule femelle qui fût alors dans la maison, sa mere & sa sœur étant à la comédie, consentit aussi à leur tenir compagnie. Les verres & la bouteille sur la table, M. Nightingale apprit à Jones le sujet de sa querelle avec son laquais, qu'il venoit de chasser.

Je me flatte, monsieur, lui dit-il, que

Foin, pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie & la pratique de cet Art vraiment Anglois ; les différentes touches, blessures, attitudes usitées dans cette espece de combat, y seront expliquées à fonds, & disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction ne soient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles*, on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira, pour cet effet, des *Muffles* postiches, qui les préserveront d'avoir les yeux pochés, les joues meurtries & le nez cassé.

vous n'induisez pas de cette aventure , que je sois dans l'habitude de battre mes gens : c'est , en vérité , la première fois que je m'en avise ; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin , que ma patience étoit à bout ; & j'espère que vous me trouverez excusable. Le hasard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire , jugez de ma surprise , en trouvant quatre grands gentilshommes *servans* , jouant aux cartes autour de mon feu ! & mon Hoyle , (1) monsieur mon beau Hoyle , qui m'a coûté une guinée , tout ouvert sur la table , & tout taché par ces gredins dans le plus bel endroit du livre ! Ce spectacle , vous l'avouerez , n'étoit pas plaisant pour moi. Je me suis pourtant retenu , jusqu'au départ de l'honnête compagnie ; alors , j'ai un peu chapitré mon homme , qui , au lieu de m'appaiser en convenant de son impertinence , m'a dit fort gravement , que les domestiques étant hommes , devoient ainsi que les autres avoir leurs momens de récréation. Qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon livre ; mais que plusieurs de ses amis en avoient acheté d'aussi beaux

(1) Le Livre d'*Hoyle* , est un Traité du Jeu de Cartes appelé *Wisk* , le plus pratiqué des Anglois. Ce Livre , dans la nouveauté , se vendoit une *Guinée* , on l'auroit aujourd'hui pour 24 sols.

pour un schelling ; (1) & que j'étois maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis emporté alors il est devenu furieux bref, il a interprété mon retour à la maison , plutôt que de coutume il a fait certaines réflexions il a nommé certaine jeune demoiselle , de façon de façon que je me suis oublié moi-même , & que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation étoit à peine finie , lorsque la mere & la sœur de Nancy rentrent. Tous passèrent gaiement la soirée ensemble ; & Jones fut assez maître de lui-même pour contribuer au plaisir de la compagnie. Il est vrai , que la moitié de sa vivacité naturelle , jointe à la douceur de son caractère , suffisoit pour en faire un très-aimable convive : aussi plut-il tant à toute la table , que M. Nightingale lui demanda son amitié , que Mlle. Nancy lui fit des politesses , & que la veuve , enchantée de son nouveau locataire , l'invita avec l'autre à dîner le lendemain.

Jones , de son côté , étoit aussi fort content d'eux. Mlle. Nancy , quoiqu'une très-petite créature , étoit extrêmement jolie ; & la veuve avoit tous les charmes que peut

(1) Le Schelling revient à-peu-près à notre piece de 24 sols.

avoir une femme qui vîse à la cinquantaine. Née sans malice, elle étoit toujours gaie ; ne pensant, ne parlant jamais mal de personne, & n'en ayant jamais souhaité à ses plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenue, parce que ce desir, naturel en elle, étoit exempt d'affectation : amie chaude & fidelle, quoique peu riche, sa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne épouse, elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en est point de notre histoire comme de ces papiers publics, où l'on nous peint les caractères des gens que l'on n'a jamais vus, & dont on n'entendra plus parler : ainsi le lecteur peut conclure, que cette bonne femme reparôitra sur la scene, pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour M. Nightingale, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le rendoit plus cher aux yeux de notre héros, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & particulièrement ceux du plus grand désintéressement en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit

celui d'un berger de l'ancienne Arcadie , & paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune cavalier moderne : mais il n'étoit tel que par imitation , & la nature l'avoit formé pour jouer un rôle rien plus estimable.



CHAPITRE VI.

Evénemens du déjeuner. Observations sur l'Education des filles.

LA même compagnie se rassembla le lendemain matin avec les mêmes sentimens que chacun avoit conçus l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre Jones étoit extrêmement affligé. Partridge, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame Fitz-Patrick, l'avoit trouvée délogée, sans avoir pû apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que Jones avoit ressentie, au récit de cette nouvelle, étoit si vivement peinte sur son visage, qu'il auroit envain prétendu la cacher.

La conversation roula, comme précédemment, sur l'amour; & M. Nightingale se répandit encore, sur ce sujet, en sentimens tendres, généreux, & désintéressés. Madame Miller (car c'est ainsi que s'appeloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup : mais lorsqu'il s'adressa à Nancy, pour savoir ce qu'elle en pensoit; je crois, dit-elle, que celui de la Compagnie qui a le moins parlé sur cette passion, est peut-être celui qui ressent le plus vivement ses effets.

Ce compliment étoit si probablement

adressé à Jones , que nous eussions été fâchés de le laisser tomber , sans y faire attention. Notre Héros ; en y faisant une réponse très - polie , fit pourtant entendre délicatement à la Demoiselle , que son propre silence sur la même matière pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai , qu'elle avoit peu parlé la veille , & encore moins ce jour-là.

Je suis charmée , dit Madame Miller , que Monsieur ait fait cette remarque ; & je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous donc , mon Enfant ? je ne vous vis jamais si morne. Qu'est donc devenue votre gaieté ? ... Croiriez-vous , Monsieur , que je ne l'appelle ordinairement que ma petite jaseuse ? Elle n'a pas parlé vingt fois depuis huit jours.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une Servante , qui apportoit un gros paquet , à l'adresse de M. Jones. Un domestique venoit , dit-elle , de le lui remettre , & étoit disparu sur le champ , en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

Jones , surpris de l'aventure , dit que c'étoit sans doute une méprise : mais la Servante persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit , toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet ; dans lequel on trouva un Domino , un masque , & un billet de Bal.

Jones , alors , soutint encore plus forte-

ment qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé; & la Compagnie ne savoit plus qu'en dire, à l'exception de M. Nighingale, qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un rendez-vous, & d'une bonne fortune pour M. Jones, lorsque Mlle Nancy ayant secoué le Domino, en fit tomber une carte, sur laquelle on lut ces mots :

A M. JONES.

C'est la Reine des Fées qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés, en obéissant à ses ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. Nightingale; & Jones, lui-même, se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de Madame Fitz-Patrick, il se flatta que tout ceci venoit de sa part, & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa Sophie. Ce raisonnement n'étoit pas trop bien fondé : mais les Amans se flattent toujours, & souvent même sur des apparences encore plus chimériques. Jones étoit vif, il se livra tout entier à cet espoir, & reprit toute sa bonne humeur.

M. Nightingale se chargea de le conduire au Bal; il offrit même des billets à Mrs Nancy, & à sa mère : mais ils ne furent point acceptés. Ce n'est pas, dit cette bonne femme, que je conçoive le mal que

certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle Mascarades; je pense seulement que ces sortes de plaisirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang; & non pas aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, & à épouser tout au plus un Artisan... Un Artisan! s'écria Nightingale: c'est estimer bien peu votre Nancy. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand sur la terre.... Eh, de grace, M. Nightingale, répondit la mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles visions!... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en souriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espece. Les femmes dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit de satisfaire leurs fantaisies: c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent; elles abusent même trop souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela, qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre, fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais, que mes filles épousent qui elles voudront, je tâcherai de faire en sorte que leurs époux soient contents d'elles.... Ne parlons donc

plus de Mascarade, je vous en prie: Nancy pense sûrement trop bien pour avoir envie d'y aller. Elle se souvient, sans doute, que lorsque vous l'y menâtes l'année dernière, ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête, qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même, & à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir, qui échappa alors à Nancy, semblât prouver que le sentiment de sa mere n'étoit pas trop de son goût, elle n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme, avec toute la tendresse d'une mere, en avoit conservé toute l'autorité; & comme sa complaisance pour ses filles, n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé, ou à leur futur bien-être, elle ne souffroit pas que ses ordres fondés sur de pareils motifs fussent sujets à désobéissance ou à contestation. M. Nightingale même, qui, depuis deux ans logeoit dans la maison, connoissoit si bien là-dessus le caractère de la Maman, qu'il n'osa répliquer à son refus.

M. Nightingale, dont l'amitié pour Jones augmentoit à chaque instant, vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret, où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses meilleurs amis. Notre Héros s'en excusa, sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

A dire le vrai, Jones étoit alors dans une situation singulière, mais où tombent

pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un sol dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philosophes , qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Sages de la rue des Lombards , & du Café de White.

Tout amoureux qu'étoit notre Héros , tout transporté qu'il étoit de l'espérance de voir sa Sophie le soir même , il sentit pourtant , dans le courant de la journée , que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. Partridge fit aisément cette découverte , & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés concernant le billet de banque. Il eut même assez de courage , en s'apercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre , pour hasarder encore quelques conseils mesurés touchant la pressante nécessité de retourner chez M. Alworthy.

O Partridge ! s'écria Jones , tu ne peux voir ma fortune dans un point de vue plus désespéré , que je ne la vois moi-même ; & je commence à me repentir , avec douleur , d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement , pour suivre un malheureux tel que moi. Quitte-moi , mon ami ; va , retourne dans ta maison , c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense , tu as même souffert pour moi ; plutôt au Ciel , que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse , prends
le

le porte-manteau que nous avons laissé chez toi, vends tout à ton profit, je te le donne, en attendant (mais puis-je l'espérer !) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai & si pathétique, que Partridge, qui parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur insensible, fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître, & sur-tout dans l'adversité, il recommença les instances les plus pressantes, pour l'engager à retourner dans le Comté de Somerset. Au nom du Ciel, Monsieur ! lui dit-il, daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir. Que pouvez-vous faire ici ? sans argent, sans crédit, sans amis, comment vivre ? je ne vous quitterai jamais : non ! par-tout où vous puissiez aller, quelque parti que vous preniez, je ne vous quitterai jamais !.... mais songez de grace..... songez Monsieur, que votre intérêt seul, & que la raison même vous ordonnent, & vous forcent de partir au plutôt !....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit, répondit Jones, combien de fois faut-il que je te répète, que je n'ai point d'asyle où je puisse me retirer ? Si j'avois quelque espérance que les portes de M. Alworthy, pussent encore m'être ouvertes, attendrois-je, hélas ! que la misère me forçât de revoler chez lui ?... quel obstacle, grand Dieu,

pourroit me retenir un instant , ou m'empêcher d'aller tomber à ses pieds ? mais , hélas ! il m'a banni..... & pour jamais de sa présence..... ô Partridge ! je me rappelle encore ces mots.... c'étoit en me donnant une somme d'argent , qui certainement devoit être considérable..... ses derniers mots furent..... *ma résolution est prise : à compter de ce jour , je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici , la douleur ferma la bouche à Jones , & la surprise à Partridge. Ce dernier , recouvra pourtant bientôt après la parole ; & après quelques légers préliminaires , où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux , il s'informa du montant de la somme que Jones disoit avoir reçue de M. Alworthy , & de ce qu'étoit devenu cet argent.

Notre Héros le satisfit pleinement sur ces deux points ; & Partridge étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples commentaires , lorsqu'un domestique vint avertir Jones , que M. Nightingale l'attendoit dans son appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent habillés pour le bal , & que M. Nightingale eut donné ses ordres pour deux chaises à porteurs , M. Jones se trouva accablé d'un nouvel embarras , qui paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns de nos lecteurs. C'étoit de savoir , où trouver un Schelling !

mais, si ces mêmes lecteurs ont la bonté de réfléchir un instant, sur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix ou vingt mille si l'on veut, pour satisfaire une fantaisie, leur a fait sentir d'inquiétudes & de peines, ils se formeront peut-être une idée de ce que M. Jones dut souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin à avoir, pour la première fois, recours à Partridge, très-résolu à quelque extrémité qu'il dût se trouver réduit, de ne plus mettre le pauvre Pédagogue dans le cas de rien avancer pour lui.

Il est vrai, que depuis peu de jours, soit que Partridge eût envie que le billet de banque fût négocié, soit qu'il imaginât que la famine pourroit chasser notre héros de Londres, il avoit cessé de lui faire aucune offre de ce genre.



C H A P I T R E V I I .

JONES' au bal.

NOS cavaliers arriverent enfin dans ce Temple, où M. Heydegger, * ce grand prêtre des plaisirs d'Angleterre, ainsi que les anciens prêtres du Paganisme, annonçoit la présence d'une Divinité que l'on n'y trouvoit jamais.

M. Nightingale, après avoir introduit Jones, ne lui tint pas long-tems compagnie : un masque femelle qu'il rencontra, au second tour, s'empara de son bras. Adieu, dit-il, mon ami : vous êtes bien ici; travaillez maintenant pour votre compte.

Jones avoit dans la tête que Sophie devoit être au bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gaieté que les lumieres, la musique, & la nombreuse compagnie, que bien des gens prétendent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes qui, par la taille, l'air, ou la marche, pouvoient ressembler à Sophie. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant, dans la vue de s'attirer une réponse qui pût décéler cette voix qu'il étoit

[*] Entrepreneur du Bal public de Londres.

bien sûr de ne pas méconnoître. Les unes lui répondoient, quoi ! vous me connoissez ? Le plus grand nombre, je ne vous connois pas ; d'autres le traitoient d'impertinent ; quelques-unes ne répondoient pas du tout ; plusieurs enfin lui parloient aussi gracieusement qu'il pouvoit le souhaiter, mais ce n'étoit pas avec la voix de Sophie.

Tandis qu'il s'entretenoit un instant avec une de ses dernières, une Dame, en Domino, lui dit, en lui frappant sur l'épaule, si vous vous amusez plus long-tems avec tout ce badinage, j'en instruirai Miss Western.

A ce nom, Jones abandonna sa compagne, & courut après la Dame au Domino, en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer, si elle étoit actuellement dans la salle.

La Dame, qui marchoit toujours, gagna le fond du dernier cabinet, où, sans répondre à Jones, elle se jeta sur un siège, en s'écriant qu'elle étoit excédée de fatigue !... Notre héros prit place à côté d'elle, & redoubla la vivacité de ses instances, jusqu'à ce que l'inconnue ouvrant enfin la bouche, lui dit froidement, je croyois plus de discernement à M. Jones ; & je n'aurois pas imaginé qu'aucun déguisement pût lui dérober sa Maîtresse... Elle est donc ici, Madame ? s'écria Jones en se levant... doucement, Monsieur, parlez plus bas, répliqua la Dame, on peut nous observer... Je vous

jure , sur mon honneur , que Miss Western n'est point ici.

Jones se jettant alors sur la main du Masque , épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce que l'on aime a de plus pressant & de plus pathétique , pour savoir où étoit sa Sophie. Mais il parloit en vain : on feignoit même de ne pas l'entendre.

Notre Héros en vint alors aux reproches. Ce n'étoit pas la peine , Madame , lui dit - il d'un ton aigre-doux , de m'avoir donné avant-hier un rendez-vous , pour déloger le lendemain : malgré le déguisement de sa voix , je connois la Reine des Fées , & Madame Fitz-Patrick est un peu trop cruelle de se réjouir si long-tems aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée , répondit la Dame , je conserverai la même voix , de crainte d'être reconnue par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pu penser , mon beau Monsieur , que j'aimasse assez peu ma cousine , pour vous aider dans une intrigue dont la fin ne peut qu'entraîner sa ruine , & peut-être la vôtre même?... Que dis-je ? fussiez-vous assez injuste pour avoir conspiré sa perte , la croyez-vous , après avoir eu le tems d'y réfléchir , assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vu l'abîme où la

plongeoit un ennemi, bien plutôt qu'un Amant ?

Hélas, Madame, lui dit Jones, que vous connoissez peu mon cœur, en m'appelant l'ennemi de Sophie !

Mais, celui qui veut ma perte, répliqua la Dame, est bien mon ennemi apparemment ? Non, Monsieur ; ma cousine n'a rien à espérer que de la part de son pere : c'est-à-dire, fort peu de chose, si elle ne se hâte pas de regagner son amitié.... Vous le connoissez ; vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Jones jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur Sophie ; qu'il souffriroit mille morts plutôt que de ne pas sacrifier ses propres desirs à la gloire & aux intérêts de son Amante. Je fais trop, je connois trop, dit-il, l'énorme distance que le Ciel a mise entr'elle & moi : j'avois résolu depuis long-tems d'abandonner jusqu'à l'espoir même ; mais certaines raisons, que je ne puis vous confier, m'ont fait souhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu.... Non, Madame, s'écria-t-il en soupirant, mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées, qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien, sur la terre, que je ne sacrifiasse pour posséder Sophie, excepté Sophie elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas

déjà conçu une idée fort sublime des vertus de notre Dame masquée ; & quoique ; probablement , elle doive peut-être justifier ci-après une partie de ce que l'on en pense : il est pourtant certain que la noblesse des sentimens de Jones fit sur elle une très-forte impression , & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

La Dame , après avoir rêvé quelques momens , lui dit , qu'elle taxoit maintenant ses prétentions passées sur Sophie moins de présomption que d'imprudenc. Les jeunes gens , ajouta-t-elle , ne peuvent jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition , dans un jeune homme , & je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi , je connois les femmes ; & je suis convaincue qu'il en est . . . Mais , ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme , que je connois à peine , & dont la conduite à mon égard doit me plaire si peu ? . . .

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions , disoit-il , avec feu , étoient droites ; & il n'imaginoit pas avoir pu offenser la Dame dans tout ce qu'il avoit dit sur le chapitre de Sophie . . . j'en suis très-persuadée , répondit-elle ; mais se peut-il que vous connoissiez assez peu les femmes , pour ignorer que

Paffront le plus fenfible pour elles , eft de les entretenir long-tems de la paffion qu'on reffent pour une autre ? Si la Reine des Fées n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie , elle ne fe fût en vérité pas avifée de vous donner un rendez-vous ici.

Notre Héros ne s'étoit jamais fenti moins échauffé que dans cet instant ; cependant la politesse & la galanterie envers les Dames , étant auffi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité , il se feroit cru auffi méprifable , en refusant un cartel amoureux , que s'il se fût agi d'un rendez-vous pour se battre ; mais il y avoit plus ici : son amour même pour Sophie lui faisoit une nécessité de ne point se mettre dans le cas de déplaire à une Dame qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Partant de cette idée , il commençoit à répondre avec vivacité au dernier discours de l'inconnue , lorsqu'un Masque habillé en vieille vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carrière à leur mauvaise langue ; en disant des vérités impunément ; de ces bonnes âmes , enfin , dont l'objet principal est de troubler les plaisirs d'autrui. La vieille ayant apperçu de loin notre ami Jones , avec sa Dame masquée qu'elle connoissoit très-bien , en grande

conférence dans un coin reculé, avoit jugé à propos de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpier, par la piquante malignité de ses attaques, elle les poursuivit par-tout où ils cherchent à l'éviter, jusqu'à ce que M. Nightingale, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami, appela la maudite vieille, & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différens tours & détours que Jones fit dans le Bal avec sa Dame, pour se sauver des persécutions de ce Masque, il s'apperçut qu'elle parloit à nombre de personnes avec le même air de connoissance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité, Madame, lui dit-il, il faut que vous ayez un discernement infini, pour reconnoître tant de personnes sous le masque!

Bon, dit la Dame, rien n'est si insipide & si enfant, que le déguisement des gens d'une certaine condition. Nous nous connoissons tous aussi parfaitement, au premier coup-d'œil, que dans une assemblée, ou au Cours: aussi ne verrez-vous pas une seule femme, ayant quelque rang dans le monde, converser avec qui que ce soit, s'il n'y fait une certaine figure, ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref, le brillant de cette assemblée est

composé de gens qui n'y viennent, à proprement parler, que pour ce qu'on appelle *tuer le temps* ici comme ailleurs; & qui s'en retirent souvent aussi ennuyés, que du plus long sermon. Au vrai, cela n'est pas fort amusant: je commence à m'en trouver très-fatiguée; & si je m'y connois, vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité, si je m'en retournois tout-à-l'heure au logis?

Je ne connois qu'un autre acte de charité qui puisse être aussi méritoire, s'écria Jones avec chaleur; ce seroit de me permettre de vous y accompagner.

En vérité, répondit la Dame, il faut que vous ayez une étrange opinion de moi, pour imaginer que, sur une connoissance aussi précipitée, je sois femme à vous recevoir chez moi, & qui pis est à cette heure-ci! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine, à quelque autre motif? Regardez-vous cette entrevue, concertée de ma part, à peu près comme un rendez-vous tirant à conséquence? M. Jones est apparemment déjà accoutumé aux conquêtes soudaines!

Je n'y suis point accoutumé, Madame, répondit notre Héros, sans se déconcerter; mais, puisque vous avez pris mon cœur par surprise, tout le reste est à vous.

Ces mots furent prononcés avec tant

d'action, que la Dame, après l'avoir prié de se modérer, dans la crainte que leur familiarité ne fût remarquée, lui dit, qu'elle alloit souper chez une de ses amies, où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la suivre. Il est vrai, ajouta-t-elle, d'un ton un peu plus radouci, que mon amie n'est point méchante: mais, au fond, que ne pourroit-elle pas penser, si... non Monsieur, de grâce ne me suivez pas, je vous en prie! vous me mettriez, en vérité, dans le cas de ne savoir que lui dire.... Adieu, n'en parlons plus.

La Dame sortit alors du Bal; & Jones, malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour n'en pas être effrayé. Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé pour se rendre au Bal, vint encore une fois le désespérer: il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne là pour en emprunter. Son courage lui fit franchir cette difficulté: il aima mieux s'exposer à toutes les clameurs des Porteurs, & aux mauvaises plaisanteries des Spectateurs subalternes, en suivant à pieds & en Domino la chaise de sa Dame, que de risquer peut-être de ne la jamais revoir. Heureusement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts préens, pour le suivre, sans quoi il n'eut sûrement pas tardé à avoir toute la populace à ses trousses.

La Dame descendit dans une rue peu éloignée du Carré d'Hanovre : la porte fut ouverte au premier coup de marteau ; elle y entra avec sa chaise ; & Jones, sans autre cérémonie, lui présenta la main, & monta l'escalier avec elle.

L'inconnue, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise, ensuite par se plaindre de ce que son ami avoit manqué à sa parole. Elle marqua, l'instant après, quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec Jones..... Que dira-t-on, Monsieur ? s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas, si l'on vient à savoir une aventure de cette espece ? & qui m'en eût jamais soupçonnée ? ...

Jones, sans s'amuser à répondre à toutes ces questions, devint bientôt si importun, que le masque, dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire, vint enfin à tomber, & offrit aux yeux de notre Héros, non pas Madame Fitz-Patrick, mais My-lady Bellaſton elle-même.

Il nous paroît inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation, où il ne se passa rien que de très-ordinaire en pareilles circonstances, & qui dura depuis deux jusqu'à six heures du matin. Le Lecteur, suivant nous, ne doit savoir de ceci que ce qui est absolument nécessaire à notre

Histoire : c'est-à-dire , que la Dame promit à Jones de faire tous ses efforts pour déterrer l'asyle de Sophie ; & pour procurer dans quelques jours à notre Héros une entrevue avec elle , sous condition expresse qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté , ainsi qu'un autre rendez-vous pour le soir même au même endroit , nos gens se séparèrent. La Dame retourna à son Hôtel , & Jones à sa chambre garnie.



CHAPITRE VIII.

Scene douloureuse.

JONES, après s'être reposé quelques heures, fit appeler Partridge ; & lui remit en main un billet de banque de cinquante livres Sierling , avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vue , les yeux du Pédagogue s'enflammerent ; la joie , & la surprise ; paroïssent s'y peindre à l'envi.

Cependant, dès qu'il eut trouvé le tems de réfléchir, il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu avantageux pour son Maître. L'idée du Bal, du déguisement dans lequel Jones étoit parti & revenu, son absence de la maison pendant la nuit entière , tout contribua à lui donner à penser plus qu'il ne l'eût voulu. Eh , avoit-il tant tort ? ... Le Lecteur lui-même , à moins qu'il ne soupçonne Lady Bellafton d'avoir été généreuse , ne feroit-il pas un peu du sentiment de Partridge ?

Hâtons-nous donc de justifier pleinement M. Jones , en rendant justice à la libéralité de cette Dame , qui , quoique peu portée d'inclination pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas entièrement dépouillée de cette vertu Chrétienne ; & qui pensoit (très-sensément , je crois) qu'un jeune

homme de mérite , sans un misérable Schetling dans sa poche , n'étoit pas un objet indigne de sa pitié.

M. Jones , & M. Nightingale , étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame Miller , leur hôtesse. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table , dans la salle à manger , où ayant trouvé les deux Demoiselles , ils attendirent envain la bonne mere depuis trois heures jusqu'à cinq. Elle arriva enfin , mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la pressa , avec autant de vivacité que d'inquiétude , d'en dire le sujet. Elle laissa échapper un soupir , & parla ainsi.

J'espère , Messieurs , que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait attendre : j'ose même dire que j'en suis sûre , dès que vous en saurez la cause . . . j'ai été voir une de mes parentes , qu'on m'a dit être en couche , & qui demeure à six milles de Londres . . . quel exemple pour les jeunes gens ! dit-elle , en regardant ses deux filles , qui font des mariages indiscrets. Sans un peu de fortune , il n'est point de bonheur dans ce monde. O Nancy ! comment pourrois-je peindre la triste situation où j'ai vu ton infortunée cousine ? Elle est accouchée depuis huit jours au plus : je l'ai trouvée , par ce tems-ci , dans une chambre vaste & froide , sans rideau à son lit , sans feu dans sa chambre , sans rien dans

la maison de quoi en faire. Son second fils ; cet aimable petit enfant , que tu connois ; est dangereusement malade à côté d'elle ; car il n'est point d'autre lit dans la maison. Pauvre petit Tommy ! je crois , Nancy , que tu ne verras plus ton favori , il est dans un trop triste état. Les autres enfans se portent assez bien : mais je crains que Moly ne soit bientôt la victime de son bon naturel ; elle n'a que treize ans , M. Nightingale ! & je ne vis jamais de garde plus laborieuse & plus attentive : elle veille nuit & jour ; elle sert à la fois sa mere , & son frere ; & ce que je trouve de plus étonnant dans cette jeune créature , elle est aussi tranquille , son visage est aussi riant quand elle approche de sa mere , que si son sort étoit heureux ! ... je l'ai vue cependant , j'ai vu la pauvre enfant se retourner de tems en tems pour essuyer ses larmes , & les dérober à sa mere....

Ici , madame Miller , baignée des siennes propres , fut obligée de s'arrêter , & remarqua plus d'un cœur aussi sensible que le sien. Elle se remit enfin , & continua en ces termes.

La mere , au milieu de tout ce que sa situation a de déplorable , montre une fermeté surprenante. Le danger de son fils est ce qui la touche le plus : elle tente pourtant de déguiser ses allarmes , pour ne pas accabler son époux. Mais sa douleur perce

à travers ses efforts pour la cacher ; c'est son enfant chéri, qu'elle voit dans les bras de la mort ! tout annonce en elle & la crainte & la tendresse maternelle. Non, je ne fus de ma vie plus émue, que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux (qui à peine touche à sa septième année) tandis que sa mère le baignoit de pleurs, la supplier de ne point s'affliger Non, maman, s'écrioit-il, non je ne mourrai pas ; le seigneur, j'en suis sûr, ne fera point mourir Tommy : le ciel est beau, vous m'en l'avez dit, mais j'aime encore mieux mourir de faim avec mon papa & vous, que d'aller là Pardonnez, messieurs, (dit encore une fois la bonne femme, étouffée par ses larmes) je ne saurois tenir à tant de tendresse & de sensibilité dans un enfant hélas ! c'est pourtant peut-être celui de sa famille, qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute, avant qu'il soit deux jours, il ne craindra plus les maux qui affligent l'humanité. Le père est un objet bien plus digne de compassion. Pauvre infortuné ! il peint à mes yeux l'image de l'horreur : ses regards sont ceux d'un mort, plutôt que d'un vivant. O ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux, en mettant le pied dans cette chambre ! le pauvre homme étoit derrière l'oreiller, soutenant à la fois sa femme & son fils. Une veste légère composoit tout son habillement :

son habit étendu sur le lit des deux malades , suppléoit au défaut de couvertures
 Lorsqu'il s'est levé pour venir me recevoir , à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous , M. Jones ? c'étoit , il n'y a pas quinze jours , un des beaux hommes qu'on pût voir , M. Nightingale le connoît. Aujourd'hui , ses yeux éteints & cavés , son visage livide , & sa barbe longue & épaisse , me l'ont rendu méconnoissable. Affaîlé sous le poids du malheur , du froid , de la faim , & des tristes objets qui l'entourent , sa femme le supplie en vain de manger il m'a dit en secret il m'a dit pourrai-je hélas , le répéter ? il m'a dit , qu'il ne pouvoit se résoudre à manger le pain dont manquoient ses enfans ! Cependant , le croirez-vous , messieurs ? dans cet abîme de misère , sa femme a d'aussi bons bouillons , que s'ils nageoient dans l'abondance : je l'ai goûté , je n'en vis jamais de meilleur ! c'est un ange , dit-il , qui l'a mis en état de procurer ce secours à sa femme. Je ne fais ce qu'il entend par-là : j'étois si troublée , que je n'ai seulement pas songé à lui faire la moindre question.

Voilà , messieurs , ce que j'ai vu ; & c'est l'amour qui a fait ce mariage : c'est l'amour qui a uni deux mendiens ensemble. Je puis dire , pourtant , que je ne vis jamais d'époux plus fidèles & plus tendres ; mais

à quoi sert cette tendresse mutuelle , qu'à les rendre encore plus malheureux ?

En vérité , Maman , s'écria Nancy , en s'effuyant les yeux , j'avois toujours regardé ma cousine Anderson , comme une des plus heureuses femmes que je connusse. Je n'ai même jamais rien aperçu dans leur maison , qui portât l'apparence de la misère ; & vous venez de me percer le cœur ! O ma fille ! répondit la mère , cette vertueuse & digne épouse s'est toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des besoins de sa famille : ils ne connurent jamais l'aïfance ; mais la cause de leur ruine , aussi subite que totale , vient d'un frere ingrat & inhumain. Ce pauvre homme s'étoit rendu caution pour lui , dans une affaire : le perfide a souffert que l'on enlevât tout , que l'on vendit tout chez M. Anderson , la veille même des couches de sa femme. Il prétend m'avoir écrit alors , & avoir donné sa lettre à l'un des huissiers qui avoit été en garnison chez lui. Cet infâme ne me l'a pas remise Que n'aura pas pensé ce pauvre homme , en voyant passer huit jours entiers , sans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas sans émotion , ni sans douleur , que Jones avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini , que tirant madame Miller dans une chambre à côté , & lui présentant sa bourse où étoient les 50 livres

sterling, il la pria d'en prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda Jones en cet instant, n'est pas aisé à décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espèce d'agonie Juste ciel ! s'écria-t-elle, est-il une telle ame au monde ? puis, revenant par degrés à elle-même : oui, dit-elle, en soupirant, j'en connois encore une ; mais il n'en est point d'autre.

J'espère, madame, lui dit Jones, que les sentimens d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui sur-tout qui nous porte à secourir à si peu de frais notre semblable, ne me paroît point du tout étonnant.

Madame Miller, après avoir pris dix guinées, malgré toutes les instances de Jones pour qu'elle en prît davantage, lui dit qu'elle avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens ; & qu'elle feroit en sorte que les bienfaits de notre héros, leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils retournèrent alors dans la salle à manger, où M. Nightingale parut prendre beaucoup de part à la triste situation de tant de malheureux, qui étoient de sa connoissance, pour les avoir vus plus d'une fois chez madame Miller. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui, lâcha

maintes imprécations contre le frere de M. Anderson, & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen, pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas, par exemple, dit-il à madame Miller, les recommander à M. Alworthy ? Ou bien, que pensez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances ? Pour moi, je donnerai volontiers une guinée, & de bon cœur.

Madame Miller ne répondit rien ; & Nancy, à qui sa mere avoit fait part tout bas de la générosité de M. Jones, devint pâle comme la mort.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoit secrètement indisposée contre M. Nightingale. Car, eut-il dû savoir ce que notre héros avoit donné, il n'étoit en aucune façon tenu de suivre cet exemple ; & j'en connois mille, qui en pareille occasion, n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit notre homme, qui, voyant qu'on ne lui demandoit rien, laissa tomber ses offres, & garda son argent dans sa poche.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

JONES revit le soir Mylady Bellaſton, & eut encore une longue converſation avec elle : mais comme elle roula ſur les mêmes matieres que ci-devant, nous nous diſpenſerons de les particulariſer.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas beſoin d'images ; & il en eſt d'un genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au ciel, par exemple, que l'on couvrît pour jamais du plus épais de tous les rideaux preſque toutes celles qui nous ſont depuis peu arrivées de France ! Eternelles & plattes copies d'un excellent original, aſſez modeſte cependant pour ne s'être préſenté lui-même que ſous le titre d'imitateur d'un prétendu peintre étranger.

Jones aſpiroit de plus en plus après l'inſtant de revoir Sophie ; & voyant peu de vraisemblance, après quelques autres entrevues avec Lady Bellaſton, de la revoir par ſon moyen ; s'appercevant même, au contraire, que la dame ne pouvoit ſans quelque aigreur entendre prononcer le nom de cette demoifelle, il réſolut de tenter une autre méthode.

Il ne doutoit pas que Lady Bellaſton ne

sût où étoit Sophie : il jugea , assez raisonnablement , que quelqu'un des domestiques de cette dame devoit être dans sa confiance. Ainsi , Partridge eut ordre de faire connoissance avec eux , pour tâcher de les faire jaser.

Il est peu de situations plus pénibles & plus embarrassantes que celles où se trouvoit alors notre héros. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir Sophie ; indépendamment des craintes qu'il avoit de la défobliger , attendu ce que lui avoit dit Mylady Bellafton des dernières résolutions de cette fille contre lui : il avoit encore à combattre une difficulté , que toute la puissance de sa chere maîtresse , l'aimât-elle plus que jamais , ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit , d'avoir mis cette fille dans le cas d'être déshéritée par son pere : conséquence presque inévitable d'une fuite , que M. Western ne pouvoit regarder que comme concertée avec un amant odieux , auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonnât jamais.

Ajoutons à ceci , les diverses obligations qu'il avoit à Lady Bellafton , dont l'extrême tendresse , que nous ne pouvons plus cacher , avoit accumulé sur lui mille bienfaits. Car , il est tems , & nous sommes forcés de le dire , Jones n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres :

Londres: personne n'étoit maintenant mieux mis que lui, ni ne s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de fa roue.

Notre héros, nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois, étoit reconnoissant : mais Lady Bellaston, malgré tous les secours de l'art, n'étoit plus jeune, & avoit même cessé depuis longtems d'être aimable. Jones ne pouvoit se cacher à lui-même le secret motif des libéralités de la dame : la nécessité l'avoit contraint de les accepter, il est vrai : mais une autre nécessité ne le forçoit pas d'être ingrat. Que d'objets pour ses réflexions ?

Tandis qu'il s'y abandonnoit tout entier, il reçut de la part de la dame le billet suivant.

Un très-ridicule, mais très-fâcheux contretems, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, s'il est possible, d'ici à demain, un autre endroit. En attendant, adieu.

Il n'y avoit pas une heure que Jones avoit reçu ce billet, lorsque le même porteur lui en rapporta un autre, où il lut ce qui suit.

J'ai réfléchi, depuis ma lettre, & j'ai changé d'avis ; cela ne vous étonnera pas, si vous connoissez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir ; &

quelle qu'en soit la conséquence, à vous voir chez moi. Rendez-vous y, à sept heures précises; je dîne en ville: mais je serai pour lors à la maison. Je trouve, qu'un jour, pour un cœur qui aime bien, est beaucoup plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si, par hasard, vous arriviez quelques momens avant moi, ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre plut moins à notre héros que la première. Il venoit de promettre à M. Nightinhale d'aller à la comédie avec lui, & il s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher; & la reconnaissance l'emporta sur le plaisir.

Mais, avant que nous conquissions Jones chez la dame, justifions-la, en deux mots, de l'imprudence d'avoir attiré son amant dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord, la maîtresse du logis où nos amans se voyoient en secret, étant tout-à-coup devenue dévote, avoit signifié assez durement à Mylady, qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment, que Lady Bellaston avoit écrit à Jones.

Ayant ensuite réfléchi, elle s'étoit souvenue que Sophie n'avoit pas encore été à la comédie; & que si ce spectacle se trouvoit ce jour-là de son goût, la maison

feroit libre au moins pendant trois heures. Sophie avoit accepté la proposition, & on avoit trouvé une dame pour l'accompagner. On avoit, sous d'autres prétextes, envoyé dehors mesdames Honora & Etoff; & Mylady s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à Jones, avant que de sortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier assez éloigné du sien.



C H A P I T R E X.

Qui , quoique court , peut être attendrissant.

M. LONSIEUR Jones étoit habillé , & prêt à se rendre chez Mylady Bellaston , lorsque madame Miller vint le prier instamment de descendre , pour prendre une tasse de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme , qui l'avoit précédé en descendant , qu'elle se hâta de lui présenter un étranger , en lui disant avec la plus vive effusion de cœur M. Jones , voilà mon cousin , qui vient avec transport remercier son généreux bienfaiteur , & le sauveur de sa famille !

Cet homme avoit à peine continué le compliment que madame Miller avoit si obligeamment commencé , que Jones & lui s'étant envisagés fixement l'un l'autre , marquerent en même tems la plus étonnante surprise. La voix manqua tout-à-coup à l'étranger , qui se laissant tomber sur une chaise , ne put articuler que C'est lui ! c'est lui-même ? j'en suis trop convaincu !

Ciel ! que signifie ceci ? s'écria madame Miller , mon cousin se trouve-t-il mal ? vite , de l'eau , vite , qu'on le secoure !

n'est-il aucunes liqueurs dans la maison ?

Ne vous effrayez point , madame , lui dit Jones : j'ai presqu'autant que lui besoin de secours ; cette rencontre imprévue nous frappe également. Votre cousin ne m'est pas inconnu , madame. Vous le connoissez ? s'écria madame Miller Dieu , que cela est heureux !

Oui , je le connois , répéta Jones , & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer un homme capable de tout risquer pour sauver la vie à sa femme & à ses enfans , puisse-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la dernière adversité !

O généreux jeune homme ! s'écria madame Miller oui , sans doute , le pauvre malheureux a tout risqué s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament , ses malheurs l'auroient enterré.

Ma cousine , s'écria l'étranger , en reprenant ses sens , voilà l'ange secourable dont je vous ai parlé hier ! c'est lui , qui , avant que je vous visse , a sauvé mon épouse , l'a tirée des bras de la mort , & à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entière de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus digne , le plus brave , le plus humain de tous les hommes ô , ma chère cousine ! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu ?

Arrêtez ! lui cria vivement Jones , gardez-vous de dire un mot de plus , je vous en prie ; & s'il le faut , je vous l'ordonne.... si le peu que vous avez reçu de moi , a soulagé votre famille , jamais plaisir ne fut acheté à si bon marché.

O , monsieur ! s'écria Anderson , [car on n'a probablement pas douté que ce ne fût lui-même] ô , monsieur , que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment , je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit vous avoir informé de notre misère , & de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu , par vos bontés.... mes enfans ont maintenant un lit ils ont que mes remerciemens ne peuvent-ils être éternels ? ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri , mon épouse est hors de danger , & je suis heureux. Graces , graces entières à vous , monsieur ! & à ma cousine , la meilleure de toutes les femmes.... Oui , monsieur , j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi oui , mon épouse verra son bienfaiteur , & lui marquera sa vive reconnoissance mes enfans même goûteront ce bonheur , & joindront leurs vœux innocens aux nôtres..... leurs jeunes cœurs , réchauffés par vos bontés , seroient maintenant sans vous aussi froids que la glace !

Jones avoit déjà essayé d'empêcher M. Anderson d'aller trop loin : mais les mouvemens de son propre cœur étoient en même tems si violens , qu'ils lui coupoient la parole. Madame Miller entreprit à son tour de remercier aussi notre héros , tant en son propre nom , qu'en celui de son cousin ; & finit par dire , qu'un cœur aussi noble , aussi bon , aussi humain , ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé dès ce monde.

Je le suis déjà suffisamment , répondit Jones : cette aventure , & l'estime de votre cousin , font naître en moi des sentimens mille fois plus flatteurs que tous ceux que j'ai jamais ressentis. Si l'histoire de son malheur eût dû toucher un barbare , quel plaisir pour moi de penser que j'ai été assez fortuné pour y faire un personnage supportable ! s'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux , je les plains bien sincèrement : ils sont privés d'un sentiment délicieux , dont toutes les passions réunies ensemble & satisfaites à la fois , ne pourroient peut-être leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant l'heure du rendez-vous de Jones étant arrivée , il se vit forcé de prendre congé de M. Anderson ; mais non sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur , avec promesse de saisir la première occasion où ses affaires lui

permettroient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Notre héros monta en chaise , fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir sans horreur sur le sort affreux qui menaçoit cette famille , si , plus attentif à la voix de la justice austère , qu'à celle de la pitié , il eût usé sur le grand chemin avec M. Anderson des droits du plus fort.



CHAPITRE XI.

Surprise pour le Lecteur.

MONSIEUR Jones arriva chez milady Bellafton avant elle. Cette dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier éloigné du sien, & s'y trouvoit arrêtée plus qu'elle n'eût voulu, par quelques contre-tems, toujours cruels pour les personnes dans la situation où elle se trouvoit alors. Jones, fuyant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de milady, où il étoit à peine affis depuis deux minutes, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup brusquement, lui montra... Sophie elle-même.

Elle avoit quitté la comédie, avant la fin du premier acte, effrayée du tapage de deux caballes différentes, l'une pour damner, [*] l'autre pour applaudir une pièce nouvelle, dont elle n'avoit pu entendre un mot. Un jeune cavalier l'avoit, heureusement pour elle, aidée à regagner sa chaise.

Comme Lady Bellafton lui avoit dit, qu'elle ne rentreroit que tard, Sophie, comptant ne trouver personne dans l'appartement de la dame, y étoit entrée tout de

[*] C'est le terme en Angleterre.

fuite ; & , fans regarder dans les côtés de la chambre , avoit été se planter devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc , qu'après lui avoir aidé à réparer le petit désordre de sa coëffure , que la glace lui montra , dans un coin , une statue qui ressembloit à Jones. Le premier mouvement de Sophie fut de courir , & de vérifier la vision. Un cri terrible , ayant suivi la certitude , Jones eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La peinture des regards & des pensées de ces deux amans , est au-dessus de ma capacité. Si l'on peut juger , par leur silence mutuel , que leurs sentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression , j'imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est , que peu de mes Lecteurs , ont peut-être été assez amoureux , pour sentir , par leurs propres cœurs , ce qui put se passer alors dans celui de nos deux amans.

Après un moment si théâtral, Jones, avec une voix tremblante , dit.... j'apperçois , madame , que vous êtes surprise.... surprise ! répondit Sophie : ô ciel ! si je le suis. Je doute presque encore , que vous soyez ce que vous paroissez être.... Ah , ma chere Sophie ! pardon , madame , si j'ose encore , pour la dernière fois , vous nommer ainsi : oui , je suis ce malheureux Jo-

nes, que la fortune, après tant de traverses, conduit enfin à vos genoux. O ma Sophie ! si la millième partie de mes tourmens étoit connue de vous, si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche.... recherche ! & de qui ? interrompit Sophie, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle, s'écria Jones, pour me faire une pareille question ? ai-je besoin de vous apprendre, que c'est vous seule que je cherchois ? ... moi ? répondit Sophie : M. Jones a donc apparemment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le feroit peut-être pour d'autres, dit-il, en lui remettant le porte-feuille ; j'espère que vous le trouverez en même état, que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorsque Jones l'interrompit ainsi.... Ne perdons pas, je vous en supplie, un seul des précieux momens que la fortune nous envoie..... O ma Sophie ! dit-il, en se jetant à ses pieds, laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon..... votre pardon ? s'écria-t-elle, pouvez-vous l'espérer, après tout ce qui s'est passé ? après tout ce qui m'est revenu ? Je fais à peine, répondit Jones, ce que je veux vous dire : hélas, je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez ! ô ma chère Sophie ! bannissez

à l'avenir, bannissez jusqu'à la pensée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre ressouvenir de mes malheurs pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, pensez à mon néant, pensez combien je vous méritois peu ; & que le souvenir d'Upton me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce discours, étoit pâle & tremblante ; ses yeux étoient fixés sur son amant, son cœur étoit brisé ; mais au seul mot d'Upton, ses joues se colorèrent ; & ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lancèrent tout-à-coup sur Jones tout ce que le dédain & le mépris ont de plus foudroyant.

Il entendit ce reproche muet, & y répondit ainsi : Ah, Sophie ! unique objet de ma tendresse ! vous ne pouvez me haïr, ni me mépriser, à cet égard, plus que je ne le fais moi-même. Soyez pourtant assez juste, pour croire que mon cœur, quelque coupable que je sois, ne vous fut jamais infidèle. Lui, seul, n'eut point de part à mon égarement : il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'espoir que j'eusse de pouvoir vous posséder un jour, d'être même assez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chère Sophie l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse ; mais, quand même mon

cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous, celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne par aucun endroit d'un attachement sérieux. Daignez m'en croire, adorable Sophie : je ne l'avois jamais vue que ce jour même ; & je n'ai jamais compté, ni désiré la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit charmée d'entendre ceci ; mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant..... Pourquoi, dit-elle, M. Jones se défend-il, lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes d'un genre un peu plus impardonnable.

Qui sont-ils ? madame, qui sont-ils ! s'écria Jones, en frémissant, & la pâleur sur le front. (il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec miladi !)

O Ciel ! dit l'aimable Sophie, comment est-il possible, comment permettez-vous, que tout ce que l'humanité a de plus noble & de plus méprisable, soit renfermé dans un même cœur ? ah, Monsieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre à qui l'honneur eût été connu ? quoi ! voir mon nom prostitué par-tout, dans les auberges, dans les cabarets, parmi la plus vile canaille ! se vanter de m'avoir attendrie ; trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent ; & n'avoir, pour confidens, que

la lie, que le rebut d'une province entiere..... ah Dieu!

Rien ne pouvoit égaler la surprise de notre héros, en écoutant de si cruels reproches; mais, sûr de son innocence, sur ce sujet, il étoit moins embarrassé de se défendre, que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit bien plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems, pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de Sophie, qu'à l'intempérance de langue de M. Partridge, dans toutes les auberges de la route; & d'autant plus, que Sophie lui avoit fait entendre, que tous ces propos lui avoient été rapportés par les hôtes, & par leurs femmes.

Il ne lui fut pas difficile de se justifier à fond d'une espece d'offense si étrangere à son caractère, & si indigne d'un amant tel que lui. Sophie fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner sur le champ chez lui, pour tuer l'infâme Partridge: ce qu'il jura pourtant d'exécuter à son retour.

Ce point bien éclairci, nos amans se retrouvèrent si bien ensemble, que Jones oublia totalement qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. Sophie se trouvoit à son tour dans des dispositions si tendres, que Jones crut devoir en profiter pour hasarder quel-

ques mots tendans au mariage. A quoi Sophie , toujours vraie , toujours aussi naturelle qu'aimable , répliqua sans détours , que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination , elle préféreroit la pauvreté avec son amant , à l'opulence avec tout autre.

Au seul mot de pauvreté , Jones tressaillit d'horreur , il laissa tomber la main de Sophie , qu'il avoit tenue jusqu'alors ; & en se frappant la poitrine..... Quoi , Sophie ! s'écria-t-il , je serois l'artisan de ta perte ? Non , ce détestable rôle n'est pas digne de moi. Non , ma chere Sophie ! non , quoiqu'il m'en coûte , je prétens renoncer à toi ; j'arracherai tout espoir de mon cœur ; j'étoufferais cet amour téméraire , si fatal au repos , si funeste au bien réel de ce que j'aime ! j'aimerai pourtant toujours Sophie : ce sentiment est sans doute né avec moi , il fait partie de mon être même ; mais j'aimerai dans le silence : ce sera loin d'elle , ce sera dans un climat lointain , d'où mes soupirs , déjà trop entendus , ne troubleront plus son repos. Et lorsque je ne serai plus..... Il alloit poursuivre , lorsqu'un torrent de larmes qui couloient des yeux de Sophie , vint frapper ses regards. Jones étoit trop transporté pour ne pas oublier ses promesses ; ses baisers essuyèrent ces précieuses larmes , sans que

Sophie songeât à l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux Jones..... Sophie revint pourtant enfin à elle-même, & se débarrassant doucement des bras de notre héros, elle chercha à détourner la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea, enfin, à lui demander, par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ? Et Jones, par l'embarras subit où le mettoit cette question imprévue, alloit sans doute jeter mille soupçons dans l'ame de Sophie, quand la porte s'ouvrant brusquement, offrit à leurs regards Lady Bellafton en personne.

Cette dame, qui comptoit trouver Jones feul, recula deux pas en arriere en le voyant avec Sophie. Mais, par un rare effort de cette présence d'esprit, dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables, je croyois, dit-elle, en se rapprochant d'eux, avec un air presque indifférent, que miss Western étoit allée à la comédie ? ...

Quoique Sophie ne fût rien du commerce de Tom Jones avec Lady Bellafton, & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent, elle n'en fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant, en se rappelant que cette dame, dans toutes leurs conversations, n'avoit jamais été du parti de son pere, elle reprit courage, & raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la comédie, ainsi

que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à milady de fixer ses résolutions, & de prendre un parti dans une circonstance aussi délicate. L'air ingénu dont Sophie avoit parlé, prouvant à cette dame que Jones ne l'avoit du moins pas encore trahie.... Si je vous avois cru en compagnie, dit-elle, d'un ton amical, je me serois bien gardée d'entrer si brusquement.

En prononçant ces mots, les yeux de Lady Bellafton étoient attachés sur ceux de Sophie, & sembloient chercher à lire dans son ame. Notre héroïne s'en aperçut, rougit, se déconcerta, & répondit enfin d'un ton assez mal assuré, que l'honneur de la compagnie de madame seroit toujours aussi cher que précieux pour elle.... J'espère du moins, s'écria milady, que je n'ai point interrompu quelques affaires..... Non, madame, répondit Sophie, nos affaires étoient finies. Madame se souvient, sans doute, que je lui ai souvent parlé de la perte de mon porte-feuille : Monsieur, qui l'a retrouvé, a la bonté de me le rapporter, avec ce même billet de banque que je ne croyois plus revoir.

Notre héros, depuis l'arrivée de Lady Bellafton, étoit redevenu statue. S'apercevant pourtant, enfin, qu'elle feignoit de ne pas le connoître, il s'efforça de partir

de là pour jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce porte-feuille, il n'est point de perquisitions que je n'aye faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit : & ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit, effectivement, parlé plus d'une fois à Lady Bellaſton de la perte de son porte-feuille : mais, comme Jones, pour quelques raisons que nous ignorons, n'avoit jamais dit à cette dame que cet effet fût en ſa poſſeſſion, elle ne croyoit pas une ſyllabe de tout ce que Sophie lui débitoit ſur ce ſujet, & n'en admiroit pas moins l'extrême-vivacité d'eſprit d'une jeune fille capable d'inventer ſur le champ une excuſe ſi vraisemblable.

L'hiſtoire de la ſortie de la comédie, ne fut pas plus cru que le reſte ; & quoiqu'elle ne trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans, elle n'en étoit pas plus diſpoſée à l'attribuer au haſard.

En vérité, dit-elle, avec un ſourire affecté, il faut que Mlle. Weſtern ſoit née heureuſe ! non-ſeulement, ſon argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme : mais le haſard veut encore que cet homme obligeant en trouve la propriétaire dans une ville immenſe telle que Londres Voilà un concours de circonſtances admirables !

Daignez faire attention, madame, reprit vivement Jones, que le billet étoit dans le porte-feuille; & que le nom de mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore bien heureux, s'écria Mylady... & il n'est pas moins singulier, que Monsieur ait su, que Mlle. Western étoit chez moi; elle qui est encore si peu connue dans cette ville.

Jones avoit eu le tems de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser échapper cette occasion de satisfaire à la question que Sophie lui avoit faite, au moment que cette dame étoit entrée si brusquement dans la chambre.

Il est vrai, dit-il, madame, d'un ton assez ferme, que ce hasard paroît assez singulier : mais en voici l'explication. J'étois au bal, il y a quelques jours, auprès d'une dame, à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille, & qui me dit connoître Mlle. Western. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir; on me donna parole pour le lendemain matin : mais on ne me la tint pas. Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai enfin su d'elle, que mademoiselle demuroit chez madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit qu'il s'agissoit d'affaires; le domestique m'a fait entrer ici en attendant votre retour; & à peine y étois-je, que mademoiselle, qui revenoit de la comédie, a paru.

Notre héros, en parlant du bal, avoit jetté un coup d'œil à Mylady, qui, après l'avoir un peu allarmée, la fit taire. Il crut alors, que l'unique moyen de mettre fin à l'embarras de Sophie, étoit de mettre fin à sa visite. Il est dû, dit-il, en se levant, une récompense en ces sortes d'occasions.... Celle que je demande est bien grande, madame!... c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monsieur, repliqua Mylady, vos procédés annoncent ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Madame Honora étoit sur l'escalier, lorsque notre héros descendit. Quelques politesses de la part de Jones, firent dans l'instant oublier à cette fille tout le mal qu'elle lui avoit voulu. Il se souvint, dans le moment, que Sophie ignoroit son adresse; & la façon dont il pria la Duegne de s'en charger fut trop gracieuse, pour qu'il eût risqué d'être refusé.



CHAPITRE VII.

Conclusion du treizieme Livre.

LE très-élegant Lord Shaftsbury condamne, en quelque endroit de ses Ouvrages, ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer, que le mensonge, en certaines circonstances, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

En ce cas, quelqu'un est-il plus excusable, en s'écartant un peu de cette vérité sévère, sur-tout en fait d'amour, qu'une jeune Demoiselle à qui les préceptes de l'éducation, & qui plus est la rigueur des préjugés reçus, défendent non-seulement de céder aux tendres mouvemens de la nature, mais encore de les avouer.

Nous ne rougirons donc point de dire, que notre Héroïne suivit ici le sentiment du philosophe illustre que nous venons de citer. La persuasion où étoit Sophie, que Jones n'étoit pas connu de Lady Bellafton, la détermina à laisser cette dame dans l'ignorance à cet égard, au risque même d'un peu de dissimulation.

Notre héros n'étoit pas encore au bas de l'escalier, que Lady Bellafton s'écria, ce garçon est en vérité bien aimable! Qui

donc est-il ? je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu.

Ni moi non plus , madame , lui dit Sophie , en regardant ailleurs ; mais son procédé envers moi , me paroît aussi beau que louable.

Oui , sans doute ; & de plus , c'est un très-bel homme , dit la dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

Je n'y ai pas fait grande attention , répondit Sophie. Je croyois , au contraire , qu'il avoit l'air assez commun.

Oh ! quant à cela , s'écria la Dame , vous avez très - grande raison : j'augure même , à ses manières , qu'il n'a pas vu trop bonne compagnie ; & malgré sa restitution , j'ai quelque peine à lui croire quelque naissance.... j'ai toujours remarqué , dans les personnes bien nées , un certain je ne fais quoi , que d'autres n'acquiescent jamais.... je suis tentée d'ordonner que ma porte ne lui soit plus ouverte.

Eh pourquoi , madame ? répondit Sophie , avec un peu d'émotion , après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner ? D'ailleurs , si madame l'a bien observé , sa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , & même délicate ; & je crois que bien peu.... bien peu de....

J'avoue , interrompit Lady Bellafton , qu'il jase assez bien. Pardonnez , par-

donnez donc mademoiselle, si j'ai été assez indiscrette, pour.....

Pardonnez ! dites-vous ? Moi, vous pardonner, madame !... à quel propos je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria la dame, en éclatant de rire : apprenez mon soupçon, en entrant ici est-il rien de plus fou !... ne m'étois-je pas mis en tête, que c'étoit M. Jones lui-même ?

Cela est-il bien possible ? s'écria Sophie, en affectant de rire, quoique très-déconcertée. Oui, sur mon honneur, répondit Myladi ! & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée, car ce garçon est très-bien mis, & votre ami n'est probablement point dans ce cas-là.

Ce trait est un peu trop cruel, madame, s'écria Sophie sur-tout après les promesses que je vous ai faites. Pas du tout, mon enfant, lui dit-elle cela auroit pu l'être auparavant : mais aujourd'hui, que vous avez senti vous-même qu'un engagement de cette espèce ne pouvoit que vous perdre, & par conséquent, que vous deviez vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir hasarder une légère raillerie. Eh, que prétendez-vous donc que je pense de la situation de votre cœur, en le voyant pousser la sensibilité au point de ne pouvoir supporter, que l'habillement même de votre ancien amant soit un peu raillé ?....

ah ! je commence à craindre , que vous n'ayez pas été bien franche avec moi !

Vous vous trompez , en vérité , madame , lui dit notre amante , si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace , ne grossissez pas mes crimes , répondit la Dame ; je n'ai parlé que de son habillement je serois bien fâchée d'insulter à votre goût , en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... je crois même , ma chere , que si M. Jones n'eût ressemblé qu'à celui-ci....

Je croyois , lui dit Sophie , que vous l'aviez d'abord trouvé aimable ?

Qui donc , de grace ? s'écria promptement Mylady. M. Jones , répondit notre Héroïne.... Non , non , pardon , madame..... où vais-je chercher M. Jones ! c'est l'étranger qui sort d'ici que je prétendois dire.

O Sophie ! Sophie s'écria la dame : je crains bien que ce M. Jones ne soit encore gravé dans votre cœur.

Je vous jure , madame , dit notre amante , en tâchant de raffermir sa voix , qu'il qu'il m'est aussi indifférent.... que l'étranger qui sort d'ici.

Je le pense , sur mon honneur ! lui dit la dame.... pardon , pourtant , de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler , je vous le jure. Nos deux dames
se

se séparèrent alors , bien plus au gré de Sophie , qu'à celui de Lady Bellaſton , qui auroit voulu pouvoir tourmenter un peu plus long-tems ſa rivale , mais que des affaires bien plus importantes appelloient ailleurs. Quant à notre amante , ſon cœur n'étoit pas à ſon aïſe , & ſa première ſupercherie lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans ſa chambre. Mais, ni l'embaras de la ſituation d'où elle ſortoit , ni les motifs preſſans qui l'avoient en quelque façon forcée à prendre ce parti , ne lui parurent pas plus ſuffiſans pour juſtifier ſa conduite , que pour la réconcilier avec elle-même. Il lui en coûta une très-mauvaiſe nuit.



LIVRE XIV.

CONTENANT DEUX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres , & autres matieres galantes.

NOTRE héros étoit à peine rentré chez lui, qu'il reçut la lettre suivante.

Je n'ai de ma vie été plus surprise, qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois, quand vous avez quitté ma chambre, que vous ne sortiriez pas de la maison sans me voir. Votre conduite est uniforme, & me prouve combien je dois mépriser un cœur capable de s'enflammer pour une pécure. J'ignore cependant, ce qui doit m'étonner le plus, de sa malice ou de sa simplicité. Toutes les deux sont bien étranges! Ne faut-il pas être l'impudence même, pour me nier en face que l'on vous connoisse, ou que l'on vous ait jamais vu? ... Ce beau complot étoit-il concerté entre vous? Auriez-vous été assez lâche pour me trahir? ... Ah! que je la méprise, vous, l'univers entier, & sur-tout moi-même, d'avoir

je n'ose pas écrire ce que je frémis même de penser. Songez pourtant que la haine, dans mon cœur, est aussi vive que l'amour.

Jones n'eut pas le loisir de réfléchir long-tems sur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on lui apporta celle-ci, de la même main.

A la vue du désordre de ma lettre, vous jugez sans doute du trouble de mon cœur; & la vivacité de mes expressions doit d'autant moins vous étonner.... Je crains pourtant, après y avoir un peu réfléchi, que vous ne les trouviez trop piquantes. Quoi qu'il en soit, je voudrois qu'il me fût possible de ne rien imputer qu'à la maudite comédie, & à l'impertinence de la personne où j'ai dîné, qui m'a retenue chez elle plus long-tems que je ne voulois..... Qu'il est aisé, qu'il est naturel de bien penser de ce qu'on aime!.... Peut-être desirez-vous encore que je pense ainsi. J'ai résolu de vous voir ce soir; venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés; je ne serai chez moi, que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà, sans doute, que je vais l'aider à se justifier.... Mais, hélas! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion, que je ne cherche à m'en faire à moi-même?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux Adonis du siècle à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire davantage à notre héros. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eût souhaité, ce soir-là, avoir aucunes visites à faire, que dans un seul endroit. Cependant, son honneur lui paroissoit engagé, & quand même ce motif n'eût pas été suffisant, il n'étoit pas question d'exposer Sophie à un orage qui pouvoit opérer une découverte qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amusans, il se dispoisoit à partir, lorsque la dame elle-même s'offrit à ses yeux. Sa marche, ses regards, sa parure, le son de sa voix, tout exprimoit, tout peignoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, en reprenant haleine, qu'une femme qui a fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit, il y a huit jours, ce que j'ose faire aujourd'hui, en eût été bien cruellement démenti par moi-même ! J'espère, lui dit Jones, que ma chère Lady Belaston n'est point capable de rien croire légèrement au préjudice d'un homme qu'elle a comblé de ses bienfaits, & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance Sensible à la reconnoissance ! dit-elle ; Ciel, attendois-je de M. Jones

un discours aussi froid qu'offensant ? Pardon , madame , lui dit-il , si après les lettres que j'ai reçues de vous , la crainte de vous déplaire , tout innocent que je suis , m'empêche. Ai-je donc un air si terrible ? interrompit la dame , en souriant. Ai-je , en effet , apporté ici une physionomie menaçante ? ... Si ce qu'on appelle honneur existe parmi les hommes , lui dit Jones , je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colere. Vous vous rappelez sans doute le rendez-vous donné chez vous-même ? Je m'y suis exactement rendu. ... Et lorsque. De grace , s'écria Mylady , n'entrez pas dans cet odieux récit. Répondez à une seule question , & je suis tranquille. Avez-vous trahi mon honneur ? M'avez-vous sacrifiée à Sophie ?

Jones tomboit aux genoux de Lady Bellaſton , & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus ſolemnelles , lorsque Partridge entra dans la chambre , en criant de toutes ſes forces , elle eſt retrouvée ! Elle eſt retrouvée ! ... Venez ; venez , Monsieur. Vous la verrez ſurement bientôt. ... Mlle. Honora eſt déjà ſur l'eſcalier , & demande à vous voir ! ... Cours , vite , tâche de l'arrêter un moment , dit notre héros tout troublé , à Partridge. ... Vous , madame , daignez , je vous en ſupplie , paſſer au plutôt der-

rière ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher. Je crois, que de la vie on ne vit un plus maudit contre-tems. Très - maudit, en effet, dit la dame, en soupirant, & en passant derrière le rideau, au moment que madame Honora mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit Honora, de quoi donc s'agit-il ici, M. Jones ? Votre impertinent domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espère, qu'il n'a pas ici les mêmes raisons, qu'il avoit à Upton, pour m'interdire la porte ? Avouez, que vous ne m'attendiez pas ? Mais, vous avez certainement enforcé ma maîtresse. Pauvre jeune demoiselle ! Je l'aime, en vérité, aussi tendrement que ma propre sœur. Que vous serez ingrat, si vous n'êtes pas bon mari ! ah, Monsieur, le ciel vous en punira.

Jones, à la fois enchanté & désespéré, pria instamment la Duegne de parler bas, à cause d'une dame malade, & prête à expirer dans la chambre voisine.

Une dame ? cria-t-elle encore plus fort : oui, oui, j'entends ; une des dames de Monsieur, sans doute ! qu'il y en a dans le monde, M. Jones ! Je crois, Dieu me pardonne, que celle chez qui nous logeons est un peu du métier. Je crois, du moins, m'appercevoir de jour en jour,

que Lady Bellaſton ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit. . . . Doucement ! doucement , donc , lui dit Jones , en lui mettant la main ſur la bouche : ne vous ai-je pas dit , qu'on entend tout de la chambre prochaine ? Eh , que m'importe ? s'écria Honora , je ne calomnie perſonne : mais , certainement , tous les domeſtiques diſent hautement qu'elle a des rendés-vous fréquens dans certain endroit , qui n'eſt pas chez elle. . . . Oui , oui , je fais ce que je dis : la maiſon eſt ſous le nom d'une vieille dame , mais c'eſt Lady Bellaſton qui en paye le loyer ; & qui lui fait encore bien des préſens , par deſſus le marché. Ici , Jones , perdant patience , ſe mit en devoir de faire abſolument taire Honora.

Eh pourquoi donc , M. Jones ? s'écria-t-elle. Quel diantre d'intérêt prenez-vous à une vieille folle , que vous connoiſſez à peine ? Je ne dis d'elle , que ce que tout le monde m'en a dit. Il eſt vrai , qu'elle eſt riche : eh bien , qu'elle dine deux fois ; ſi c'eſt ainſi qu'elle l'a gagné , je m'en goberge. Moins de richesses , & plus de vertu : c'eſt ma morale.

Les domeſtiques de cette dame ſont des canailles , s'écria Jones à ſon tour , & déchirent injuſtement leur maîtrefſe. . . . Oh , ſans doute , répondit Honora , les domeſtiques ſont toujours des canailles : c'eſt

le mot propre ; Mylady l'a toujours à la bouche. . . . Je suis bien certain , lui dit notre héros , que Sophie est très-éloignée de prêter l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous , d'ailleurs , que Mylady Bellaſton eſt ſa parente , & que je ne puis ſouffrir que vous parliez ainſi de ce qui appartient à Sophie. Si vous avez encore à me parler , descendons plutôt ; car , je vous l'ai déjà dit , nous avons à côté d'ici une femme mourante.

Ah , Monſieur ! dès que cela vous fait de la peine , j'ai fini. . . . Voici une lettre de ma jeune maîtrefſe que ne donneroient pas bien des Lords pour en avoir autant ? je ne le ſuis point , ma chere , répondit Jones (en prenant la lettre d'une main , & en lui donnant cinq guinées de l'autre) mais prends toujours ceci. Il la chargea enſuite , à l'oreille , de mille tendres remerciemens pour ſa chere maîtrefſe ; & renvoya la Duegne très-ſatisfaite de la généroſité de M. Jones.

Lady Bellaſton ſortit alors de deſſous ſon rideau. Comment peindre ſa rage ? ſa langue étoit incapable de rien articuler , des traits de feu ſortoient de ſes yeux , & ſes mouvemens ſeuls exprimoient les transports de ſon cœur. Cependant , elle n'eut pas plutôt recouvré l'uſage de la voix , qu'au lieu de donner cours au torrent de ſon indignation contre Honora ,

& contre ses propres domestiques, elle parut tout oublier pour ne penser qu'à Jones.

Vous voyez, lui dit-elle, ce que je vous ai sacrifié!.... Ma réputation, mon honneur..... sont perdus pour jamais! Et quel retour trouvai-je en vous? Négligée, méprisée..... pour qui encore? pour une petite paysanne, pour une imbécille!....

Quelles négligences, quels mépris, madame, avez-vous donc à me reprocher?

M. Jones, dit-elle, ne dissimulons plus.... Si vous ne me trahissez point, il n'en est qu'une preuve..... donnez-moi cette lettre.

Quelle lettre, madame? lui dit notre héros. Quoi! dit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette détestable messagere ne vous a pas remis une lettre?

Et pouvez-vous me demander, s'écriait-il à son tour, que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la vie? En ai-je agi ainsi avec vous, madame? Et si j'étois assez scélérat pour trahir cette jeune & innocente personne, quelle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidele?..... Un instant de réflexion vous convaincra, j'en suis bien sûr, qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté, est le plus méprisable de tous les hommes.

Cela est fort bien, monsieur..... Je n'in-

fisterai point , pour vous rendre méprisable à vos propres yeux. Cette lettre , d'ailleurs , ne m'apprendroit que ce que je fais déjà ; & je vois trop sur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation que le lecteur , qui ne fera point par trop curieux , me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer , que Lady Bellafton devenant par degrés plus traitable , crut , ou feignit de croire que la rencontre de Jones avec Sophie étoit purement accidentelle ; & que Jones , rendit son innocence fi palpable , qu'il y auroit de l'humeur en elle à boudier plus long-tems.

Il lui reftoit pourtant au cœur une efpèce de scrupule , par rapport au refus qu'avoit fait Jones de lui montrer la lettre de Sophie : tant l'amour eft toujours injufte dans fes prétentions !

My lady Bellafton , fut enfin bien convaincue que Sophie occupoit la première place dans le cœur de notre héros ; & cependant , toute haute , toute amoureuse qu'étoit cette grande dame , il fallut bien fe résoudre à n'occuper que la féconde ; ou , pour s'exprimer fuivant les loix , fe contenter de l'ufufruit d'un bien , dont une autre avoit la propriété.

Après maintes conteftations , il fut arrêté entre les parties , que Jones , à l'avenir ,

verroit Mylady chez'elle : attendu que Sophie, sa Duegne, & les autres domestiques attribueront les visites de notre héros, à Miss Western ; & qu'elle-même le croiroit ainsi.

Jones, toujours charmé de voir Sophie, à quelque prix que ce pût être, étoit fort content de cet arrangement ; & Mylady n'étoit pas peu satisfaite de pouvoir conserver son amant, sous le nom de Sophie, sans avoir à craindre que Jones osât pour son propre intérêt, ouvrir les yeux à sa maîtresse. La première visite fut fixée au jour suivant ; & Lady Bellaſton, après les politesses convenables de la part de Jones, prit congé de lui, & retourna chez elle.



C H A P I T R E II.

Matières diverses.

DÈS que notre héros se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'est pas possible, monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison; & comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard, à vous envoyer cette lettre par Honora, qui m'a dit savoir votre demeure.

J vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penser à venir dans la maison où je suis, à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir: certains mots lâchés de la part de la dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçu quelques soupçons. Attendons quelques circonstances plus favorables: il en peut arriver; ne précipitons rien. Je vous supplie, encore un coup, si mon repos vous est cher, de ne plus reparoître ici.

Cette lettre affligea Jones. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis en revoyant souvent Sophie, il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante,

vis-à-vis Mylady Bellaſton. Il ſavoit trop , que cette dame ne ſe payoit pas aiſément d'excuses ; & de retourner chez elle , après la défenſe de Sophie , c'eſt ce que nul pouvoir humain n'eût pu obtenir de lui.

Après bien des réflexions , qui durant cette nuit tinrent lieu de ſommeil à notre héros , il ſe détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raiſon pour ne pas trop s'emprefſer à revoir Mylady Bellaſton , il crut au moyen de cette excuſe , pouvoir manquer au rendez-vous ſans la fâcher.

Son premier ſoin , en ſe levant , fut d'écrire à Sophie , ſous l'enveloppe d'Honora. Il dépêcha enfuite un autre courier à Lady Bellaſton , pour lui faire part de ſon incommodité , & de ſes excuſes. On lui rapporta bientôt cette réponſe.

Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir compter ſur vous cette après-midi ; & plus encore de la cauſe d'un contre-tems qui m'inquiète. Ayez grand ſoin de vous , prenez les meilleurs médecins , & j'eſpere que tout ira bien.... Je ſuis , ce matin , ſi obſédée d'importuns , que je trouve à peine le moment de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P. S. *Je tâcherai de vous aller voir dans la ſoirée , vers neuf heures faites en ſorte d'être ſeul.*

M. Jones reçut alors une viſite de Me.

Miller son hôtesse , qui après quelques politesses préliminaires , lui tint le discours suivant.

Je suis bien fâchée , monsieur , du sujet qui m'amene ici : mais vous savez que j'ai deux filles , dont je dois conserver la réputation ; ainsi , j'espère que vous me pardonnerez , si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans ma maison , & sur-tout la nuit. Il étoit deux heures sonnées , monsieur , lorsque celle de la nuit dernière est sortie !....

Je vous assure , madame , lui dit Jones , que celle qui est restée le plus tard [car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre] est une dame de condition , & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité , répondit l'hôtesse , mais je suis bien sûre qu'une femme qui se respecte un peu ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du soir , pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières. D'ailleurs , la conduite & les propos indécents des porteurs , fatigués de l'attendre , me suffisoient pour savoir à quoi m'en tenir. Partridge peut vous les répéter ; & ma servante les a tous entendus : passons sur tout cela. Soyez certain , M. Jones , du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même , [indépendamment de votre générosité envers mon cousin] à quel excès vous aviez poussé la vertu en

cette occasion ; & je n'imaginois gueres à quelles extrémités la misere avoit conduit ce malheureux époux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit , lorsque vous me donâtes avec tant de bonté ces dix guinées , que c'étoit pour un voleur de grand chemin ! Juste ciel , quelle action ! Vous seul avez sauvé cette famille infortunée

M. Alworthy n'a rien exagéré , lorsqu'il m'a peint votre bon caractère Mais , dussé-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois , ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer Non , M. Jones , non , daignez m'en croire : dussent mes filles , & ma propre réputation n'être pas exposées , j'oserois encore , par le tendre intérêt que je prends à ce qui vous touche , vous marquer mes inquiétudes , à la vue d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais , encore un coup , j'ai deux filles , mon cher monsieur , qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établissement , que des mœurs pures , & la bonté du caractère Et je me vois forcée , si vous rejettez ma priere , à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité , Madame , répondit Jones fort ému , (& qui au nom de M. Alworthy , avoit déjà changé de couleur) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoi-

qu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun discrédit sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; & si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, Monsieur! lui dit Madame Miller: mais je suis convaincue que M. Alworthy lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne heure, Madame, lui dit assez séchement Jones.... J'espère, Monsieur, lui dit en soupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi: je ne me consolerois jamais, d'avoir offensé quelqu'un qui appartînt à M. Alworthy. Je n'en ai, en vérité, pas fermé l'œil de la nuit!... Je suis fâché d'avoir troublé votre repos, répondit Jones: faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter Partridge.

Dès que Jones se vit seul avec Partridge.... Eh bien, malheureux? lui dit notre Héros, combien ai-je encore à souffrir de ton imbécillité, ou plutôt de la mienne, en te gardant plus long-tems avec moi?... Ta maudite langue a donc juré ma perte?...

Quoi! s'écria le Pédagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis?

Qui t'a permis, traître, de raconter l'his-

toire du vol de Barnet ? & d'en montrer l'Auteur ?

Si j'ai touché cette matiere, répondit Partridge, je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal : car, je me ferois bien gardé d'en ouvrir la bouche, si ce n'eût été à ses parens & à ses amis, qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien, répondit notre Héros. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. Alworthy ? qui t'a autorisé, dis-je, à dire ici que je lui appartenisse ?

Partridge, à cette seconde accusation, nia avec serment d'être coupable. C'étoit, dit-il, Madame Honora, qui en descendant la veille, lui avoit demandé si M. Jones avoit des nouvelles de M. Alworthy ; & qui avoit été entendue par la servante de la maison. Que Madame Miller, sans doute instruite par cette même servante, avoit prétendu savoir de lui Partridge, si son maître n'étoit pas ce M. Jones dont elle avoit tant entendu parler par M. Alworthy lui-même ; mais qu'il avoit très-fortement nié d'en rien savoir....

Il faut qu'elle soit forcierre, Monsieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il est vrai, que j'ai vu l'autre jour une vieille femme à la porte, très-resemblante à celle que nous avons trouvée sur la route, & qui nous a si bien

mouillés. C'est, je vous jure, une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme, sans lui donner quelque chose, & sur-tout quand elle nous regarde en face. Pour moi, je n'en rencontrerai jamais, sans dire, à part moi, *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

La simplicité de Partridge fit éclater de rire notre Héros, & mit fin à sa colere, qui pour dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bon homme, il lui ordonna seulement de lui chercher au plutôt une chambre dans une autre maison.



CHAPITRE III.

Qui plaira , à ce qu'on espere , aux jeunes gens de l'un & l'autre sexe.

PARTRIDGE n'eut pas plutôt quitté M. Jones , que M. Nightingale , avec qui notre Héros avoit contracté la plus grande intimité , entra dans sa chambre , & le railla amicalement sur sa bonne fortune de la nuit dernière.

Jones , qui le croyoit instruit par l'hôtesse , fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas , lui dit Nightingale , nous camperons donc ensemble , car mon dessein n'est pas de coucher dans la maison , & je vous le dis sous le secret.

Quoi ! lui dit Jones , vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi ?

Non , répondit l'autre , mais l'appartement est trop petit , & ne me convient plus.... D'ailleurs , je m'ennuye dans ce quartier-ci ; je veux me rapprocher du grand monde , & je vais loger dans Pallmall.... Et comptez-vous déloger sans rien dire ? répartit notre Héros.

Oh , je vous en réponds , lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer : mais ,

j'ai des raisons secretes pour ne pas dire adieu.

Pas si secretes , répondit Jones , & je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître.... votre départ coûtera bien des larmes.... Pauvre Nancy , que je vous plains !... Mon ami , vous avez trompé cette fille ?... Elle gémera long-tems du malheur de vous avoir connu.

Que diantre voulez-vous ? s'écria Nightingale : Est-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouse ?

Non , répondit notre Héros , mais je suis fâché que vous ayez joué si sérieusement l'amour avec elle , & même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas comment la mere ne s'en est point apperçue.

Bon ! s'écria Nightingale , & qu'auroit-elle vu ?

Elle auroit vu , que vous aviez tourné la tête à sa fille ; que la pauvre enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître , ou disparoître , sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur , j'ai pitié d'elle ; car je la crois , à tous égards , l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit Nightingale , suivant votre doctrine , il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami, lui dit Jones, vous m'entendez mieux : les femmes, à ce que je crois, ne s'enflamment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire....

Quoi ! pensez-vous, interrompit l'autre, que j'aye abusé de sa crédulité, pour.....

Non, répondit Jones d'un air sérieux, je ne pense pas si mal de vous. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un dessein formé de troubler le repos de la pauvre Nancy, ni d'en avoir prévu la conséquence : je connois trop la bonté de votre caractère, pour vous croire coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement d'avoir cherché à satisfaire votre vanité, sans faire attention que Nancy pouvoit en devenir la victime ; & tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement, de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux. Car enfin, à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une tendresse aussi généreuse que désintéressée ? ... La supposez-vous incapable de se les appliquer ? Ou (parlez-moi franchement) votre intention n'étoit-elle pas de l'attendrir en votre faveur ?

Par ma foi, mon cher Tom, s'écria

Nightingale, je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent Ministre !... Ainsi, pour peu que Nancy vous eût été favorable, vous eussiez donc été trop religieux pour....

Oui, je le jure par l'honneur ! s'écria notre Héros.... Tom ! mon ami Tom ! lui dit en riant Nightingale, vous oubliez la nuit dernière.

Ecoutez, M. Nightingale, lui dit Jones, je ne prétends pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes mêmes m'ont été chères ; mais je n'ai point à me reprocher d'en avoir trompé aucune... je serois même au désespoir, d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point, c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché, dit Nightingale ; mais le tems & l'absence, la guériront bientôt sans doute. C'est un remède, dont j'ai aussi besoin moi-même : car, je vous l'avouerai... jamais femme ne me fut plus chère que la pauvre Nancy ! mais, il faut tout vous dire : mon pere m'a choisi, pour épouse, une riche héritière que je n'ai jamais vue, & qui doit au premier jour arriver à Londres, pour terminer l'affaire... Vous souriez, je le vois ; sans doute, vous n'en croyez pas un mot ? rien n'est pourtant plus véritable ; & j'en suis, d'honneur,

OU L'ENFANT TROUVÉ. 263
désespéré. O ma Nancy ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au Ciel, que cela fût, s'écria Jones, pour le bonheur de tous les deux ! mais, vous ne comptez pas sans doute, sortir d'ici sans lui dire adieu ?

C'est ce que je ne puis gagner sur moi, répondit Nightingale, je ne pourrais soutenir cette scène, ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace, mon ami, n'en dites rien ; mais mon dessein est de partir ce soir, ou demain de grand matin.

Jones, après lui avoir donné sa parole, témoigna à M. Nightingale qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui ; & sa proposition fut acceptée avec grand plaisir.

Ce M. Nightingale, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit ce qu'on appelle beaucoup de probité. Sa morale, en fait d'amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas qu'il fût à cet égard, sans principes, comme la plupart de nos jeunes gens le sont, ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. Jones, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déjà fait des reproches un peu amers. Les fem-

mes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus cheres amies, doivent être honorées, cultivées, caressées, avec la plus vive tendresse; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.



CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame MILLER.

NOTRE Héros, pour un malade, dina assez bien ce jour-là. Il fut invité, l'après-midi, à prendre du Thé avec Madame Miller. Cette bonne femme, qui avoit appris, soit par Partridge, ou par quelqu'autre, que Jones appartenoit à M. Alworthy, ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le Thé fut pris, & qu'elle eut renvoyé ses filles, Madame Miller témoigna à notre Héros toute sa surprise, d'avoir eu chez elle, pendant plusieurs jours, quelqu'un de cher à M. Alworthy, sans en avoir rien su ! hélas, Monsieur, dit-elle à Jones, vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ; souffrez que je vous l'apprenne.

Madame Miller raconta alors son histoire, que nous allons abréger autant qu'il nous sera possible.

Restée veuve d'un Ministre, avec deux enfans en bas âge, elle alloit infailliblement tomber dans la misère, lorsque M. Alworthy, qui avoit connu son mari, ayant par hazard été instruit de la situation de la veuve, lui avoit écrit cette lettre :

Tome II.

M

M A D A M E ,

Mon cœur gémît avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon esprit, & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes, vous aideront mieux à la supporter que mes foibles conseils. Je me flatte même, qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mère, ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur, pour perdre de vue ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent jamais plus besoin de son secours.

Pardonnez, Madame, si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires, j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées, que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs ; & croyez-moi, &c.

M. Alworthy, continua l'hôtesse, ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres, il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison, & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 livres sterling, qu'elle avoit toujours reçue depuis.

Jugez, après cela, M. Jones ! (s'écria Madame Miller) jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce

respectable Seigneur ! ... Ne me croyez donc pas indiscrette , n'accusez donc pas mes motifs , lorsque , connoissant les sentimens de M. Alworthy pour vous , j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le danger du commerce de certaines femmes , dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune , M. Jones ; j'ai vécu plus que vous : daignez croire , que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère ! Sur-tout , ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire , par rapport à la réputation de ma maison , & à celle de mes filles : vous sentez , j'en suis convaincue , combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi , Madame , lui dit Jones : vous ne m'avez point offensé , & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous désabuse de l'idée où vous êtes , que j'appartienne à M. Alworthy : on vous a trompée , Madame ; & sans doute , en vous trompant , on a fait injure à ce digne & respectable Seigneur. Je vous proteste , que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas ! Monsieur , répondit-elle , je le fais ; & je fais même qui vous êtes : M. Alworthy m'a tout dit. Mais , je fais en même tems , que fussiez-vous dix fois son

fils, il n'eût pas marqué plus de tendresse pour vous, qu'il n'en a souvent témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non, Monsieur, les personnes estimables ne vous en estimeront pas moins. Il n'est pas de naissances basses ; mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'est point coupable ; & si quelqu'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, Madame ; dit Jones en laissant échapper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes. . . .

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire ; mais sans prononcer une seule fois le nom de Sophie.

Madame Miller en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui sans doute eussent été un peu longues, lorsque notre Héros voyant approcher l'heure où Mylady Bellafton devoit arriver, dit à la bonne femme, en se levant, qu'il attendoit une visite de la Dame qui étoit déjà venue dans la maison ; mais que cette visite seroit la dernière, & qu'il en donnoit sa parole.

Madame Miller eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda enfin aux protestations de Jones, qui lui jura cent fois, que

OU L'ENFANT TROUVÉ. 269

c'étoit une femme de grande condition , & qu'il ne s'agissoit entr'eux que d'affaires très-innocentes.

Il se hâta de monter dans sa chambre ; où , depuis neuf heures jusqu'à minuit , il attendit très-vainement Mylady Bellafton.



C H A P I T R E V.

Scene intéressante.

ON se souvient, ou l'on a oublié, que notre Héros n'avoit pas dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de le savoir, pour ne pas être étonné de le trouver aujourd'hui encore au lit à onze heures du matin. Il est vrai, que le rendez-vous manqué de Lady Bellafton, que l'inquiétude que lui causoit Sophie, que la compassion qu'il avoit conçue pour la petite Nancy, l'avoient assez occupé pendant la première partie de la nuit, pour écarter le sommeil de ses yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ses droits, s'en étoit si bien ressaisie, que Jones eût peut-être encore dormi long-tems, si des cris douloureux, qui frapperent tout-à-coup son oreille, ne l'eussent pas réveillé en sursaut.

Il fit monter Partridge, & lui demanda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas?

Hélas! Monsieur, lui dit le pédagogue, c'est miss Nancy, qui a des foibles réitérées; c'est sa mère & sa sœur qui crient, & se lamentent autour d'elle!....

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout-à-coup sur le visage de Jones, frappa

-Partridge, qui crut la dissiper, en ajoutant d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à Nancy (suivant ce qu'il avoit appris de la servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en savoir autant que sa mère : Eh bien, c'est un enfant de plus pour l'hôpital ; & voilà tout..... Pour Dieu, lui dit Jones en colere, finis tes imbécilles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui, soit toujours l'objet de ta joie ? Cours, au plutôt chez madame Miller ; demande si je puis la voir..... Mais non, demeure : tu vas faire encore quelque bêtise ; j'irai moi-même.

Jones se hâta de s'habiller, & de descendre. Madame Miller étoit dans une chambre du fond, avec ses deux filles : on introduisit Jones dans la chambre à manger, d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme, au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots, que l'hôtesse avoit entendus, elle accourut à lui toute en larmes : Ah, M. Jones ! lui dit-elle, vous êtes sûrement le meilleur des hommes : Mille & million de graces pour les offres que vous me faites ; mais hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille..... O mon enfant ! ô mon cher enfant !..... C'en est fait, M. Jones..... Nancy est perdue pour jamais !

Madame Miller apprit alors à notre hé-

ros , que M. Nightingale , après avoir séduit sa fille , & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux , l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort , en quittant tout-à-coup la maison. Voyez , monsieur ! s'écria alors madame Miller , jugez par cette lettre , s'il fut jamais un monstre plus odieux que lui.

Comme il ne m'est pas possible de vous faire part d'une nouvelle aussi cruelle pour moi , que pour vous-même , je prends le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritière , qu'il m'a choisie pour..... Ce mot affreux me coûte trop à écrire ; & vous sentez sans doute combien un sacrifice , qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime , doit coûter à mon cœur ! La tendresse qu'a pour vous votre mere , doit vous encourager à lui confier les tristes conséquences de notre union ; que l'on peut aisément tenir secrètes , & dont je m'engage de payer abondamment tous les fraix. Je souhaite que vous ayez moins à souffrir de cet événement ; que je n'en ai souffert moi-même. Rappelez toute votre vertu , employez tout votre courage , pour soutenir un coup aussi sensible pour tous deux ; pour pardonner à un amant , pour oublier un malheureux , que la certitude de sa ruine a pu seule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de gra-

*ce , c'est-à-dire , en qualité d'amant : mais ,
comptez toujours sur la vive & sincère ami-
nié du fidele & infortuné*

NIGHTINGALE.

Jones , après cette lecture , resta quelques instans muet. Je ne puis vous exprimer , madame , dit-il enfin à la mere affligée , combien je suis indigné de cette lettre ! Souffrez , pourtant , que je vous prie de vous conformer , en un point , à l'avis de celui qui a osé l'écrire : songez à la réputation de votre fille..... Elle est perdue , monsieur ! elle est perdue , ainsi que son innocence , s'écria madame Miller : la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre Nancy a reçu cette nouvelle ; un évanouissement , qui a suivi cette affreuse lecture , a rendu sa honte publique. Mais ce malheur , tout horrible qu'il est , n'est pas encore celui qui dans cet instant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille , monsieur ! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à sa vie ; nous l'avons envain arrêtée ; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas ! je penserois comme elle.... O mon enfant ! Tel est donc le fruit de tant de soins ? ... Barbare Nightingale ! Tu nous as tous perdus !

Notre héros , les yeux baignés de larmes , partageoit , & soulageoit sans doute

mieux la douleur de cette bonne mere , que n'eût peut-être fait un autre en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah , dit madame Miller , j'ai éprouvé , je vois encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit sentir , est au-delà de vos idées ! la plus aimable , la plus douce , la plus soumise , la plus tendre des filles..... ô , ma chere Nancy ! je t'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois , dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! je voyois , sans crainte , & même avec plaisir , les attentions de son ravisseur : je ne lui soupçonnois que des vues légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer..... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre présence , monsieur , n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances par le langage de l'amour le plus pur , & le plus désintéressé ? si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir , que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant dont la candeur & l'innocence font tout le caractère ?

A ces mots , la petite Betsy accourut dans la chambre , en criant , maman ! maman , venez donc secourir ma sœur ? nous ne pouvons plus la tenir.

Madame Miller ordonna à Betsy de rester quelques instans avec M. Jones , & courut à sa fille aînée , en s'écriant du ton le plus

pathétique , juste ciel ! conserve-moi du moins celle-ci.

Notre héros ; quoique vivement affligé lui-même , fit tous ses efforts pour consoler la petite fille , qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame Miller , en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de Nancy , qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille , se souvint qu'elle avoit dès la veille prié Jones à déjeuner , & lui en fit ses excuses.

J'espère , madame , lui dit notre héros , goûter bientôt un plaisir plus délicieux pour moi , que celui dont vous daignez vous souvenir ; & c'est en vous rendant service , ainsi qu'à votre fille , que je vais tâcher de le trouver. Quel que soit le succès de mon entreprise , comptez du moins sur tout mon zèle. Ou je me trompe fort , ou malgré tout ce qui vient d'arriver , M. Nightingale n'est ni sans remords , ni sans amour pour votre fille. Si je trouve ces sentimens dans son cœur , j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer Nancy , & pour vous consoler vous-même. Je cours chez M. Nightingale ; & j'espère que le ciel daignera seconder mes vœux.



CHAPITRE VI.

Entrevue de Mrs. JONES & NIGHTINGALE.

IL en est du bien , comme du mal que nous faisons à autrui , il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits , presque autant que celui qui les reçoit , je crois qu'il est peu de caracteres assez complètement diaboliques pour faire le mal sans en ressentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pourtant pas de cette dernière classe. Notre ami Jones le trouva , près de son feu , très-triste , & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la pauvre Nancy. Dès qu'il aperçut son ami , il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos , lui dit-il , je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché , lui dit Jones ; ma présence n'est point capable de vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoi qu'il en soit , je dois vous en instruire. Apprenez donc , qu'une famille entière , dont vous avez causé la perte , est l'objet qui m'amène ici.

La pâleur de M. Nightingale , à ce pre-

mier début de M. Jones, ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses, lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaires pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale, quoiqu'ému, quoique percé de plus d'un trait douloureux, l'écouta sans l'interrompre.

Dès que notre héros eut fini ce que j'entends, ô mon ami ! lui dit Nightingale, me déchire le cœur. Quoi, le malheur a voulu que le secret de ma lettre ait été public ? pauvre Nancy ! sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident seroit resté caché ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même, qu'un époux un jour en eût eu connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami, lui dit Jones, soyons sincères ; vous connoissez mieux Nancy. Son cœur est tellement à vous, vous l'avez séduite à tel point, que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette, c'est votre trahison seule qui fait périr, en un jour, & votre Amante, & sa famille.

Ma trahison ? s'écria Nightingale : Non, mon ami, elle a toujours mon cœur & ma tendresse ! mon épouse, quelle qu'elle

puisse être, ne les possédera jamais au même point.

En ce cas, lui dit Jones, comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ? répondit l'autre. Demandez-le à Nancy, repartit Jones, avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez réduite, elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt, plus que le vôtre, deyroit être maintenant la règle de votre conduite. Si c'est mon avis que vous demandez, s'écria notre Héros, remplissez son espoir, & celui de sa famille : que dis-je ? remplissez le mien propre ; je vous avouë sincèrement, que vous l'aviez fait naître dès les premiers instans, que je vous ai vu auprès d'elle. Pardon, si je présume assez de votre amitié pour vous dire ce que la pitié m'inspire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais, votre propre cœur suffit pour juger si votre langage apprêté a pû faire illusion non seulement à Nancy, mais à sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous juger.

Je vous entends, lui dit Nightingale, en soupirant, & je vous dirai plus... j'ai promis positivement ; je le crains du moins, autant que je le crois.

Vous avez promis ? lui dit notre Héros ; & vous pouvez hésiter encore !

Mettez-vous en ma place, répondit l'au-

tre : je vous connois homme d'honneur , & incapable , en me conseillant , d'en trahir les Loix. Indépendamment de toute autre considération , puis-je , avec honneur , après ce secret divulgué , épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua Jones , si le véritable honneur , qui au fond n'est que la bonté même , vous le dit , & l'exige?... mais , puisque vous m'opposez ce scrupule , permettez que je l'examine.

Pouvez-vous , sans blesser ce même honneur , vous sentir coupable d'avoir , sous de fausses promesses , trompé une jeune personne ? de lui avoir , en abusant de sa crédulité , ravi son innocence ? Pouvez-vous , avec honneur , vous sentir , vous connoître , vous avouer malgré vous-même , l'artisan volontaire de l'opprobre , & de la destruction d'un Etre humain ? Pouvez-vous , avec honneur , enlever la réputation , la paix , la vie même , & peut-être plus encore , à cette aimable créature ? l'honneur se rappellera-t-il , sans frémir , qu'elle est jeune , sans art , & sans défense ? que c'est cette jeune personne qui vous aimoit , qui ne respiroit que par vous , qui eût péri cent fois pour vous , qui eût crû faire un crime en vous soupçonnant un instant , & qui croyoit plaire encore plus en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse ?... L'honneur ,

dis-je , peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

Votre raisonnement est juste , répondit Nightingale : j'adopte tous vos sentimens. Mais connoissez-vous bien le monde ? Après un pareil esclandre [quoique de mon fait !] oserois-je avouer mon Epouse ? Oserois-je encore me montrer ?

Qu'entends-je ; Ah , rougissez ! Rougissez , s'écria Jones , d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser , en a fait votre femme : On peut accuser sa prudence , mais jamais sa vertu. Eh , qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés , de gens sans principes & sans mœurs , de fots , & de faux importans ? Pardon , si je m'échappe : cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie , ombre éternelle du faux honneur.... quiconque a des notions du véritable ne pourra que vous applaudir. Mais , dussions-nous supposer le contraire , votre cœur , mon ami , ce cœur que je connois juste & sensible , peut-il manquer de vous en applaudir ? Ce sentiment pur & délicieux qu'inspire toujours une action noble , juste & généreuse , n'est-il pas plus satisfaisant pour le cœur , que les louanges mal acquises de ce monde que vous craignez ?... Pensez à l'alternative ; jetez de bonne foi les yeux sur ces deux tableaux : Voyez , d'un côté , cette infortunée , cette tendre & crédule

OU L'ENFANT TROUVÉ. 281

amante, expirant dans les bras de sa trop déplorable mere ! entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ! Ecoutez-la plaindre son sort , sans accuser la cruauté de celui qui le cause ! Peignez-vous sa famille désespérée , détestant l'Auteur de sa ruine , & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jetez enfin les yeux sur votre malheureux enfant , sans secours , sans nom , sans état , sans appui , expirant dans l'opprobre , ou languissant dans la misère ! ramenez alors vos regards sur vous-même ; voyez , en vous , l'unique auteur de cette affreuse Tragédie ; & réfléchissez un instant.

Voyez-vous vous-même , d'un autre côté , dissipant d'un seul mot ces horreurs , rendant la vie à tant de malheureux.... Goutez la joye , jouissez des transports de cette aimable & tendre amante , volant , ou plutôt se précipitant dans vos bras ; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles & livides , le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints par les pleurs , & la reconnoissance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentimens. Regardez , plus loin , sa respectable mere , passant tout-à-coup de l'abysses du malheur au comble de la félicité , ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille,

Quel bonheur ! quel plaisir, ô mon ami ! de faire tant d'heureux en un instant.

Telle est, mon cher Nightingale ; telle est l'alternative ; tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention je ne connois plus mon ami, ou son choix sera bientôt fait.

Ah ! reconnois toujours ton ami, s'écria Nightingale ! mon cœur, pour être brisé, n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié lui avoit déjà parlé pour Nancy ; & plutôt au ciel que je ne l'eusse jamais exposée au malheur dont elle gémit ! croyez-moi, M. Jones, j'ai longtems combattu, j'ai longtems lutté contre moi-même, avant que de me résoudre à tracer cette lettre fatale qui cause aujourd'hui tant de maux. Si je n'avois que mon cœur à consulter, j'épouserois ma Nancy dès demain : je le voudrois, j'en atteste le ciel ! mais, puis-je imaginer, pouvez-vous imaginer vous-même, que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien ? d'un pere, qui s'est engagé d'un autre côté ; & qui dès demain doit me présenter à la riche héritière qu'il me destine ?

Je ne connois pas votre pere, répondit Jones : mais, si j'étois assez heureux pour l'abattre, promettez-vous de rendre la vie à Nancy, & à sa mere ?

De toute mon ame ! répondit Nightingale.

gale ; avec autant d'ardeur , que je recherche ma propre félicité..... eh , où puis-je mieux la trouver ? si Nancy connoissoit les larmes que j'ai versées , & tout ce que j'ai souffert depuis hier , je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour ne m'a jamais bien parlé que pour elle : l'honneur seul , ou plutôt son fantôme combattoit mes remords. Oh , mon ami ! vous l'avez terrassé ; & je me sens digne de vous. S'il est possible que mon pere consente à mes vœux , je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien , je l'entreprends , lui dit Jones. Quelque face que je puisse donner à cette affaire , n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere , avouez-le , n'eût sans doute pas tardé à savoir de quoi il s'agit , les aventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde , vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs , si nous ne prévenons pas au plutôt les accidens qui peuvent arriver , & que j'ai tout lieu de craindre , vous vous verriez , avant qu'il soit deux jours , la fable & l'horreur du Public. Laissez-moi donc agir. S'il est quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere , il sera sensible à ce que je lui prépare : indiquez-moi seulement sa demeure , je ne perdrai pas un moment. Quant à vous , mon ami , hâtez-vous , si vous l'aimez , de voler chez Nancy ; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spec-

tacle qui vous attend dans cette maison de douleur , vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à notre Héros , en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare qu'entier dans ses volontés.... attendez, dit-il , tout-à-coup à Jones ?... si vous lui disiez que je suis déjà marié , il se rendroit peut-être plus traitable ? Voyez , éprouvez ce moyen extrême ; j'aime assez Nancy pour le hasarder , quelle qu'en puisse être l'issue.

Jones approuva l'idée de son ami , & partit pour chercher le vieux Richard , tandis que Nightingale alloit rendre la vie à son Amante.



CHAPITRE VII.

Entrevue de JONES, & du pere de M. NIGHTINGALE. Arrivée d'un nouveau personnage.

LE pere de M. Nightingale , après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce, avoit quitté la marchandise , & ne commerçoit depuis long - tems qu'en argent , celle de toutes les denrées dont il connoissoit mieux les avantages & qu'il savoit toujours employer utilement soit au service du Public , ou à celui des particuliers. Cet homme , en un mot , n'étoit qu'argent , ne connoissoit qu'argent , n'entendoit , ne voyoit , & ne rêvoit qu'argent : Philosophe d'ailleurs , & qui maître de ses passions ,

Avoit su réunir dans le fond de sa caisse ,
Ses craintes , ses desirs , ses vœux & sa tendresse.

La fortune , dans son quart-d'heure le plus fantasque , n'eût pû je crois choisir en notre ami Jones , un Ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi , Dieu fait comme notre Héros en fut reçu , lorsqu'après un assez long préambule , il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à Miss Nancy Miller !

Le détail de cette scene , qui fut très-longue , ne me paroît pourtant pas assez intéressant , pour être rapporté , surtout dans les circonstances présentes , où nous avons bien mieux à faire : les propos , les emportemens , les menaces d'un pere aussi dur qu'avare , & qui se voit trompé dans ses espérances , sont très-aisés à presumer.

La tempête étoit à son plus haut point , lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son Cabinet.

Ces deux gens , quoique parens si proches , étoient de caracteres totalement opposés. Le frere , arrivant , avoit aussi été élevé dans le commerce : mais , il ne s'étoit pas plutôt vu un fond de 6000 livres sterling , que renonçant à tout autre espoir de fortune , il s'étoit retiré à la campagne , où depuis vingt - cinq ans il vivoit heureux avec une épouse fort enjouée , qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille , enfant gâté à tous égards , & qui , pour ne point quitter ses parens , avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que M. Nightingale pere avoit destinée à son fils , étoit du voisinage de son frere , & très - liée avec sa niece. C'étoit même à propos du mariage projeté , que Nightingale , frere , étoit venu en ville , non pas pour en hâter l'accomplissement , mais pour le rompre s'il

étoit possible , attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec Nancy , qu'il connoissoit ; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile , sur ce sujet , il lui parla ainsi.

Si vous étiez un peu plus de sang froid , mon frere , je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même , ou pour l'amour de vous seul , que vous aimez aujourd'hui votre fils ? Vous me répondriez , du moins je le suppose , que c'est pour l'amour de lui-même ; & sans doute , que c'est son bonheur seul que vous cherchez dans l'alliance proposée.

Mais , mon frere , les regles de bonheur que nous nous avisons de prescrire à autrui , m'ont toujours paru fort absurdes ; & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat , n'offrit jamais rien à mes yeux que de tyrannique. C'est une erreur vulgaire , je le fais : mais ce n'est pas moins une erreur. Et si son absurdité est sensible , c'est sur tout lorsqu'il s'agit du mariage , dont la félicité est attachée à l'affection subsistant entre les parties.

J'ai donc toujours pensé , que le choix des parens pour leurs enfans , dans cette occasion , étoit d'autant moins raisonnable , que rien ne peut commander à l'amour ; que cette passion , soit par elle-même , soit par

la perversité de notre nature , hait tellement tout ce qui sent la contrainte , que souvent la persuasion même a suffi pour la révolter.

Je conviens, cependant , que les parens ; dussent-ils n'être pas bien sages , doivent être consultés ; qu'ils peuvent même , en certains cas , employer légitimement la voix négative. Mon neveu , à cet égard , est par conséquent coupable envers vous. Mais, procédons de bonne foi , mon frère : n'y avez-vous pas un peu contribué ? N'avez-vous point , par de fréquentes déclarations sur ce sujet , laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus , au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas avec vos idées ? N'est-ce pas peut être ce motif seul qui allume aujourd'hui votre colere ? & si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit , n'avez-vous pas d'un autre côté excédé les bornes de l'autorité paternelle , en lui choisissant , en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas , que vous ne connoissez pas vous-même , & que vous rougiriez d'avoir proposée , si la moindre partie de ce que je fais d'elle vous étoit révélé ?

J'avoue pourtant toujours , que votre fils a commis une faute ; mais cette faute n'est sûrement pas impardonnable. Il a agi , sans votre consentement , dans une matiere où il auroit dû le demander : mais , c'est aussi

aussi dans une matiere où lui seul étoit principalement intéressé. Vous ne pouvez disconvenir, que l'intérêt seul ne fut en cette occasion la regle de vos idées : mais , si malheureusement il n'a point pensé de même , s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur , prétendez-vous , mon frere , au cas que votre fils vous soit cher , le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement , & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas , s'il trouve en vous un pere ? Voulez-vous , en un mot , parce que vous n'avez pû le rendre aussi riche que vous le prétendiez , employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misere ?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. Orphée & Amphion ont rendu sensibles des Etres absolument inanimés. Rien de plus étonnant ! mais , ni l'Histoire , ni la Fable , n'ont osé hasarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le pathétique du raisonnement.

M. Nightingale , pere , au lieu de répondre directement au discours de son frere , se contenta de lui dire , qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfans. Je voudrois , ajouta-t-il , que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille , sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils , qui n'a pû , je crois , que très-

peu profiter de vos préceptes , encore moins de vos exemples.

Il est vrai , que le jeune Nightingale , qui étoit le filleul de son oncle , avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son pere. Aussi , l'oncle l'aimoit presque autant que sa propre fille.

Jones étoit enchanté de ce bon-homme ; & lorsqu'ils s'aperçurent que rien ne pouvoit calmer cet obstiné pere , notre Héros emmena l'oncle , qui vouloit voir son neveu , chez Madame Miller.



CHAPITRE VIII.

Evénemens surprenans.

JONES, à son retour chez lui, trouva la face des choses totalement changée. La mere, les deux filles, & le jeune Nightingale étoient à table, soupant ensemble; & l'oncle, qui étoit connu dans la maison, y entra sans cérémonie.

Il embrassa Miss Nancy, en qualité de niece, & complimenta son neveu, avec autant de cordialité, que s'il eût épousé son égale à tous égards.

Ce début avoit fait pâlir Nancy, & son prétendu mari, & tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais Madame Miller, qui avoit cherché une occasion de passer dans une chambre à côté, ayant fait appeler Jones, le surprit fort, lorsque, se jettant à ses pieds, cette bonne femme toute en larmes le nomma cent fois le sauveur de sa famille, & lui apprit que M. Nightingale, dès le lendemain matin, épouserait sa fille.

Cette nouvelle transporta notre héros de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son hôtesse, qu'il ramena enfin dans la

salles à manger, où tout se passoit au gré de leurs desirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite assemblée, pendant lesquelles l'oncle, zélé partisan de la bouteille, avoit si souvent bu à la santé des jeunes époux, que le neveu s'en sentoit un peu lui-même. Aussi, n'est-ce qu'à une effusion de cœur, un peu bachique, que nous pouvons attribuer la fantaisie, qui prit tout-à-coup à ce jeune homme, de faire monter son oncle dans son ancien appartement, pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son prétendu mariage, que ce qui s'étoit déjà passé entre Nancy & lui.

Comment ! s'écria le vieux campagnard, tu n'es pas en effet marié ? . . . Viens mon neveu, que je t'embrasse ! Je n'entendis rien de ma vie qui m'ait fait autant de plaisir. Si la faute eût été faite, je t'eusse protégé, je t'eusse aidé de toute ma puissance : mais puisque tu es libre, ouvre les yeux sur la sottise que tu aurois faite.

Qu'entends-je ! lui dit Nightingale ; mon honneur n'est-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc . . . Bon, repliqua l'oncle, l'honneur ! belle chimère ! il est de l'invention des hommes : on le définit comme l'on veut. En trouveras-tu moins un parti considérable ? Il s'agit parbleu bien d'honneur ici !

Pardon, Monsieur, lui dit Nightingale : mais je pense autrement. Non-seulement l'honneur, mais la conscience, mais l'humanité même exigent que je remplisse mes engagemens. Non, mon oncle, j'y suis déterminé, & je veux l'épouser... Vous le voulez, Monsieur ? s'écria l'oncle : j'attendois peu ce mot de votre part. S'il s'adessoit à votre pere, à la bonne heure ; à peine a-t-il mérité que vous le connussiez : mais à moi, qui vous ai élevé, qui fus toujours votre ami, je ne le conçois pas ! Quelles impressions avez-vous donc prises, depuis que vous m'avez quitté ? Ma fille, que j'ai élevée, ainsi que vous, comme mon amie, osa-t-elle jamais contredire mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes surement jamais en pareil cas, répondit Nightingale ; j'ai peine à croire, que vos ordres mêmes, pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille ! s'écria vivement l'oncle, n'insultez pas mon Henriette ! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les siennes, je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu, lui dit Nightingale, insulter ma cousine, que j'estime autant que je l'honore. Mais je suis convaincu que vous ne lui donnerez jamais

un ordre aussi sévère que l'est celui que je reçois de vous..... Mais, de grace, mon cher oncle, retournons à table : la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre absence. Permettez que je vous supplie, de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre Nancy, ou sa mere.

J'y consens, répondit l'oncle, mais à une condition : c'est que vous veniez me reconduire chez moi, pour que nous puissions jaser encore quelques instans en liberté sur cette affaire. Je voudrois, je l'avoue, malgré la stupide obstination de mon frere, qui se croit pourtant un très-habile homme ! préserver ma famille de tout établissement peu avantageux.

Nightingale, qui connoissoit son oncle pour n'être pas moins entêté que son pere, lui promit de l'accompagner. Ils revinrent ensuite dans la salle à manger, où le vieil oncle promit de montrer le même visage qu'auparavant.



CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre.

ON n'avoit pas été tranquille en bas : les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pu recueillir de ce véhément dialogue , il n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de Nancy , de sa mere , & de notre héros même.

Lorsque la compagnie fut rassemblée ; l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gaieté n'osa plus se montrer qu'avec un air contraint.

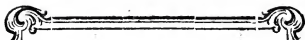
On quitta la table , une demie-heure après ; & l'oncle emmena son neveu , qui assura Nancy , qu'il reviendrait de grand matin pour remplir ses promesses.

Jones , quoique le moins intéressé dans l'aventure , fut celui qui en craignit le plus les suites. Tandis qu'il délibéroit s'il étoit à-propos de dévoiler ses craintes à la petite famille , la servante de la maison vint l'avertir qu'une dame le demandoit avec empressement. Il se hâta d'y courir : c'étoit madame Honora , qui lui apportoit de si terribles nouvelles , concernant Sophie , que notre héros , oubliant tout-à-coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses hôtes , ne pensa plus qu'à ses propres

malheurs, & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le lecteur ne peut être instruit de ces tristes événemens, qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce sera le sujet du livre suivant.

Fin du Tome Second.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S

Du Tome Second.

LIVRE NEUVIEME.

Contenant douze heures.

CHAP. I. <i>Avanture surprenante.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Arrivée de Jones , & de la dame inconnue dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles aventures.</i>	10
CHAP. III. <i>On pouvoit s'y attendre.</i>	14
CHAP. IV. <i>Eclaircissement.</i>	20

LIVRE DIXIEME.

Qui contient environ douze heures.

CHAP. I. <i>Arrivée d'un gentilhomme Irlandois. Grandes aventures dans l'hôtellerie.</i>	24
CHAP. II. <i>Conversation de l'hôtesse avec sa servante. Arrivée d'une autre jeune demoiselle dans l'hôtellerie.</i>	29
CHAP. III. <i>Grande découverte.</i>	37

<i>CHAP. IV. Autres aventures de l'hôtellerie.</i>	Page 44
<i>CHAP. V. Conclusion des aventures de l'hôtellerie d'Upton.</i>	47
<i>CHAP. VI. Où l'histoire rétrograde.</i>	53
<i>CHAP. VII. Fuite de Sophie.</i>	60

LIVRE ONZIEME.

Contenant environ trois jours.

<i>CHAP. I. Aventures de Sophie , après son départ de l'hôtellerie d'Upton.</i>	68
<i>CHAP. II. L'un des plus courts du livre , où l'on trouvera pourtant un soleil , une lune , & un ange.</i>	75
<i>CHAP. III. Histoire de madame Fitz-Patrick.</i>	78
<i>CHAP. IV. Suite de l'histoire de madame Fitz-Patrick.</i>	85
<i>CHAP. IV. Méprise de l'hôte. Terreurs de Sophie.</i>	92
<i>CHAP. V. Conclusion de l'histoire de madame Fitz-Patrick.</i>	98
<i>CHAP. VI. Grande allarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de madame Fitz-Patrick.</i>	105
<i>CHAP. VII. Départ de l'hôtellerie. Arrivée à Londres.</i>	112
<i>CHAP. VIII. Séparation des deux cousines.</i>	114

DES CHAPITRES. 299

LIVRE DOUZIEME.

Contenant les mêmes trois heures que les précédens.

CHAP. I. *Dans lequel M. Western ne trouvant point sa fille, trouve autre chose qui met fin à sa poursuite.* 117

CHAP. II. *Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Avanture du mendiant.* 122

CHAP. III. *Autres avantures, assez peu intéressantes.* 128

CHAP. IV. *A-peu-près comme le précédent.* 134

CHAP. V. *Conversation de Jones, & de M. Dowling.* 136

CHAP. VI. *Voyage nocturne. Etrange avanture.* 142

CHAP. VII. *Avanture dangereuse. Arrivée de Tom Jones, & de Partridge à Londres.* 152

LIVRE TREIZIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAP. I. *Extrait d'invocation.* 158

CHAP. II. *Jones à Londres.* 162

CHAP. III. *Projet de madame Fitz-Patrick. Sa visite à Lady Bellaston.* 167

CHAP. IV. *Visites.* 172

CHAP. V. *Avanture de Jones dans son nouvel appartement.* 176

CHAP. VI. <i>Evénement du déjeuner. Observation sur l'éducation des filles.</i>	187
CHAP. VII. <i>Jones au bal.</i>	196
CHAP. VIII. <i>Scene pathétique.</i>	207
CHAP. IX. <i>Bien différent du précédent.</i>	215
CHAP. X. <i>Qui, bien que court, peut être attendrissant.</i>	220
CHAP. XI. <i>Surprise pour le lecteur.</i>	225
CHAP. XII. <i>Conclusion du treizieme livre.</i>	237

LIVRE QUATORZIEME.

• Contenant trois jours.

CHAP. I. <i>Lettres, & autres matieres de galanterie.</i>	242
CHAP. II. <i>Matieres diverses.</i>	252
CHAP. III. <i>Qui plaira, à ce qu'on espere, aux jeunes gens de l'un & l'autre sexe.</i>	259
CHAP. IV. <i>Histoire abrégée de madame Miller.</i>	265
CHAP. V. <i>Scene intéressante.</i>	270
CHAP. VI. <i>Entrevue de messieurs Jones & Nightingale.</i>	276
CHAP. VII. <i>Entrevue de M. Jones & du pere de M. Nightingale. Arrivée d'un nouveau personnage.</i>	285
CHAP. VIII. <i>Evénemens surprenans.</i>	291
CHAP. IX. <i>Conclusion de ce livre.</i>	295

Fin de la Table du Tome Second.



627151

SBW

